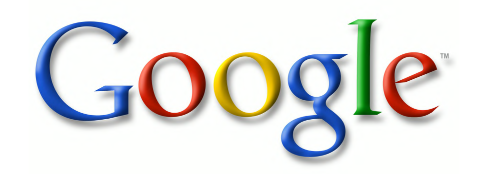


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

25. d. 23



NOUVEAUX

SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition.	1 vol
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition.	1 —
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition.	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition.	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition.	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition.	1 —
Nouveaux Samedis.	9 —
Le Fond de la Coupe.	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition .	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition.	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition . . .	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition.	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition.	1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition . .	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 2e édition.	1 —
La Mandarine	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

NEUVIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

NOUVEAUX SAMEDIS

I

JEUNESSE DE POËTE

JEUNESSE DE CRITIQUE [1]

14 septembre 1872.

Un hasard intelligent vient de réunir sur ma table de travail deux livres qui semblent donner lieu à quelques rapprochements ou à quelques contrastes. Lord Byron et Sainte-Beuve ! A ne considérer que les surfaces, il est difficile de se ressembler moins. Tout est prestige, éclat, mouvement, ivresse, passion, orage, dans la jeunesse du poëte de *Manfred* et de *Lara*. Sa célébrité précoce a des

1. *La jeunesse de lord Byron. — Les jeunes années de Sainte-Beuve.*

airs de scandale ; ses débuts sont des défis ; il s'empare de l'opinion en la bravant ; il subjugue les imaginations en troublant les consciences. Il entre dans la gloire comme Louis XIV au parlement ; il est à la fois fameux et diffamé, admiré et haï, objet d'enthousiasme et d'anathème, hors la loi commune et au-dessus du niveau vulgaire. Il y a du privilége aristocratique dans son génie et dans ses désordres, dans ses caprices et dans ses malheurs, dans ses aventures et dans ses fautes. La pruderie anglaise, en se révoltant contre ses audaces, lui impose un rôle qu'il accepte avec colère et qu'il joue avec furie, sans que l'on puisse bien savoir où finit le rôle, où commence le personnage. Elle jette sur son noble visage un masque satanique, et donne à ses écrits un goût de fruit défendu. Son athéisme, s'il faut le prendre au mot, n'est pas un de ces dissolvants taciturnes qui tombent goutte à goutte sur une âme pendant des années, jusqu'au moment où, ayant rongé toutes ses croyances, ils ne lui laissent que le néant. Il en fait une déclaration de guerre. Il le compose avec l'orgueil du poëte, l'amertume du satirique, le dédain du grand seigneur, le vertige des sens, le fiel du rebelle, la rancune du proscrit, la fatuité du *dandy ;* de ces éléments divers, il fait, non pas une doctrine, mais une mode, une attitude, une gageure. L'analyse tient peu de place dans sa vie et dans son œuvre. Il crée dès l'abord un type chargé de donner un corps et un costume à ses rêves, de représenter dans le monde idéal ce qu'il poursuit

dans le monde réel, de couvrir de pourpre et d'or ses griefs contre la société régulière ; type qui a singulièrement vieilli, mais qui, à cette époque, s'accordait admirablement avec l'agitation des esprits en quête d'une poésie nouvelle. Enfin, quand il en a épuisé toutes les variantes, il se substitue lui-même à la création de sa pensée ; il se fait le héros de son propre poëme et va chercher en Grèce un épilogue où se retrouve tout ce qu'il a rêvé, aimé, souffert, chanté ; beaux souvenirs, généreuses chimères, douloureux mécomptes, désordre superbe ; beaucoup d'héroïsme et un peu de brigandage. Il meurt à trente-six ans, à un âge où Sainte-Beuve, plus apprécié que célèbre, publiant le premier volume de son *Port-Royal*, n'étant presque jamais sorti du quartier Latin, résigné en apparence au modeste rôle d'introducteur des gloires contemporaines, pouvait aisément passer pour un esprit religieux, favorable aux aspirations chrétiennes, partagé entre la curiosité et le mysticisme, et déterminé, faute de mieux, à remplacer la foi par le respect.

Maintenant, si nous parcourons en idée les vingt premières années de la vie littéraire de Sainte-Beuve, nous ne découvrons rien, absolument rien, qui se prête au moindre essai de parallèle. Ne parlons pas même des circonstances extérieures, de cette paisible maison de Boulogne mise en regard des splendeurs féodales de Newstead-Abbey ; de cette bourgeoise et honnête origine, comparée à la noblesse tapageuse du descendant plus ou moins

authentique des Stuarts et des chefs de la conquête normande. Ne cherchons pas de similitudes ou de différences entre les études du jeune Byron, fantasques, brillantes, inégales, incohérentes, sans cesse contrariées par sa passion pour les exercices du corps, et les laborieuses années de collége où Sainte-Beuve préludait par des succès universitaires à ses succès d'écrivain. La vie intérieure, chez l'auteur de *Volupté*, offre des caractères encore plus distincts. Les orages, s'ils existent, sont tout en dedans; renfermés entre la place de l'Estrapade et la rue de Vaugirard, ils se cachent au lieu d'éclater, et se laissent tout au plus deviner sous le voile de la fiction et du pseudonyme. Ils résident surtout dans le conflit d'une intelligence fine et délicate avec des entraînements sensuels où se trahit déjà cette nature évasive et compliquée. Ce n'est pas le déchaînement de la tempête ou de l'avalanche, mais une légère ulcération qui se fait au pli le plus mystérieux de l'être, et qui se retrouvera plus tard. Le futur causeur du lundi met de la critique dans ses amours, de la méthode dans ses désordres, des habitudes de collectionneur dans ses ardeurs d'imagination et de cerveau. Spiritualiste d'intention, érotique ou épicurien de fait, il s'efforce de concilier l'incompatible. Cette lutte embarrasse son esprit et son style, que nous avons connus, vingt ans après, si engageants, si lestes et si pénétrants. Poursuivant, à travers les idées et les œuvres des autres, un travail d'observation et d'analyse qu'il re-

tourne constamment sur lui-même, se livrant à une étude expérimentale dont il est tout ensemble le professeur, le praticien et le sujet, il se dédouble, pour ainsi dire, et ce n'est qu'à la longue, après les phases d'enthousiasme, de curiosité, de doute et de désillusion, que les secrets penchants de l'homme finiront par se révéler dans sa littérature. Cette *duplicité*, — mot qu'il ne faut pas prendre ici dans le sens ordinaire, mais qui exprime une vie en partie double, — a inspiré et nous explique les premiers ouvrages de Sainte-Beuve : *Joseph Delorme*, *les Consolations*, *les Pensées d'août*, *Volupté*, *Port-Royal*.

On le voit, si nous voulions chercher des analogies dans cette jeunesse de lord Byron qui n'eut pas de lendemains, dans cette jeunesse de Sainte-Beuve qui devait aboutir à une maturité si féconde, nous ne trouverions que des contrastes. Et pourtant, après avoir lu avec une égale attention l'ouvrage de la petite-fille de Mme de Staël et le recueil publié par M. François Morand, je me demande tout bas : n'y aurait-il pas eu, entre ces deux destinées si différentes, un point de rapprochement, un trait de ressemblance ? La grande dame, en plaidant pour le grand poëte, le grave magistrat, en essayant de jeter quelques gouttes, sinon d'eau bénite, au moins de rosée matinale, sur une tombe sans croix, sans prières et sans Dieu, n'ont-ils pas eu tous deux la même idée? Dégager cette idée, la discuter, l'accepter ou la contredire, c'est rendre

aux deux livres leur vrai sens. Je ne suppose pas que l'auteur de la *Jeunesse de lord Byron* ait voulu simplement nous raconter ce que nous savions déjà. Nous n'avions pas besoin des lettres dont M. Morand s'est fait l'éditeur et le commentateur bienveillant, pour être à peu près sûr que le Sainte-Beuve de 1829 et même de 1834, des *Consolations* et même de *Volupté*, différait du Sainte-Beuve de 1868, ironique, haineux, hostile à l'Église, prompt à déchirer les *vieilles Bibles*, plein d'indulgence pour les romans obscènes et de sévérité pour les écrivains catholiques, glorifiant M. d'Alton-Shée et M. Feydeau, persifflant M. de Montalembert et M. de Laprade, fier de s'entendre appeler l'évêque *in partibus* du diocèse des athées, se déclarant impie pour cesser d'être impopulaire, et aussi exact au lundi que rebelle au vendredi.

Lord Byron — qui l'ignore ? — si admirablement doué d'ailleurs, assez beau, assez élégant, assez poétique pour faire tourner bien des têtes, était boiteux de naissance. Cette infirmité, qui fut le tourment de son adolescence et de sa jeunesse, a été peut-être pour beaucoup, non-seulement dans les inspirations de son génie, mais dans ses violentes ruptures avec tout ce qui n'était pas sa passion ou sa fantaisie, son bon plaisir ou son orgueil. Il se considéra comme une *exception* ; mot dangereux, qui, transporté du monde physique dans le monde moral, amène à enfreindre les lois sociales sous prétexte qu'on offre en

sa personne une infraction aux lois de la nature. A la fois privilégié et disgracié, s'exagérant également ses priviléges et sa disgrâce, le jeune Byron voulut faire de son existence tout entière une protestation permanente contre ce pied-bot qui l'humiliait et l'irritait. Bien des victimes de son inconstance, de ses railleries, de son dandysme, de ses colères, des caprices de son humeur, attribuèrent sans doute leurs souffrances aux bizarreries de son caractère, au tour paradoxal de son esprit, à la corruption précoce de son cœur. Elles auraient deviné plus juste, si elles avaient regardé ce pied qui exaspérait le frère superbe de don Juan, de Brummel et de Manfred contre les autres et contre lui-même. Il l'eût mieux aimé fourchu qu'infirme, contribuable de l'enfer que de l'orthopédie. Depuis ses équipées de nageur, de cavalier et de *sportman*, jusqu'aux plus sombres pages du *Corsaire*, depuis l'abandon du foyer conjugal jusqu'aux strophes les plus sceptiques de *Don Juan*, tout ou presque tout s'expliquerait par ce point de départ : un jeune homme de haute naissance, poëte de génie, ardent, railleur, hautain, passionné, présentant fièrement à la peinture et à la sculpture son œil d'aigle, ses cheveux noirs, son front olympien et son profil grec, envié, adulé, enivré d'hommages, choyé par les libraires, gâté par les femmes, sachant, à chaque vers qu'il écrit — et qu'on lui paye une guinée — qu'il va faire battre tous les cœurs romanesques, rassasié de

gloire, roi de Venise, aimé de *sa* Guiccioli — et boiteux[1].

Eh bien ! et Sainte-Beuve ? J'y arrive. Son pied-bot, à lui, lors de son entrée dans le monde et de ses débuts littéraires, se manifestait en détail, par le menu. Il nous faudrait, pour en donner une idée exacte, sa merveilleuse faculté d'analyse. Je serais absurde, intolérable et grotesque, si je revenais sur sa laideur, qui ne fut d'ailleurs remarquable qu'au sortir des bancs de l'école et pendant sa première manière ; car l'esprit, le talent, la flamme ou la lumière intérieure, la légitime satisfaction de l'homme *arrivé*, l'exercice assidu des aptitudes intellectuelles, ont cela de désespérant pour le bellâtre et de consolant pour... les autres, qu'avec des jeunes gens d'une figure ingrate, irrégulière ou désastreuse, ils font de fort agréables vieillards. J'en atteste le temple de la vérité, ou, en d'autres termes, le chalet de Trouville ! Mais enfin, Sainte-

1. Combien de fois nous arrive-t-il d'entendre dire, à propos, par exemple, des comédies de l'ancien répertoire, ou des opéras de Mozart et de Rossini : « Les artistes et le public ont perdu la *tradition* de ces élégances aristocratiques, de ces effets obtenus par des nuances exquises, de cette musique fleurie ? » Eh bien ! il est permis de remarquer, dans le même sens, que la *tradition* de Byron, de son génie, de sa vogue incroyable, s'efface et se perd de plus en plus. La mode a de ces cruautés ou de ces perfidies ; elle prodigue précipitamment à un homme illustre tout ce qu'il lui faudrait de succès et de gloire pour défrayer deux ou trois siècles ; puis, une fois la somme dépensée, à un autre ! Byron, aujourd'hui, n'est presque plus

Beuve, à vingt-quatre ans, à l'âge où l'on est le plus désireux de plaire, était... voyons, comment dirai-je? le contraire d'un homme à bonnes fortunes. Son vif esprit, combiné avec son imagination voluptueuse et cette dose de vanité que nous avons tous, s'exagérait ce léger désagrément, et, dans cette jeune pléiade d'écrivains, de poëtes et d'artistes, il acceptait le rôle de *patito* avec une résignation qui trompa tous ses amis. Au moment où il avait l'air de s'oublier pour faire plus large part aux autres combattants, il s'effaçait pour mieux observer le défaut de leurs cuirasses. Au lieu de *l'acedia* du cloître qu'il a peinte si finement dans *Port-Royal*, il eut alors *l'acedia* des amours rentrés, des romans entrevus, des comparaisons poignantes entre l'héritage de Tantale et les brillantes idoles, couronnées de myrte et de laurier.— Ce pauvre Sainte-Beuve ! Ce bon Sainte-Beuve ! — telle fut la légende pendant les quinze ans qui vont des *Consolations* à la fameuse séance de réception du comte Alfred

qu'un nom. Pas une jeune femme, pas un jeune homme dont sa poésie exalte l'imagination ou fasse battre le cœur. Le livre qui a servi de texte ou de prétexte à ce chapitre est absolument incolore. On sent que trente années se sont écoulées entre les dernières vibrations de *Lara* et de *Manfred* et ces pages insignifiantes. Elles ne nous apprennent rien que nous ne connaissions déjà. Si la femme d'esprit qui les a écrites n'était pas au premier rang des privilégiées, des prédestinées de la littérature, de l'Académie, des *Revues* et des salons, son ouvrage eût passé inaperçu, ou plutôt elle aurait songé à ne pas l'écrire.

de Vigny. Nous avons souvent cité « le pieux et tendre rêveur » de Mme Sand. — « Sainte-Beuve, écrivait Gustave Planche, — une des victimes des *Nouveaux lundis* — est doué d'une abnégation bien rare en ce temps-ci. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1834.)— Mme Dorval, trois ans plus tard, questionnée par nous avec une avidité d'exilé, nous répondait : « Parmi tous ces messieurs, il n'y en a qu'un de vraiment bon ; c'est Sainte-Beuve. (O Kitty Bell ! ô Adèle d'Hervey !) Mais il est pauvre, réservé, timide ; nous logeons aux deux extrémités de Paris, et il est souvent forcé de se refuser un cabriolet. » — Noble et glorieuse pauvreté, laborieusement vaincue, mais qui complétait, à cette époque, un rôle définissable en quelques mots : désirs étouffés, privations pénibles, secrète envie, rêverie sensuelle, nécessité de se rabattre sur des plaisirs peu dignes d'un homme supérieur et peu flatteurs pour un homme vaniteux !

C'est pendant ces années mortifiées et mortifiantes que se formait et s'amassait, sous le Sainte-Beuve de convention, de bienséance, et d'Abbaye-au-Bois, le Sainte-Beuve véritable. C'est par cette immolation, volontaire ou obligée, de sa vraie nature, qu'on doit expliquer tout ce que cette nature, remise en possession d'elle-même par le succès et le *vent en poupe*, a pu avoir de malicieux, de corrosif, d'envenimé, de sceptique, de mordant, de propice à la littérature immorale, d'impitoyable aux ancien-

nes amitiés, de contraire à deux des vertus théologales; la foi et la charité.

Ceci n'est rien encore, et on peut remarquer, entre lord Byron et Sainte-Beuve, un trait d'union plus significatif. Tous deux, à certains moments, l'un dans sa jeunesse, l'autre au déclin, sont tombés du côté où ils penchaient, parce que les circonstances et les hommes les ont intéressés à se faire pires qu'ils n'étaient ou n'auraient voulu être. Lord Byron — et il me semble que j'écris ici sous la dictée de la femme qui réclame pour lui le bénéfice des circonstances atténuantes, — lord Byron n'était nullement insensible aux influences balsamiques, aux belles amitiés, aux tendresses virginales. Sa vie est pleine de traits de dévoûment, d'aspirations au bien, de lueurs quasi-célestes, mêlées aux ténèbres et au chaos. Donnez-lui d'autres aïeux, d'autres parents, des traditions de famille moins violentes, un berceau entouré d'une atmosphère moins tragique; créez autour de lui des affections pures et suaves, de bons conseils, une vie bien ordonnée, d'aimables interprètes du sentiment chrétien. Supposez surtout que le *cant* britannique eût amnistié ses premières folies au lieu de le mettre au ban de la société aristocratique; que la prude Albion, plus fière de son génie que scandalisée de ses désordres, l'eût traité en enfant prodigue plutôt qu'en *outlaw*... Qui oserait affirmer qu'en modifiant ainsi ses origines, son éducation, les exemples donnés, les impressions subies, on n'aurait pas ramené

dans le droit chemin cette âme portée aux extrêmes, apaisé cet esprit de révolte, tempéré cette passion d'aventures qui se termina par une sorte d'héroïque suicide?

Cet optimisme conjectural pourrait, en descendant quelques échelons, s'appliquer aussi à Sainte-Beuve. Pour se le figurer meilleur, pour l'arracher au réalisme matérialiste, pour l'éloigner de la foire aux jambons, il suffirait de sauver en idée la France, c'est-à-dire de supprimer l'Empire. Le malheur a voulu que, libre de tout engagement avec les régimes antérieurs, ayant, quoi qu'en disent ses amis de la dernière heure, exécré la République de 1848, il accueillît le coup d'État et ses suites, non pas avec l'enthousiasme servile d'un ambitieux ou d'un courtisan, mais avec la complaisance d'un lettré de haut goût, heureux d'être délivré du tapage politique, d'obtenir audience pour sa littérature, et de redevenir un personnage plus intéressant que Caussidière ou Flocon. Mais, en pareil cas, on va plus loin qu'on ne pense, parce qu'on se heurte aux sarcasmes des frondeurs, aux rancunes des vaincus. Quand ces vaincus représentent la majorité de l'Académie, l'élite des salons; quand ils occupent les premiers rangs du libéralisme catholique, de la société polie, du journalisme parisien, de la jeunesse des écoles; quand ils trouvent moyen de souligner le demi-mot et de faire parler le silence, il vient un moment où, seul contre tous ou presque tous, on a besoin d'être très-malin

et même un peu méchant pour ne pas succomber dans la lutte. C'est ce qui arriva à Sainte-Beuve.

Enrôlé dans le parti du plus fort, — grave désavantage en France, — il fut obligé de faire face aux supériorités du nombre et de l'esprit. Cette situation anormale, en aiguisant les vives facultés de son talent, en lui donnant toutes les souplesses de l'escrime la plus raffinée, en multipliant ses ressources d'attaque et de défense, aggrava les défauts de son caractère, et rendit plus visible la tache originelle que n'avaient pu effacer ni ses velléités mystiques, ni ses amitiés cléricales, ni ses effusions poétiques, ni ses respectueux hommages à l'austérité janséniste. Il n'était que nerveux, il devint irritable; rancuneux, il fut vindicatif; inconstant, il fut perfide. Son assentiment à l'Empire, qui n'était d'abord qu'un remercîment d'épicurien, prit des allures agressives; son scepticisme, qui n'avait été longtemps qu'une continuelle victoire de la curiosité sur la foi, se changea en aigreur contre les croyants. Sa manie de ne pas être dupe, très-pardonnable chez un vétéran de la critique, s'exagéra au point de vouloir prouver qu'il ne l'avait jamais été, et, par conséquent, de déchirer ou d'égratigner ceux qu'il avait encensés. Enfin, la note sensuelle grossit, monta d'une octave, absorba la chanson tout entière, et se traduisit en préférences pour une littérature de boudoir, de mauvais lieu et d'hôpital.

Est-ce tout? Hélas! pas encore! Ces sujets d'irritation qui exacerbèrent Sainte-Beuve et lui vinrent du côté de

ses adversaires ou de ses ennemis, il était destiné à les rencontrer jusque sur les sommités officielles où tendait sa légitime ambition, dans cette suprême récompense qu'il avait désirée et réclamée comme couronnement de son édifice littéraire. Le Sénat était, à ce qu'il paraît, peuplé de consciences si pures, de chrétiens si fervents, de vertus si inflexibles, que cette assemblée de vestales eut quelques mouvements de pudeur alarmée, quand le salon de la princesse Mathilde lui envoya ce nouveau collègue. En même temps, les Harmodius et les Catons du boulevard Saint-Germain le sifflaient ou refusaient de l'écouter. Il y eut donc, — ô misère ! — au déclin de cette carrière si laborieuse, — un moment *critique* (c'est le mot !) où Sainte-Beuve se vit ou se crut mis à l'index par la fine fleur de l'Académie et des salons, par les hauts dignitaires de l'Empire et par la jeunesse des écoles. Que faire ? On sait ce qu'il fit. Sûr que tout lui serait pardonné s'il avait l'air de ne pas croire en Dieu, poussé à bout par cette série de déboires et de coups d'épingle qui le taquinaient en pleine prospérité, il réussit à redevenir populaire en s'étudiant à passer pour athée.

A présent, puisque nous en sommes aux hypothèses, prolongez indéfiniment le règne de Louis-Philippe et de son auguste famille ; ou mieux encore, décernez au général Cavaignac la présidence de la République, avec Lamartine pour en célébrer les grandeurs, et Arago pour en compter les étoiles ; vous aurez un Sainte-Beuve adouci, rassé-

réné, indépendant, étranger à la politique, admirablement lettré, observateur des bienséances, mangeant un hareng le vendredi saint, infiniment moins célèbre, mais enterré en terre sainte avec les prières de l'Eglise.

En recomposant ainsi mon Sainte-Beuve apocryphe, je crois répondre à la pensée si honorable et si touchante de M. François Morand. Il veut que les lettres écrites par son illustre compatriote, soit à l'abbé Eustache Barbe, soit à lui-même, jettent un nouveau jour sur ses *jeunes années*, nous le montrent affectueux, sympathique, presque croyant, fidèle à ses amitiés et à ses souvenirs d'enfance, et tempèrent l'effet des tristes épisodes de sa vieillesse et de sa fin. J'en suis ému, édifié, mais non persuadé. L'intention est excellente, le plaidoyer est impossible. Ces lettres ne sont pas, après tout, plus concluantes que telle ou telle page des *Consolations*, de *Volupté*, et même des premières *Causeries du lundi*. Ce serait trop commode ! on laisserait en province, dans son pays natal, des amis, des camarades d'études, devenus plus tard des modèles de piété, de sagesse et de vertu ; tous les deux ou trois ans, on leur adresserait une lettre cordiale, pleine de bons sentiments, exhalant les chastes parfums de la première communion et de l'adolescence. Pendant ce temps-là, on ferait et on écrirait ce qu'a écrit et fait Sainte-Beuve ; puis, le jour de l'inventaire après décès, les lettres vertueuses plaideraient contre leurs contraires et rétabliraient une honnête balance entre le bien et le mal. Non ! nous ne saurions

accepter ce genre de réhabilitation posthume des écritures publiques par les écritures privées. J'avais jadis un ami, député, homme politique, passionné pour les affaires, ne respirant à l'aise que dans les bureaux des ministères et dans la salle des Pas-Perdus. Naturellement, il détestait la campagne, quoique sa résidence d'été, le château de Rochebelle, fût fort agréable. Dès qu'il y avait passé trente-six heures, il trouvait un prétexte pour en partir ; ce qui ne l'empêchait pas d'écrire sans cesse à ses électeurs et amis de province : « Ah ! quelle corvée que la politique ! quelle fournaise que Paris ! Comme j'aimerais à quitter cette ville bruyante, et comme je serais mieux, avec vous, sur la terrasse de Rochebelle !.. »

Eh bien, la correspondance boulonnaise de Sainte-Beuve, ses prévenances pour le *bon abbé*, ses mélancoliques retours vers les années de jeunesse, d'innocence et de foi, son regret de ne plus se trouver à l'unisson de ces belles âmes, tout cela, c'est la terrasse de Rochebelle, et la nostalgie champêtre de mon ami le député [1].

1. Il faudrait rapprocher du recueil de lettres publié par M. François Morand, le *Sainte-Beuve* de M. Jules Levallois, les *Souvenirs et Indiscrétions*, et quelques autres essais de commentaires ou de notices sur l'indéfinissable correspondant de la princesse Mathilde. N'importe ! une étude complète, absolument vraie, est impossible jusqu'à nouvel ordre, et ce ne sont pas les contemporains où même les *Cadets* de Sainte-Beuve qui pourront la tenter. Il ne sera permis de l'entreprendre que sous un régime et dans un ordre d'idées tout à fait nouveaux, (si toutefois la France se tire du bourbier et du chaos actuels !)

lorsque l'influence de Sainte-Beuve sur la littérature de son temps sera jugée comme nous jugeons celle de Boileau, de Voltaire ou de La Harpe. En un moment où tout se décompose, comment mesurer la part qui revient, dans cette décomposition universelle, à l'homme qui fut un mystique à vingt-cinq ans, un sceptique à soixante, un curieux toujours; qui se passionna pour Port-Royal et les coups d'Etat de la Grâce, et finit par servir de centre et de patron à un groupe de matérialistes et d'athées; sensuel avec des raffinements de subtilités métaphysiques; plus agressif à mesure qu'il devenait plus clair; déjouant ses amis et ses adversaires par des variations inépuisables; complice de succès où se dégradait la littérature et que désavouaient sa conscience et son goût; acceptant le rôle de critique quasi-officiel en l'honneur d'un gouvernement qu'il estimait peu et n'aimait guères; ne procédant que par négations dans ses antipathies ou ses adhésions politiques; se vantant d'être neutre et toujours prêt à faire de cette neutralité commode le passeport de ses prodiges de partialité : bien plus remarquable dans l'art de rapetisser l'œuvre en jugeant l'homme que de grandir l'homme en étudiant l'œuvre; tel, en un mot, que l'on peut se laisser séduire par ses qualités ou ses talents de charmeur et lui refuser les titres de *moraliste* et de *critique*?

On a dit que Sainte-Beuve eût été le seul écrivain capable de nous donner un portrait exact et ressemblant de l'Empereur Napoléon III. A ce point de vue comme à tous les autres, combien il est regrettable que le Souverain ne soit pas mort quatre ans plus tôt, et que l'homme de lettres n'ait pas vécu quatre ans de plus! Je crois pourtant qu'on se trompe. En essayant d'analyser et de peindre l'Empereur, Sainte-Beuve aurait constamment risqué d'être au delà ou en deçà de la note juste. Pour lui, le gouvernement de Napoléon n'avait qu'un sens; la répression ou l'ajournement de l'anarchie par la force; les années de sursis figurées par le gendarme, où un causeur délicieux redevenait un personnage plus important qu'un orateur de club, où un libre-penseur de salon n'avait pas à crain-

dre d'être traduit et complété par un voltairien de trottoir. Mais du moment que l'Empereur, manquant à la vraie spécialité de son avénement et de son règne, prit ou subit l'initiative de libertés envenimées d'avance et frelatées par quinze ans de césarisme et de suffrage universel, Sainte-Beuve était bien trop spirituel pour ne pas prévoir les conséquences de ce libéralisme parasite et d'après coup, qui ne pouvait être qu'un commencement de défaillance. L'Empire s'évanouissait avant de s'écrouler. Cette liberté à la fois tardive et hâtive, ce n'était pas l'arbre vivace; c'était le gui sur le chêne frappé de mort. Dès lors Sainte-Beuve tourna le dos, et déjà ses admirations factices se changeaient en épigrammes sincères. Une pareille disposition — sorte de passage d'un extrême à l'autre, — n'eût pas été favorable à un de ces portraits définitifs que la critique prépare et que l'histoire attend. Qui sait d'ailleurs si ce fin matois de Sainte-Beuve n'avait pas découvert ce qu'il serait inconvenant de dire près d'un cercueil, mais ce que l'on pourra plus tard déclarer sur un tombeau; que nous avons tous été plus ou moins mystifiés; qu'il en était de ce phénomène machiavélique comme de ceux que l'on montre dans les spectacles forains, et qui n'existent que sur la toile ou dans le *boniment;* que, dans cette destinée prodigieuse, rien n'a été ordinaire excepté le héros; que ces merveilles de dissimulation ne dissimulaient que le néant; que cette taciturnité ne taisait que le vide; que ce coffre à secrets, à cachettes, à surprises, à serrures, ne renfermait qu'un paquet de cigarettes et une plume d'aigle empaillé ?

15 janvier 1873.

II

LA MUSE POPULAIRE

EN PROVENCE

LIS ENTARRO-CHIN (LES ENTERRE-CHIENS) PAR ROUMANILLE[1]

22 septembre 1872.

Si nous n'avons plus rien à regarder pour rester fiers d'être Français, les enfants de la Provence peuvent du moins se consoler en songeant que, dès le début de la guerre, notre Muse populaire s'est constamment tenue à la hauteur de sa tâche. Elle a exprimé un patriotique enthousiasme tant que l'on a pu conser-

1. Le mot *enterro-chin* (*enterre-chiens*), à propos des entrepreneurs d'enterrements *civils*, est devenu, en quelques jours, proverbial dans toutes nos provinces méridionales. Je ne lui trouve qu'un défaut : c'est de manquer de respect aux chiens.

ver quelque espérance. Élevant vers Dieu des hymnes patriotiques, où vibrait un écho des Psaumes de la pénitence, glissant, comme un rayon de soleil ou un souffle de brise, sur le linceul de neige qui s'étendait sous les pas de nos malheureux mobiles, ou à travers les fenêtres de la prison lointaine qui renfermait les vaincus de Metz et de Sedan, jamais elle n'a oublié que la défense ne mériterait plus d'être appelée nationale, le jour où elle cesserait d'être chrétienne.

Aujourd'hui tous les aspects sont changés. Le rêve de gloire n'est plus qu'un souvenir, une humiliation et un remords. L'étranger se retire peu à peu, en comptant les milliards de notre rançon et en fortifiant les places conquises, portes ouvertes sur notre territoire. Nous avons la paix, servie à notre défaite dans un calice d'amertume. Pour le moment, ce n'est plus du dehors, c'est du dedans que nous viennent le péril et la honte. L'athéisme garibaldien, qui a été pour beaucoup dans nos désastres, ne peut pas — jusqu'à nouvel ordre ou nouveau désordre, — se manifester en pillant les couvents, en brûlant les églises et en fusillant les prêtres. Il se dédommage de ces privations provisoires en multipliant à l'infini les cérémonies et les fêtes de la religion du néant. Pour mieux varier ses plaisirs héroïques, il alterne généralement entre l'outrage public aux pèlerins, c'est-à-dire à la foi, à la piété, à la prière, à la faiblesse, et les enterrements civils, c'est-à-dire l'orgueilleuse joie de

prouver qu'il remonte à un singe et qu'il descend au-dessous d'un chien.

Depuis quelque temps, ce dernier scandale a dépassé toute mesure. Un épisode récent, qui a hissé sur ce tréteau et fait figurer dans cette parade les premiers ténors d'un conseil général, semble s'être rencontré tout à point pour donner encore plus d'à-propos au petit chef-d'œuvre de verve, de couleur locale, d'honnête malice et de bon sens, qui, grâce à notre cher poëte Roumanille, est venu soulager, égayer et venger nos populations catholiques.

Ici, je m'efface absolument. En me résignant de grand cœur au rôle modeste de traducteur, je n'ai qu'un regret; c'est de ne pouvoir faire passer dans une traduction française le parfum et la saveur de l'œuvre originale, une foule d'expressions pittoresques, caractéristiques, indélébiles, qui, en français, ne signifient que ce qu'elles disent, tandis que, sur les bords du Rhône, du Gardon et de la Durance, elles résument un trait de physionomie, un détail de mœurs méridionales. Je n'en citerai qu'un exemple; une femme se plaint de son mari, et dit :

« Je me suis attrapée. » — Comme le mot est faible et banal, en comparaison du provençal *encoucourdado!* — « J'ai pris une courge pour un melon ! »

Ceci posé, je commence.

Isabeau, jeune et fraîche ménagère, est en train de préparer le souper de son mari, qui va revenir des champs. Son monologue, pendant qu'elle coupe des

tranches de pain et met du sel dans la marmite, est une vraie merveille ; une photographie intelligente et vivante, la vérité prise sur le fait ; pas un mot qui détonne, qui élève le langage de cette femme du peuple au-dessus de son éducation et de son état ; et, en même temps, une vivacité d'esprit, une justesse d'images, une supériorité de raison, présages certains de son triomphe aux dépens de la comédie funèbre, où on pourrait régler ainsi la distribution des rôles : un meneur, dont l'initiative anti-cléricale s'explique presque toujours par un antécédent fâcheux, démêlé avec la justice, faillite, usure, affaires en désordre ou concubinage public ; quelques douzaines de mauvais drôles, et plusieurs centaines d'imbéciles.

Entre Auzias, le mari. La scène est excellente ; le souper maigre déplaît à cet épicurien en sabots : toujours la même chanson, la soupe, le légume, l'omelette ! Ah ! si les choses tournent, quelle enfilade de canards et de perdrix !... il veut qu'Isabeau mette du petit salé dans la poêle... un vendredi !... Heureusement, il a dans la tête une grande idée qui fait diversion à ses quolibets sur le gras et le maigre. Laissons-le parler :

AUZIAS

Nous disons donc, Isabeau, que demain je sors de bonne heure. Tu me prépareras mes habits du dimanche ; ma cravate rouge, mon chapeau haut de forme, mon gilet de noce, ma culotte de velours...

ISABEAU

Tu es de noce? Tu ne m'en avais rien dit, cachotier.

AUZIAS

Et ma veste de drap... (On nous a tant recommandé d'être propres !)

ISABEAU

Allons, tant mieux ! nous mangerons des dragées...

AUZIAS

Faut-il, oui ou non, un crêpe au chapeau? On ne me l'a pas dit... Après tout, on peut s'en passer... Le chapeau n'est-il pas noir?...

ISABEAU

Ah ! je vois...on va dire une messe du bout de l'an, et tu vas à la messe... Où? Pour qui?

AUZIAS

Le diable t'emporte avec ta messe !... Puisque tu veux le savoir, nous allons demain à Velleron, là ! [1]

ISABEAU

Aïe ! Velleron ! Velleron ! Beau dehors, et, dedans non !... Et que vas-tu faire à Velleron, tout flambant neuf?

1. De tous les villages de ce département de Vaucluse, si beau et si absurde, si fertile et si gangréné, si riche et si communard, Velleron est peut-être le plus infecté de démagogie et d'athéisme.

AUZIAS

Mon devoir... Il en viendra de tous côtés, et il en viendrait même de plus loin s'il n'y avait pas tant de chemin à faire... Nous ferons voir qui nous sommes et combien nous sommes. La procession sera longue... S'il ne me fallait pas en être, j'aurais aimé à en avoir le coup d'œil... Ils en deviendront verts, tes blancs! Et ils en parleront, les papiers!

ISABEAU

Et vous y porterez en grand respect votre belle MARIANNE en plâtre, coiffée d'un bonnet cramoisi!...

AUZIAS, *frappant sa poitrine.*

LA MARIANNE! Nous la portons là, dans notre cœur! Ça va bien, il suffit de s'entendre... Pour faire pleuvoir...

ISABEAU

S'il avait plu des bécassons, mon pauvre homme, je te croirais tombé des nuages... Donc, tu vas...

AUZIAS

A Velleron, oui, à Velleron. Le citoyen président de la *Fraternité* nous a délégués dix pour y représenter les amis... Il y a d'abord moi, qui fais un; il y a le Pierrot, deux; puis, Jean Gangalin; le scieur de long, l'aîné des Rouget...

ISABEAU

Assez! assez! Je tiens les autres pour nommés.

AUZIAS

On a tiré au sort pour ne pas faire de jaloux, et nos noms sont sortis du chapeau.

ISABEAU

Mes compliments! le tireur a la main heureuse... La fleur du pays... un baume!... Allons, je vois ce que c'est... un magnifique enterrement. Mais alors il ne convient pas que tu étales ta belle cravate rouge comme un poivron mûr... m'est avis qu'il la faudrait noire.

AUZIAS

Ah! tu es de ceux à qui le poivron mûr fait cuire les yeux! Et la fleur que nous aurons tous à la boutonnière, est-ce qu'elle ne sera pas rouge?..

ISABEAU

Et qui est mort?

AUZIAS

Un des nôtres... un des bons, et des durs, et des purs... Nous a-t-il fait assez attendre? Assez languir?... que de façons! Trois longs mois de maladie!

ISABEAU

Pécaïré!... Et comment l'appelait-on, le pauvre mort?

AUZIAS

Denis Lefailli... Quand je dis Denis, j'ai tort... il ne voulait plus qu'on lui donnât ce nom... Il s'était débap-

tisé, et se faisait appeler Messidor... Messidor Lefailli ! Etait-il pur, oui ou non? Ah ! pour celui-là, il faut tirer l'échelle... Qui sait combien il en a converti, avant d'avaler sa langue ?... Quel dommage que des hommes pareils meurent comme les autres !... C'était un régal de l'entendre, lorsque, à la *Fraternité*, il montait sur la table... Une bouche d'or, et des yeux qui lançaient des éclairs ! Il gesticulait, criait, se démenait, faisait feu des dents, ruisselait de sueur... Un soir, il nous prouva, clair comme le jour, que nous n'avons pas la bonne République; il nous expliqua ce qu'était la bonne, et il nous annonça qu'elle arriverait... Ce ne serait pas trop tôt !... Nous l'aurions nommé député, et il te les aurait tripotés, les tripoteurs de Versailles... Ah ! pour parler demain au cimetière, quand nous aurons descendu la caisse dans le trou, si nous avions une langue comme celle-là ! Je ne connais personne qui parle, au cimetière, quand nous faisons une manifestation, comme aurait parlé le pauvre mort, s'il était encore en vie... Non, personne, pas même la boulangère de Velleron...

ISABEAU

Eh bien ! après ?

AUZIAS

Après... après... il est mort, à la fin...

ISABEAU

Et vous allez l'enterrer, le bon, le fort, le pur et le dur...

Et quand vous êtes un bon, Jean-Jean, qu'êtes-vous donc?

AUZIAS

Isabeau, tu as mis trop de sel à l'omelette...

ISABEAU

Une autre fois, j'aviserai. Le petit salé n'en aurait pas trop, espèce de fainéant !

AUZIAS

Il me semble, madame, que vous haussez le ton... C'est que, si vous haussiez le ton, je lèverais la main !... Ah ! mais... ah ! mais, qui est le maître ici, tonnerre de Dieu?... Vous entretenez les prêtres, et voilà ce qu'ils font de vos femmes... des pies-grièches, des arrogantes, des moulins à mauvaises paroles... Oui, oui, Messidor était un dur; car, pour faire son paquet, vois-tu? il n'a pas eu besoin d'un marchand de latin... Oui, Messidor était un pur; car, quand le prêtre est venu pour lui signer ses papiers, — (c'est une confusion ! Comme les corbeaux, les prêtres sentent l'odeur des morts et des mourants !) — quand il est venu pour lui faire faire le plongeon, il l'a mis dehors, et lui a défendu de reparaître. Oui, c'était un bon, et son testament, tout écrit de sa main, avait, par précaution, dit ce qu'il fallait faire... Oui, c'était un fort; car il a envoyé dire au prêtre que son hostie à peau de nougat, ses *oremus* et ses huiles, sa croix et son coton, ses *Dominus* et ses *vobiscum*, ses cierges et son eau

bénite, étaient inutiles, et qu'ils allassent ailleurs, son clerc et lui, débiter leur marchandise.

ISABEAU

Oh!... oh!... oh! miséricorde... Jésus, Marie, Joseph!... mon pauvre homme! que te dirai-je? Il est clair, et tout le monde sait que les sacrements, surtout l'Extrême-Onction, enrichissent énormément les prêtres, les font bouillir dans l'or, bâtir des châteaux et rouler carrosse... Aussi bien, vois le nôtre... quel luxe! Ah! véritablement, si j'étais riche, je lui ferais l'aumône d'une soutane; car la sienne est en loques... elle luit, elle rit, elle s'effiloche à donner mal au cœur.... Ecoute, Auzias!...

AUZIAS

Parle, Isabeau, et porte-moi du vin.

ISABEAU

Et mets-y de l'eau... Ecoute.... Qui vient d'acheter et de payer comptant, là-bas, la maison sur le plateau, une jolie maison qui touche celle du remouleur?...

AUZIAS

Jean Cambette.

ISABEAU

Et qui marchande (c'est peut-être fait à cette heure), le beau carré de garance, qui confine notre petit coin de terre?

AUZIAS

Jean Cambette... mais où veux-tu en venir, avec ton Jean Cambette?

ISABEAU

A te dire que Jean Cambette, le cabaretier qui abreuve votre *Fraternité*, où le fameux Messidor en a tant converti à force de braire comme notre âne... Je veux en venir à te dire que Jean Cambette marchande des terres et achète des maisons, en filoutant vos sous, imbécile! en baptisant son vin, idiot! en troublant vos malheureuses cervelles; tandis que notre pauvre curé meurt de faim en essayant, pécaïre! de faire tout le bien que vous ne voulez pas qu'il fasse!...

AUZIAS

Je ne dis pas le contraire, mais...

ISABEAU

Et tu craches des raisons, misérable, à faire pleurer Notre Sauveur sur l'arbre de la Croix... Grand saint Antoine, vous qui êtes le patron de la race porcine, ayez pitié de lui!... Quels sont les gredins et les drôles de Velleron qui m'ont perverti mon homme!... Ah! qu'il vienne, le piéton!... comme je lui déchirerai son journal!...

AUZIAS

Déchire-le, pour voir, et tes joues m'en diront des nouvelles... Isabeau, tu m'ennuies, à la fin!... Tu pleures

comme la fontaine de Saint-Gent... Allons, sotte, calme-toi... tu te feras mal... Si tu me donnais quelques olives?...

ISABEAU

Tu ne veux pas que je pleure?... eh bien, je ne pleurerai plus; mais je parlerai et tu m'écouteras... Si tu ne m'écoutes pas, je retournerai à la maison, chez mon père, et j'y resterai jusqu'à ce que tu aies retrouvé ton bon sens. Et quand tu seras désensorcelé, tu viendras me chercher, si cela te plaît... Est-ce que je veux, moi, — une honnête femme, Auzias! — vivre avec un homme qui n'a ni foi, ni loi, ni bon Dieu, avec un ENTERRE-CHIEN? J'ai des enfants; je ne veux pas en faire des brutes...

AUZIAS

C'est ça, si tu en faisais des corbeaux, de mes deux petits!... Ah! bien, oui, on en parlerait!

ISABEAU

Te voilà encore, avec tes corbeaux! Les corbeaux, Jean-Jean! ce sont ceux qui organisent vos enterrements. Ce serait à éclater de rire, si on n'avait pas envie de pleurer. — Abominations qui donnent le frisson et soulèvent le cœur aux chrétiens, aux juifs, aux huguenots... Quand on enterre un protestant, Auzias, il y a le pasteur; quand on enterre un juif, il y a le rabbin; quand on enterre une bête, il n'y a ni prêtre, ni rabbin, ni pasteur... Tes corbeaux! rien ne les affriande plus que la chair morte, quand ils en

trouvent, pour faire leur ripaille et leurs manifestations. Quand ils n'ont pas de grands corps, — ceux-là sont rares, — tes corbeaux se rabattent affamés sur les enfants, et y arrivent de tous les côtés... Ah! pauvres innocents morts, qui ressemblez à des enfants Jésus endormis sur un lit de fleurs, avec vos petites robes blanches et vos mains jointes! C'est à frémir jusqu'aux moelles, mes beaux agneaux, de voir des bandes de vauriens et de chenapans promener vos cadavres dans les rues!

AUZIAS

Allons! bon! voilà que tu pleures encore!

ISABEAU

J'en ai deux, Auzias! que Dieu me les conserve! Si par malheur!... (Ah! bonne sainte Vierge, protégez-les!) S'ils venaient, tes corbeaux, ils sauraient qui je suis.

AUZIAS, troublé.

Mais aussi, que vas-tu me dire?

ISABEAU

Après, quand vient la Fête-Dieu, quand les braves filles s'habillent de blanc, quand je me délecte à lisser, à friser, à baiser les longs cheveux d'or de notre aîné, de mon petit saint Jean avec sa peau d'agneau; quand l'encens brûle et fume dans les rues, et que le passant pourrait croire qu'il a plu des fleurs... Eh bien! après, ces messieurs qui font de si belles processions pour honorer la carcasse d'un

Lefailli, ne voudront pas que nous fassions la nôtre pour honorer le Saint Sacrement ? Et puis ils trouveront singulier que nous n'aimions pas leur République, qui est la bonne !... Allons donc !... Vois-tu, Auzias, si vous autres, vous êtes de la bonne, nous, nous sommes de l'Église, et nous voulons en être... Nous voulons aller à la messe dimanches et fêtes, communier à Pâques, vivre et mourir en honnêtes gens... Si vous avez sur le front le signe de la bête, nous avons, nous, le signe de la croix... C'est le signe de vie, Auzias ! Quand on ne l'a plus, on est mort. Si vous êtes des mulets débridés, nous sommes des chrétiens ! Pour enterrer vos morts, faites donc d'autres cimetières... Il y a une croix dans les nôtres, et on les bénit... Arrière les chiens !... Auzias, tu n'iras pas à Velleron !...

AUZIAS

Mais, Isabeau, si je lâchais les amis, ils croiraient que j'ai saigné du nez, que je suis un Jeannot et que ma femme me mène avec un fil de laine.. Ils m'arracheraient la barbe, et ils auraient raison.. je ne suis pas une femmelette, Isabeau !..

ISABEAU

Auzias, on t'a pêché dans la Sorgue... Tu n'étais ni blanc, ni bleu, ni vert... On t'a fait cuire dans la marmite de votre *Fraternité*, et on a allumé un si gros feu sous cette marmite d'enfer que tu es cuit, mon pauvre homme...

AUZIAS

Je suis cuit!..

ISABEAU

Cuit à point, comme une écrevisse de Vaucluse. Te voilà rouge comme la crête de notre coq... Tu n'es pas une femmelette! Je ne suis pas un homme, moi... Et pourtant, que je perde mon nom, si, pour honorer ta République et les os d'un gredin, d'un vieux filou qui avait gagné tout ce qu'il avait fait perdre, je te vois le compère et le compagnon... de qui, grand Dieu! de qui? d'un Gangalin! (Je ne parle pas des badauds qui vont là, les innocents! comme les ânes quand ils trottent et les béliers quand ils sautent...) Tu le connais, Gangalin! Quand, un beau matin, il manqua des gerbes au gerbier du mas de la Piboulette, qui avait fait le coup?... c'est toi qui me l'as dit... Tiens pour sûr que je ne suis pas Isabeau, si je te vois marcher côte à côte avec le Rouget, qui se cache prudemment quand passe la gendarmerie; avec le Pierrot, qui vit publiquement au bras de sa margot; deux ordures! Vois-tu? il vaut mieux ne rien dire... Pouah! tout cela empeste!

AUZIAS

Ma femme, tu as une langue de vipère... Il est juste pourtant de reconnaître...

Dès ce moment, la brave Isabeau a gagné sa cause; son benêt de mari ne résiste plus que pour la forme... Il

subit l'ascendant de cette vertu, de cette vérité, de ce bon sens, de cette éloquence. Pour couvrir sa défaite, il se rabat sur la politique. Les honnêtes gens que lui nomme sa femme, qui n'ont fait de tort à personne, qui n'ont pas volé de gerbes, qui observent la loi du dimanche, qui ne craignent pas les gendarmes, et qui se garderont bien d'aller à Velleron, ce sont des BLANCS... Ah! voilà le gros mot lâché... Tant mieux, mon pauvre nigaud, si tu prouves que l'honnêteté et le royalisme sont synonymes!... A la fin, Auzias capitule... Finalement, ma bonne, ma belle, ma brave Isabeau, je veux te dire que je tombe de sommeil, qu'il faut aller se coucher, que la nuit est faite pour dormir, et...

— Et pour porter conseil, ajoute Isabeau, sûre de sa victoire.

En effet, nous dit l'auteur, la nuit porta conseil. — Puis, dans un épilogue charmant, bourré de sel provençal, étincelant de verve et d'ironie, il nous retrace cette imposante manifestation où Auzias brilla par son absence, mais qui n'en fut pas moins magnifique. Voici la conclusion : — « Ceci prouve que, dans le vilain temps où nous vivons, tout infecté de pétrole et des autres infections qui se disent, s'écrivent et se font, s'il y a trop de pères insensés, il y a encore, grâce au ciel, des mères qui conservent leur bon sens. Ceci prouve, en second lieu, que souvent on rencontre des gens qui consentent à y voir quand on les éclaire. »

Je suis resté jusqu'au bout fidèle à mon humble rôle de secrétaire interprète. L'éloge eût été superflu, l'analyse était impossible, la traduction est insuffisante. Je n'ignore pas que le chef-d'œuvre de Roumanille ne peut avoir toute sa valeur que dans sa langue et dans son pays. Pourtant, si la majorité de mes lecteurs est presque forcée de me croire sur parole quand je leur dis que jamais notre poëte populaire n'a été mieux inspiré, le sentiment qui lui a dicté ces pages bénies peut et doit être compris, apprécié, partagé, non-seulement par tous les chrétiens, mais par quiconque garde le respect de la dignité humaine. L'œuvre de Roumanille était plus qu'opportune ; elle était nécessaire. La muse provençale, si pure, si franche, si vaillante, si chère à toutes les classes de notre population, se trouvait là tout à point pour protester contre ces parades sacrilèges. Amie du travailleur et du pauvre, habituée à être de moitié dans leurs joies et dans leurs douleurs, elle devait faire justice des sauvages doctrines qui déshéritent ces douleurs de toute consolation divine et bornent ces joies aux grossières jouissances de la brute. Chargée de maintenir le culte de l'idéal dans ces âmes simples que lui disputent les réalités de la vie rustique et du labeur quotidien, elle avait à combattre, comme un ennemi personnel, cet athéisme vantard ou sournois, hypocrite ou stupide, qui ravale l'homme au-dessous de la bête, lui offre pour idéal le plaisir de piller les églises ou, faute de mieux, l'honneur d'être enterré comme un chien. Prêt à se traduire en actes, destiné à

faire prendre patience aux lecteurs des journaux rouges, dédaignant même les semblants de réflexion et de science, l'athéisme pratique, populaire, dans ces zones torrides, sous le feu de ces passions, avec ces étalages de cérémonial démagogique, n'est et ne peut être que le préambule, le passeport, le pseudonyme, le précurseur, la salle d'attente, le masque, le faux nez du communisme. Dès le premier jour, il a marqué de sa griffe la République du 4 septembre; elle en porte l'empreinte fatale, rouge de sang, noircie de poudre, luisante de pétrole, saturée de venin. Elle ne s'en guérira pas.

C'est pourquoi *Lis Entarros-chin* de Roumanille s'adressent à tous les honnêtes gens, même à ceux qui ne comprennent pas la langue provençale, mais qui, comprenant la langue universelle, savent que les *enfouisseurs* d'aujourd'hui seraient les partageux, les pillards, les assassins et les incendiaires de demain.

III

LE TYROL ET LA CARINTHIE[1]

---

29 septembre 1872.

« Au début de la belle saison, j'ai eu l'honneur de vous recommander l'excellent et patriotique conseil que nous donnait M. Emile Montégut dans un de ses articles sur la Bourgogne : — « Voyager le moins possible hors de France, tant que le souvenir de nos malheurs et de nos fautes nous place, en pays étranger, dans la cruelle alternative ou de subir une offensante pitié, ou de deviner une secrète joie ; profiter de cette phase de deuil national pour faire enfin connaissance avec de pittoresques beautés qui n'ont rien à envier aux contrées les plus célèbres ; cher-

1. Par M. Albert Wolff.

cher et trouver notre Anglèterre en Normandie, notre Suisse en Auvergne, notre Espagne dans les Pyrénées, notre Italie en Provence, notre Allemagne dans les provinces qu'on vient de nous enlever, et qui restent françaises de cœur. »

Aujourd'hui, je ne m'en dédis pas. Pourtant, s'il est vrai, comme je le crains, qu'il y ait des gens qui ne croiraient pas mériter le beau titre de voyageurs et de touristes, s'ils ne se *payaient*, pour leurs vacances, un certain nombre de myriamètres au delà de la frontière, voici le moyen de tout concilier : Un pays neutre, poétique, religieux, naïf, hospitalier, merveilleux, où les légendes s'épanouissent sans culture comme des fleurs d'églantiers et de clématites sur les ruines d'un château ou d'une chapelle ; où l'on rencontre, à quelques lieues de distance, toutes les sauvages grandeurs des sites alpestres et toutes les grâces riantes de la nature méridionale ; où la chaude verdure du figuier et les teintes empourprées de la vigne contrastent avec la blancheur immaculée des glaciers et des neiges ; où, au retour d'une excursion dans la montagne, vous pouvez sentir à la fois passer sur votre front la froide brise du nord et glisser à vos pieds le souffle embaumé du midi ; pays sans rancune et sans malice, qui aurait le droit, lui aussi, de maudire Napoléon et son armée, mais qui vous pardonnera d'être Français, pourvu que vous traitiez ses aubergistes en amis, que vous buviez avec eux son petit vin rouge, que vous

écoutiez ses chansons et que vous ayez l'air de croire à ses miracles.

Ce bienheureux pays, — vous l'avez déjà deviné, — c'est le Tyrol. Que lui manquait-il ou que lui fallait-il pour s'élever du succès d'estime au succès de vogue, supplanter dans nos affections l'Allemagne et l'Italie, et accaparer peu à peu tous les curieux, tous les touristes à qui les bords du Rhin sont gâtés par M. de Bismarck et les bords du Tibre par Garibaldi ? Des chemins de fer pour y pénétrer et y circuler ; un livre qui eût à la fois l'utilité d'un renseignement, l'exactitude d'un *Guide*, la valeur d'une œuvre d'art, le charme du plus aimable des compagnons de voyage.

A présent, il possède ce qui lui manquait. Les chemins de fer existent, et les ingénieurs y ont déployé tant d'habileté et de hardiesse, ils y ont si vaillamment rivalisé avec les chamois et les aigles, ils se sont si heureusement joués des cimes les plus abruptes, des pentes les plus rapides, des courbes les plus dangereuses, des précipices les plus effroyables, que leurs travaux ajoutent encore à la beauté du paysage, et que le voyageur intelligent peut à la fois y admirer le génie de l'homme sans rien dérober à son enthousiasme pittoresque, et y contempler les merveilles de la nature sans que l'homme se rapetisse au milieu de ces grandeurs. Quant au livre, ouvrez le volume de M. Albert Wolff, et, après deux heures de charmante lecture, vous reconnaîtrez que vous n'avez plus qu'à boucler

votre valise et à faire enregistrer vos bagages. On l'a souvent remarqué, le plus bel hommage à rendre à un récit de voyage, c'est de dire qu'il nous donne envie de parcourir le pays dont il nous parle. Eh bien, cet éloge ne me suffit pas, à propos du *Tyrol* d'Albert Wolff. Son livre ne m'inspire pas seulement le désir de visiter le Tyrol, mais de l'habiter.

L'auteur n'en était plus à faire ses preuves. Bonne humeur, fantaisie spirituelle, verve facile, malice sans fiel, gaieté communicative, toutes ces qualités et bien d'autres l'ont placé au premier rang des écrivains de cette littérature que je n'appellerai légère que pour la distinguer de la littérature lourde. Si, à la suite des événements qui nous ont tous frappés au cœur, Albert Wolff a cru devoir resserrer plus étroitement encore les liens qui l'unissent à sa patrie adoptive, ce scrupule lui fait honneur, mais il était superflu. C'est lui qui avait écrit d'avance ses grandes et petites lettres de naturalisation dans chacune des pages signées de son nom, depuis son amusant *Homme du Sud* jusqu'à ses *Courriers de Paris*. Il est difficile de rencontrer un esprit plus français, plus parisien, et, si j'ajoute plus *boulevardier*, ce n'est pas dans le mauvais sens du mot, mais seulement pour constater qu'il sait au besoin parler et comprendre une langue inconnue à une foule de braves gens, nés et élevés en France. Ce qu'il garde encore de très-légèrement germanique dans le mouvement de l'idée ou le tour de la phrase, pourrait se

comparer à cet imperceptible accent qui ne déplaît pas dans la bouche d'un homme d'esprit ou d'une jolie femme, ou à un verre de Johannisberg bu, à la fin d'un bon souper, entre deux bouteilles de vin de Champagne. Un abbé Galiani sans petit collet, un Fiorentino honnête, et, dans un autre genre, un Henri Rochefort ayant su s'arrêter à temps, au moment où, après avoir cassé les vitres qui pouvaient se raccommoder, il ne restait plus qu'à jeter la maison par la fenêtre, telle est l'idée que je me fais d'Albert Wolff, et je ne crois pas me tromper.

Dans ce livre sur le Tyrol et la Carinthie, il a élargi son horizon, agrandi sa manière et montré des qualités qu'on ne lui soupçonnait pas. On dirait que les magnificences du lac d'Achensée et du Zillerthal, du Brenner et de la Waldrast, ont élevé son imagination à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et à six mille au-dessus des régions fantaisistes où il s'agit de raconter l'anecdote d'hier, de taquiner le succès de demain, de se passionner pour ou contre une *première*, de lancer une actrice d'opérette, de parodier la brochure en vogue ou de saisir au vol le ridicule du moment. Il n'est pas un de ces chapitres si engageants, si agréables, si pittoresques, — *Innsbruck, Botzen et ses environs*, *le lac de Garde*, *le Pustherthal*, etc., etc., — qui n'accuse de rares facultés de paysagiste, un remarquable talent de style, le don de bien voir et de bien peindre, le goût du poétique et du beau, relevés par une pointe d'ironie joyeuse ou de

bonhomie narquoise qui ne pénètre pas au delà de l'épiderme, qui ne blesse aucun sentiment généreux, aucune illusion naïve, et qui, en somme, respecte également les vertus du Tyrolien, ses bretelles, son chapeau pointu, sa cithare, ses pieuses croyances et ses légendes miraculeuses. Sur un seul point, je me permettrai de chicaner Albert Wolff, ou du moins d'exprimer un doute ; encore, je ne sais trop comment m'y prendre. Dans les jolies pages qu'il intitule *Un Dimanche dans le Tyrol*, il décrit gaiement, mais sans persiflage, la sainte ville de Brixen, demeurée, au milieu de la corruption universelle, si vertueuse, si chaste, si dévote, si fidèle à la religion et aux bonnes mœurs, que le dimanche tout entier est consacré à la prière, et que... mais ceci est plus embarrassant, les femmes, dans cette bienheureuse ville et dans ses environs, non contentes de n'être jamais séduites, s'étudient à ne jamais séduire. Pour y réussir, elles se livrent, dès l'âge le plus tendre, à un prodigieux travail d'aplatissement, où elles se font aider par une planche qui leur tient lieu de corset. Elles ne se déclarent satisfaites que quand elles ressemblent exactement à ce singulier objet de toilette; il en résulte qu'elles ne peuvent pas allaiter leurs enfants, réduits à avoir pour nourrice une chèvre ou une source. Ceci me semble bien fort. Comment expliquer que le clergé catholique, si favorable d'ordinaire au mariage chrétien et à toutes ses conséquences légitimes et naturelles, encourage ou même tolère, dans un pays où il est tout-

puissant, une mode quasi-barbare, qui peut devenir, en certains cas, une variante mitigée de l'infanticide ? Est-il possible que, sur cette terre privilégiée où surabondent les légendes mystiques, les enfants seuls ne sachent pas à quel *saint* se vouer ? Je m'y perds, et sans trop insister, j'aime mieux appeler votre attention sur l'héroïque figure d'Andréas Hofer.

Andréas Hofer, le héros de l'indépendance nationale, le chef du soulèvement tyrolien de 1809 contre le joug et l'esprit de conquête de Napoléon Buonaparte, me semble supérieur même à Guillaume Tell ; d'abord, parce que, d'après des découvertes récentes, il paraît avéré que le libérateur de l'Helvétie a eu le tort de ne jamais exister ; ensuite, parce qu'à son ardent amour pour son pays Andréas Hofer joignait deux sentiments qui ennoblissent et consacrent le patriotisme : « l'amour de Dieu et le respect du souverain. » — Si ses victoires, ses aventures, sa fin tragique, inspiraient quelque jour un compositeur et un poëte, et si les démagogues de l'avenir prétendaient enrichir leur répertoire des mélodies chantées par ce grand patriote sous la dictée d'un Rossini ou d'un Auber de 1899, les réactionnaires de ce temps-là auraient le droit de leur répliquer : « Tâchez d'être chrétiens et sujets fidèles comme Andréas ; sinon, contentez-vous de Masaniello et de Garibaldi ! »

Il faut lire, dans le récit d'Albert Wolff, ce pathétique épisode, les luttes gigantesques de cette Vendée tyrolienne,

dont les héros furent Andréas Hofer, son lieutenant Speckbacher et l'intrépide capucin Haspinger. Très-mal soutenus par l'Autriche à laquelle ils se dévouaient, mais profitant des ressources stratégiques que les pays de montagnes offrent au patriotisme insurgé, ils remportèrent plusieurs victoires, tinrent en échec trois armées, battirent le général Bisson et le maréchal Lefebvre. Naturellement, quand vint l'heure des capitulations et des traités, la diplomatie les sacrifia. C'est alors que l'on put juger une fois de plus tout ce qu'avaient d'implacable la politique et le caractère de Napoléon. Il ne pouvait pardonner aux défenseurs du Tyrol d'avoir humilié ses armes, refroidi ses alliés et dérangé ses plans. « Affranchir le Tyrol, nous dit » excellemment M. Albert Wolff, c'était porter un coup » terrible à Napoléon. Depuis l'antiquité, la route du Bren- » ner est la grande ligne stratégique entre l'Allemagne et » l'Italie ; sans elle, le maître du monde voyait ses com- » munications interrompues entre les deux pays ; ne pas » posséder le Tyrol était impossible au conquérant qui » commandait à ces deux extrémités. »

Aussi, pour Andréas Hofer, la défaite, c'était la mort ; sa tête fut mise à prix ; le héros fut qualifié de rebelle. Quelque temps encore, il combattit dans la montagne, retranché derrière les âpres contreforts du Brenner. Le Vendéen s'était fait chouan. A la fin, dans ce pays où la trahison était inconnue et parut monstrueuse, il se trouva un traître ou du moins un ivrogne que le vin fit parler.

Quelle belle occasion pour faire grâce ! Quelle parure que la gloire de cet amnistié poùr la gloire de ce conquérant! Mais que dis-je? Avait-il fait grâce au duc d'Enghien, à Armand de Chateaubriand, à Georges Cadoudal? Sa correspondance atteste, non-seulement qu'il ne songea pas un instant à épargner la vie d'Andréas Hofer, mais qu'il ordonna son exécution avec un surcroît de cruauté et de rage. Il semblait regretter la torture et la roue ! Hofer mourut en brave, en martyr et en saint... Cet épilogue raconté par Albert Wolff avec une simplicité poignante m'a fait tressaillir de douleur et de honte. Ah ! que les Tyroliens sont mieux partagés que nous ! Combien leur légende est préférable à la nôtre ! Quelle différence entre le culte populaire dont ils entourent le sublime aubergiste de Passeyer et cette idolâtrie napoléonienne qui nous a perdus ! Et comment, après cette tragédie du Tyrol, qui n'est, en somme, qu'un détail au milieu de toutes les violences et de tous les excès de la conquête, pourrait-on s'étonner des rancunes nationales dont nous payons aujourd'hui le formidable arriéré?

Mais détournons-nous de ces sombres images. Il y a, dans l'ouvrage de M. Albert Wolff, assez de pages souriantes, de gracieux tableaux, de jolies scènes, pour reposer notre pensée et nos regards. Suivez-le à travers les rues d'Innsbruck, de Botzen, de Méran ou de Trente, sur les sentiers à pic, au bord des lacs, au pied des montagnes, dans les chambres d'auberge, autour des tables d'hôte, sur les

plateaux où se déroulent de magiques panoramas. Partout il a pris le meilleur moyen pour mieux jouir de son voyage et pour être en mesure de mieux le raconter ; il a fraternisé avec ces braves gens, ces artistes sans le savoir, ces chasseurs, ces postillons, ces jeunes filles, ces aubergistes qui préfèrent une bonne parole à une grosse étrenne, et font souvent de leur musique le supplément gratuit de leur cuisine. Quoi de plus frais, par exemple, et de plus appétissant que le concert chez le père Léo, l'hôtelier de Fügen, le Paganini de la cithare ? On rit, on jase, on échange des poignées de mains, on boit le vin du Tyrol dans le flacon en cristal, on s'imprègne de couleur locale ; et en avant, l'instrument aux vingt-huit cordes ! Le père Léo a deux jolies filles, un fils, des amis, des voisins ; tous musiciens sans avoir appris une note de musique ! La cithare fait merveille ; les voix se fondent dans une indéfinissable harmonie. C'est irritant et charmant ; on éprouve une sensation bizarre ; les nerfs sont agacés, l'oreille est ravie ; l'imagination s'envole, sur les ailes de ces mélodies nationales, à travers les cimes et les bois, avec les chasseurs du *Freyschutz* et les sylphes d'*Obéron*.

Que nous sommes loin des banalités gutturales, prodiguées par les Tyroliens de pacotille aux échos des cafés-concerts ! Et comme Albert Wolff excelle à faire respirer le parfum, goûter la saveur, pénétrer la poésie naïve de cet art populaire, plus vrai, plus pur, plus exquis, plus

irrésistible, quand il fait les honneurs du *chez soi* et se rapproche de sa source !

Cependant, si j'avais à choisir au milieu de ces scènes si pittoresques, si animées, si vivantes, j'aimerais à montrer l'impression respectueuse et profonde que produisent sur une âme droite, sensible au bien et au beau, les témoignages d'une foi sincère; — et je citerais la page suivante :

« Comme nous traversions un charmant petit village, sept heures tintèrent à l'église, et la petite cloche au son clair et strident se mit à sonner l'*Angelus*.

» Aussitôt, dans les champs d'alentour, tous les laboureurs tombèrent à genoux, en même temps que, des granges, sortaient les paysans pour faire leur prière sous le ciel bleu du bon Dieu ! Les bœufs qui traînaient sur la montagne les lourds charriots de foin s'arrêtèrent, eux aussi, de même que les troupeaux qui rentraient du pâturage, tandis que leurs conducteurs tombaient à genoux. Tout autour de nous, les paysans furent absorbés par la prière, tant que la clochette sonna l'*Angelus*, que l'écho répercutait dans la montagne. C'était un spectacle curieux, d'une rare poésie. Nous nous étions assis sur un rocher, et de là nos yeux erraient de la mystérieuse solitude de la plaine à ce petit village enfoncé dans la montagne, dont tous les habitants ne songeaient plus qu'à prier. Pas la moindre brise courant dans la forêt, pas le moindre bruit ne troublait ce tableau touchant. Au premier son de l'*Angelus*, le travail avait cessé partout ; la journée commen-

cée par la prière finissait par la prière. Puis, tandis que les dernières vibrations de la cloche résonnaient comme les accords mystérieux de la harpe éolienne, les paysans se levèrent et lentement gagnèrent leurs chaumières. »

Voilà la barbarie, la superstition, l'obscurantisme, le banc d'huîtres, l'esprit de servitude, l'ombre épaisse du moyen âge se perpétuant à travers les clartés de notre beau siècle. Maintenant, voici la civilisation, le progrès, l'adoucissement des mœurs, la liberté, l'intelligence, la lumière :

Un sexagénaire, un malade, se promène paisiblement, le livre d'Albert Wolff sous le bras, dans son modeste jardin. S'il a commis ailleurs quelques-unes de ces peccadilles que suggère l'amour-propre froissé, s'il a été jadis trop passionnément homme de lettres pour ne pas ressentir *jusqu'aux moelles* les injures ou les sarcasmes et pour s'abstenir des représailles, il peut du moins se rendre cette justice que, dans la commune rurale qu'il habite, il s'est efforcé de ne faire de mal à personne et de faire un peu de bien à tout le monde. Jamais il ne s'est informé de l'opinion de ceux qui lui demandaient une aumône ou un service ; il a constamment sacrifié ses goûts, ses études, ses succès peut-être, pour devenir, en dehors de toutes fonctions publiques, le mandataire, l'interprète, le secrétaire, l'homme d'affaires de tous les habitants de son village. Sans doute il s'arrête avec un peu trop de complaisance à cette pensée légèrement pharisaïque.

Dans tous les cas, le châtiment ne se fait pas attendre. Au moment où il se prépare à reprendre son agréable lecture, une noce communarde envahit son enclos, piétine son jardin, se rue sous ses vieux marronniers, en hurlant la *Marseillaise*. Demander une permission quelconque, allons donc! C'était bon sous l'infâme monarchie; ce serait reconnaître les droits de cette odieuse propriété, avec laquelle on espère bien en finir, au premier catarrhe de M. Thiers. Parmi ces huit ou dix mauvais drôles, il n'en est pas un qui ne soit l'obligé ou le débiteur de l'homme inoffensif qu'ils insultent ou qu'ils menacent. Il a épargné à celui-là un procès, à celui-ci une poursuite; il a tiré le troisième des griffes de ses créanciers. Qu'importe! L'ingratitude n'est-elle pas une des formes de l'indépendance, et l'indépendance n'est-elle pas le glorieux synonyme de la liberté? Heureusement, ces misérables sont aussi lâches qu'insolents; ces virtuoses retardataires du *Jour de gloire* et de *La Victoire en chantant*, s'enfuiraient, à la première halte si, les prenant au mot, on les dirigeait, le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, vers l'Alsace et la Lorraine. Ils se retirent enfin, l'œil injecté, la bouche écumante, le blasphème aux lèvres, comme des dogues qui montrent leurs dents et jappent à distance, en attendant qu'il leur soit permis de mordre et de dévorer. Que faire? Quelques heures après, le propriétaire envahi et offensé apprend que ces mêmes chenapans ont insulté, le matin, le vieux prêtre,

chargé de bénir leur mariage. Le saint vieillard a pardonné ; le journaliste pardonne... et vive la République conservatrice[1] !

A présent, comprenez-vous pourquoi l'aimable livre d'Albert Wolff m'a donné envie, non pas de visiter le Tyrol, mais de m'y fixer ? Pourquoi j'ai le mauvais goût de préférer le *La la itou* à la *Marseillaise* et les bretelles vertes au bonnet rouge ? Pourquoi ces populations naïves, honnêtes, croyantes, simples, chastes, hospitalières, dévouées à leur Dieu et à leur souverain, résignées aux iné-

1. Si j'ai cru pouvoir opposer cet épisode républicain aux scènes décrites par M. Albert Wolff, ce n'est pas pour me rendre intéressant ; car je sais, hélas ! que la démagogie communarde multiplie à l'infini ses escarmouches préliminaires, en attendant qu'elle joue sa grosse partie et gagne sa grande bataille ; c'est pour avoir le droit de répéter ce qui devrait être le *delenda Carthago* de tout homme de bon sens. Pour que des paysans et des ouvriers, circonspects, poltrons, habitués à mesurer leurs actes et leurs paroles d'après la chance d'une réaction et d'un changement possible ou probable, en arrivent à ce degré d'insolence et d'audace, il faut qu'ils aient accepté sans réserve le mot d'ordre de leurs meneurs : « tout à espérer, rien à craindre ! » Il faut qu'ils se regardent comme maîtres de leurs proie et sûrs qu'il n'est au pouvoir de personne de la leur arracher. Or, quelle est l'arme qui leur donne cette assurance ? Le suffrage universel, avec des municipalités radicales pour l'exploiter et l'envenimer. Aussi ne puis-je me défendre d'un sentiment d'impatience et de tristesse, lorsque je vois l'Assemblée nationale, si menacée, si entamée, assaillie de tant de colères et de haines, de plus en plus comparable à la peau de chagrin de Balzac, perdre un temps pré-

galités sociales, heureuses si le voyageur s'assied à leur table pour écouter leur chanson, me font éprouver une sorte de supplice de Tantale, quand je songe aux hideux produits du suffrage universel, de l'anecdote du 4 septembre, de la politique de cabaret et de la propagande démagogique? En décrivant avec tant de vérité et de charme ce peuple si bon et ce pays si beau, Albert Wolff m'amenait forcément à des comparaisons douloureuses, et ici la tristesse du lecteur est encore un triomphe pour l'écrivain.

cieux en commérages parlementaires ou en discours inutiles sur des questions oiseuses, au lieu d'aller droit au monstre et de se prendre corps à corps avec lui. Les séances où des arguties byzantines tiennent une place énorme, ont le double inconvénient de masquer le péril et de le rapprocher. Elles retardent une chance de salut que chaque retard affaiblit, et elles fournissent un prétexte à ceux qui veulent amener la dissolution par le discrédit. On l'a dit avec raison, l'Assemblée nationale, élue le 8 février 1871, est la plus conservatrice, la plus monarchique, la plus contre-révolutionnaire que la France se soit donnée depuis un demi-siècle. Elle a eu pour mandat de réparer tout ce qui était encore réparable après les désastres de la guerre, les fautes de la République et les crimes de la Commune. Si elle ne fait pas un effort héroïque pour que le droit électoral cesse d'être la révolution en permanence, le privilége de la canaille, le droit du seigneur de la populace, la féodalité du prolétariat, le passe-port du communisme, elle subira l'éternel reproche d'avoir pu nous sauver et de nous avoir perdus.

IV

LES ÉGLISES DE PARIS

SOUS LA COMMUNE[1]

---

6 octobre 1872.

Nous l'avons dit, mais nous ne saurions trop le redire, le caractère dominant de la révolution du 4 septembre a été l'IMPIÉTÉ. Je ne crois pas me tromper en affirmant que, sur mille républicains ou soi-disant tels qui accueillirent avec transports la chute de l'Empire, neuf cent cinquante, pour le moins, firent passer la guerre au bon Dieu, la haine aux prêtres, l'espoir de piller les couvents et les églises, bien avant le souci de la défense nationale. Le nom de Garibaldi, invoqué comme un sauveur, ap-

1. Par M. Paul Fontoulieu.

pelé au secours de la France vaincue et destiné à déshonorer sa défaite, fut à la fois le symbole du cosmopolitisme démagogique qui allait remplacer le vrai patriotisme, et des saturnales anti-chrétiennes qui, pendant six mois, célébrèrent les victoires des Prussiens. A force de haïr la religion, les républicains de bas étage achevaient de perdre le sentiment de la patrie, de même que leurs chefs, à force de jouir et d'abuser de la dictature, se consolaient des désastres de la guerre. Coïncidence effroyable ! le corps et l'âme périssaient en même temps; en se déclarant athée, la France cessait d'être patriote ; en nous criant par la voix de nos seigneurs et maîtres : « L'ennemi avance, c'est le moment de manger du prêtre ! » elle arrivait à ce point d'indifférence brutale et d'aveuglement stupide où les humiliations et les angoisses nationales se perdent dans la rage cynique du réprouvé. Pour s'étourdir sur ses malheurs, elle se grisait avec le vin des calices, et peu lui importait les progrès de l'invasion, pourvu qu'elle lui laissât le temps de persécuter les curés, d'incarcérer les jésuites, de saccager les séminaires et de vider les caves.

Nous ne reviendrons pas sur ces scènes odieuses qui se produisirent librement dans presque toutes les villes, avec approbation et privilége des préfets et des sous-préfets d'alors. Elles se seraient répétées à l'infini dans nos communes rurales, si le paysan, même le plus enclin à mal faire, n'était constamment retenu par la peur. Elles

sont acquises à l'histoire. Quand luira le jour de la vérité et de la justice, elles seront inscrites dans les archives de Lyon et de Marseille, de Bordeaux et de Toulouse, de Perpignan et de Saint-Etienne, d'Autun et de Limoges, de Dôle et de Dijon, et elles resteront l'éternel opprobre du parti qui prélude par ses audaces d'aujourd'hui à son règne de demain. Étant donnés ces préliminaires, la Commune de Paris, du 18 mars au 25 mai 1871, ne pouvait être que le bouquet de ce feu d'artifice, l'explosion suprême de cette mine creusée sous les murs de l'Église, le déchaînement du tigre démuselé par les démons, l'avénement absolu de l'impiété trônant sur l'autel, l'édition compacte de tous les excès éparpillés en cent endroits différents, la traduction impitoyable de tout ce que le 4 septembre avait signifié ou sous-entendu, dit ou laissé dire, fait ou laissé faire.

Il nous semblait que nous n'avions plus rien à apprendre sur cette phase hideuse, sur ce drame de repris de justice et de filles de joie, où tout s'accordait pour reculer les limites du dégoût et de l'horreur; le prologue et le dénouement, les acteurs et la mise en scène. L'ouvrier se jugeait d'après l'œuvre. En deux mois, la démagogie livrée à ses instincts, libre de tout frein, dispensée de toute réticence, avait réussi à réhabiliter les Prussiens, à supprimer dans l'âme des honnêtes gens la sainte haine de l'envahisseur, à confondre l'idée de République avec celle de pillage, de massacre et d'incendie, à justifier M. de

Bismarck, à couvrir d'une triple couche d'ignominie le prestige, — hélas! bien faible, — de la résistance de Paris, à faire de la première ville du monde l'épouvante et la risée de l'Europe, à détruire ce que le siége avait épargné, à étouffer toutes les industries renaissantes, à augmenter de trois nouveaux milliards les pertes du commerce et les frais de la guerre, à verser le sang le plus pur, le plus précieux et le plus sacré qui ait jamais coulé sous la main du crime, à remplacer partout sur son passage les édifices par des ruines. Si on lui avait donné douze heures de plus, les victimes se seraient comptées, non par centaines, mais par milliers, et les ruines auraient été la ville tout entière.

Nous savions tout cela, — et comment l'ignorer? Les preuves sont sous nos yeux; les décombres parlent plus haut que tous les discours; les pans de murs croulants s'effritent au soleil sous l'action corrosive du pétrole. Les dates funèbres, les noms des assassins, les noms des martyrs, sont gravés dans toutes les mémoires. L'histoire est d'hier; sans quoi il y aurait déjà, parmi les révolutionnaires, — il y en aura dans vingt ans, — des journalistes et des avocats pour nier la vérité et l'évidence. Quand même les républicains de toutes nuances, roses ou cramoisis, éprouveraient, en songeant à la Commune, des sentiments analogues aux nôtres — hélas! ils en sont loin! — jamais, jamais ils ne parviendraient à dégager leur République de cette responsabilité meurtrière; jamais ils

n'empêcheraient les logiciens les plus bénévoles de leur prouver que cet abominable épisode est l'exagération, mais non pas le contraire du 4 septembre. Jamais ils ne changeraient l'effet d'optique et de perspective qui veut que cette date fatale nous apparaisse entre le casque pointu d'un Prussien et la ceinture rouge d'un fédéré. Après les journées de juin, tous les hommes clairvoyants déclarèrent que la République de février venait de se condamner à mort, avec un sursis plus ou moins long. Qu'était-ce pourtant que cette guerre des rues qui laissa intacts Paris et la France et d'où la bourgeoisie sortit victorieuse, purifiée et raffermie, si on la compare aux soixante-six jours d'orgie communarde? Une églogue de Gessner, comparée à la page la plus sinistre de l'*Enfer* du Dante, traduite par l'auteur de *Justine* ou par le dramaturge du *Chiffonnier de Paris*.

Eh bien! nous nous étions trompé; nous ne connaissions de cette terrible histoire que ses conséquences visibles, ses ravages posthumes, ses points culminants, ses personnages hissés un moment au-dessus de la foule par l'infamie de leur célébrité ou la célébrité de leur infamie. Nous sommes si habitués par les tendances de notre esprit et la routine de nos études à ne considérer les faits que par le côté extérieur, à les prendre par en haut, à grouper les événements autour d'un nom, les jours autour d'une date, que même, en croyant descendre jusqu'au fond de ce gouffre immonde, nous en avions négligé la partie inférieure, celle

qui en donne l'idée la plus caractérisque et la plus exacte; car s'il est vrai — et qui en doute? — que la Commune ait résumé tout ce que la perversité humaine peut offrir de plus bas, c'est en regardant et en pénétrant aussi bas que possible que l'on en découvre le vrai sens.

Il faut donc remercier et féliciter M. Paul Fontoulieu de son œuvre courageuse. Il ajoute à cet épouvantable dossier une page essentielle, plus éloquente et plus concluante que toutes les phrases. Il raconte, par le menu, tantôt avec un spirituel sang-froid, tantôt avec une indignation généreuse, tantôt avec une pointe d'ironie, toujours avec une remarquable précision de renseignements et de preuves, ce qu'ont fait et ce qu'ont dit, pendant cette période, non pas les chefs d'emploi, les acteurs en renom, Félix Pyat, Raoul Rigault, Jules Vallès, Delescluze, Ferré, Vermesch, Razoua, mais les doublures, les figurants et les comparses, ceux qui, simplifiant les idées, tranchant les questions et pratiquant les maximes, traduisaient ainsi le triomphe de leur état-major : — Du vin à boire, du sang à répandre, des maisons à brûler, des caveaux à fouiller, des églises à convertir en clubs, des prêtres à tuer, des troncs à vider, de l'argent à voler, des meubles à prendre ; toutes les jouissances de la bête fauve assaisonnées de toutes les variétés du blasphème et de tous les raffinements du sacrilége.

Grâce au consciencieux travail de M. Fontoulieu, il est facile de saisir et de compter les anneaux de la chaîne

qui commence aux galériens, aux récidivistes, aux prostituées, aux *escarpes*, aux rôdeurs de barrières, aux gibiers de police et de cour d'assises, aux praticiens des industries sans nom qui pullulent dans les grandes villes, passe par les professeurs d'argot, les habitués de mauvais lieux et les architectes de barricades, remonte, à travers la ténébreuse spirale, aux orateurs de clubs, aux braillards de cafés, aux culotteurs de pipes démocratiques, aux enfants perdus du journalisme écarlate, aux porteurs d'écharpes rouges, aux pêcheurs en eau trouble, aux parasites de révolutions, aux entrepreneurs de fournitures, aux hurleurs de *Marseillaise*, et arrive enfin, en pleine lumière, jusqu'aux tribuns, aux héros, aux idoles, aux parleurs illustres de liberté et de vertu, aux glaneurs de portefeuilles, aux premiers ténors de banquets, aux héritiers et aux disciples d'Aristide ou de Démosthènes, de Lycurgue ou de Thrasybule, de Mirabeau ou de Danton, de Washington ou de Robespierre. Que la chaîne soit longue, je le veux bien ; mais elle n'a pas de solution de continuité, et les plus infâmes ont ce trait de ressemblance avec les plus limpides, que tous crient : Vive la République !...

Pourtant, quelles que soient les affinités, nous consentirions à désintéresser de la politique ces monstres de scélératesse, s'il était bien convenu que ce sont purement et simplement des scélérats, des bandits, de la race des Papavoine, des Dumolard, des Lacenaire et des Tropp-

mann, indignes de se faire recommander même par Babeuf et par Marat, et aussi éloignés de M. Gambetta et de M. Jules Ferry que de M. d'Audiffret ou de M. de Kerdrel. Ils échapperaient à la discussion ; ils n'auraient pas d'autre théâtre que le bagne, d'autre coiffure que le bonnet vert, d'autre littérature que les journaux judiciaires ou les feuilletons à un sou. Ils ne relèveraient pas d'un parti, d'une société secrète, d'un mot d'ordre ou d'un drapeau, mais d'un geôlier, d'un juge d'instruction et de beaucoup de gendarmes.

Par malheur, on ne l'entend pas ainsi. Depuis la chute de la Commune et les premiers moments de stupeur, la presse radicale, procédant par gradations habiles, n'a pas cessé de poursuivre, au profit de ces *frères* égarés, calomniés ou malheureux, un programme de réhabilitation progressive, qui ressemble fort à une promesse ou à un espoir de revanche : le silence d'abord ; puis les circonstances atténuantes ; puis des larmes dans la voix ; puis de la compassion, puis de la sympathie, en attendant l'adhésion et l'assentiment. On demande l'amnistie sur toute la ligne; on risque un panégyrique de Delescuze ; on donne l'accolade à Courbet ; on transforme peu à peu les crimes en fautes, les fautes en peccadilles, les peccadilles en exagérations d'un principe excellent, les massacres et les incendies en représailles ; on quête pour les veuves et les orphelins de ces infortunées victimes, qui ne tarderont pas à être qualifiées de martyrs. On dit tant de mal des

prêtres, on insulte si vaillamment les pèlerins, les ordres religieux, les généraux et les soldats, on traite si ouvertement les pieuses croyances d'escroqueries et d'impostures, on prodigue à la royauté et aux royalistes de si foudroyantes invectives, qu'un raisonnement bien simple ressort de tout cet ensemble : ils ne sont donc pas si coupables, ceux qui, menacés de voir reparaître la monarchie, sachant ce que pèse le joug des prêtres, ne voulant pas laisser entamer leur chère République, décidés à protester, au nom de l'esprit moderne, contre la superstition et les miracles, convaincus que tous les généraux ont trahi, désireux d'en finir avec une armée que remplace avantageusement la garde civique, ne reconnaissant à aucun gouvernement le droit de les gouverner, heureux et fiers de montrer aux Prussiens comment *ça se joue*, ennuyés de voir toujours à la même place les palais des tyrans, les hôtels des riches, les monuments des siècles d'ignorance, de despotisme et de barbarie, ont lutté deux mois contre tous ces fléaux, combattu pied à pied ces ennemis de l'humanité, et, finalement, ont eu recours à leurs alliés naturels, à leurs justes moyens de défense : le feu de peloton et l'huile de pétrole !...

Au surplus, comment pourrait-il en être autrement? Si l'on ne glorifiait pas quelque peu les morts, les exécutés, les fuyards, les prisonniers et les déportés, que diraient les survivants, les libérés, les acquittés, les bénéficiaires du non-lieu, la foule immense de ceux qui ont échappé aux

recherches ou su tirer *leur épingle du jeu?* Ces électeurs du passé vont être les électeurs de l'avenir; on tient à eux par mille liens; on revient à eux par mille raisons de gratitude ou de prévoyance; on se rapproche d'eux par trop de similitudes pour s'apercevoir des différences. Tel député, tel journaliste, tel conseiller général ou municipal, qui ne se lasse pas de parler ou d'écrire afin que ces vaincus de nos *guerres civiles*, ces citoyens intéressants et innocents, soient rendus à la société, sait très-bien, au fond, que leur cause est la sienne, qu'ils ont mis la main dans le même sac, qu'il a fait des vœux pour leur victoire; que, un peu moins compromis en action, il a été tout aussi coupable en pensée, qu'il veut et a voulu ce qu'ils veulent; qu'il ne s'est dégagé de leur catastrophe finale que par un peu plus de prudence ou de lâcheté, et que, en somme, s'il formule des vœux, vote des lois, préside des festins, porte des toasts et boit du Château-Yquem tandis que ses amis gémissent sur les pontons, il ne faut voir, dans cette nuance essentiellement provisoire, qu'un caprice de la fortune, aidé par un calcul de joueur.

Donc il est bien démontré, bien incontesté, bien incontestable, que toute une fraction très-importante du parti républicain, s'appuyant sur les forces numériques du suffrage universel, non-seulement refuse de s'expliquer sur les crimes de la Commune, mais ne perd aucune occasion de les pallier, de les excuser, de les absoudre, de les faire rentrer peu à peu dans le domaine de la po-

litique avouable; — et qu'elle a pour cela de vives raisons, comme dit le docteur Pancrace.

Ceci posé, ma tâche est finie; je n'ai plus qu'à citer, au hasard, quelques passages, sous la dictée de M. Paul Fontoulieu; non sans les faire précéder d'une remarque qui a sa valeur : une fois maîtres du terrain, rois absolus de Paris, installés dans les églises dont ils font des clubs, dans les chaires qui deviennent leurs tribunes, dans les bancs d'œuvre qui sont leurs fauteuils de présidence, les communards se dessinent sous leur vrai jour. Ils ne se donnent même plus la peine d'avoir l'air de faire semblant de haïr les Prussiens, leurs patrons et leurs alliés; ils lancent quelques défis laconiques à l'armée de Versailles; après quoi, leur éloquence n'a plus qu'une thèse, leur civisme n'a plus qu'une formule, leur képi n'a plus qu'une consigne, leurs traits ne visent plus qu'un but, leur rage ne connaît plus qu'une proie : les prêtres! — à moins qu'une pièce de vin, rencontrée à propos, confonde dans une même ripaille, leur ivrognerie, leur brigandage et leur impiété. Quand ils ne pillent pas, ils boivent; quand ils ne tuent pas, ils dorment; quand ils ne rugissent pas, ils ronflent.

« — A Saint Vincent-de-Paul, après une razzia dans l'église et le presbytère... il s'établissait entre les acteurs de ces hideuses scènes une sorte de rivalité qui les poussait à se surpasser les uns les autres en immondicités. C'était à celui qui serait le plus vil et le plus abject. Un soir, un

enfant du voisinage fut illuminé par une idée que personne n'avait eue encore : il transforma les fonts baptismaux en *water-closet*, devant tout le monde. Ce fut un tonnerre de bravos à faire éclater les voûtes du temple. L'enfant eut les honneurs de la soirée...

» A Notre-Dame de la Croix (Ménilmontant), toutes les extravagances, bêtes ou sanguinaires, que peut concevoir le cerveau humain ; toutes les folies rêvées par un sans-culottisme en délire étaient chaleureusement applaudies dans ce club. Puis venaient les dénonciations. A la séance du 4 mai, Adèle Mansiot (condamnée à treize mois de prison pour vol de soieries) [1] dénonça comme versaillaise une douce et charmante personne qui n'avait d'autre tort que d'avoir été la maîtresse de... M. Glais-Bizoin.

La malheureuse! elle avait droit à la pitié des juges les plus inflexibles! que dis-je? Elle méritait une récompense nationale, comme type du *Vrai Courage*.

« — La femme Lefèvre, choyée et applaudie à cause même des monstruosités qu'elle débitait, proposa un soir de miner l'église de Notre-Dame (que dites-vous de vos élèves, monsieur Victor Hugo ?), d'y enfermer autant de

1. Je mentionne ce détail, parce que je le rencontre sous ma plume. Sachez, une fois pour toutes, que parmi les centaines de communards des deux sexes, nommés par M. Fontoulieu, il n'y en a pas six qui n'aient un antécédent judiciaire, une profession infamante, ou une spécialité telle que celle-ci : « Hercule forain vivant de la prostitution de ses deux filles. »

prêtres et de religieuses qu'elle pourrait en contenir, et puis de faire sauter le tout...

SAINTE ÉLISABETH-DU-TEMPLE

» Viard disait: « Avant toutes choses, il faut nous débar-
» rasser de la race ignoble des prêtres. Que chacun de
» nous en tue un, et demain il n'y en aura plus. »

» Il faut écorcher les prêtres tout vifs et faire des bar-
» ricades avec leurs corps. »

N. B. Viard, membre de la Commune et ministre du commerce, est en ce moment à Londres, où il a été accusé par son ex-collègue Theure, de s'être approprié 60,000 fr. sur la caisse de son administration; sans compter une somme de 300,000 fr. dont il ne put jamais justifier l'emploi.

LA FEMME LEBLANC

(ÉGLISE DE LA TRINITÉ)

«... Vint ensuite une matelassière de la rue Saint-Lazare, qui s'attacha à démontrer qu'il n'y avait pas de Dieu. « La religion, dit-elle est une comédie arrangée par les
» hommes; Dieu n'existe pas... S'il existait, il ne me
» laisserait pas parler ainsi. Alors, c'est un lâche... »

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

«Pendant la séance, au moment où un braillard succédait à un autre, un garde fédéré profita de ce court entr'acte pour régaler l'assemblée d'un incident qui obtint un énorme succès. Il se hissa jusqu'à la statue de la Vierge, d'un coup de baïonnette lui fit un trou dans la bouche, puis il y ajusta une pipe tout allumée. Ce furent des trépignements frénétiques, de véritables transports d'allégresse... Encouragé par cette bruyante approbation, le fédéré procéda au déboulonnement de l'Enfant Jésus, que la Vierge tenait dans ses bras.

» Oh! alors la joie devint du délire. On riait à se tenir les côtes. Les titis criaient à ce maître farceur :

»—Passez le *gosse* par ici, on veut l'embrasser... Ouvrez lui la gueule, pour voir s'il a fait ses dents...

» Enfin, le fédéré embrocha l'Enfant Jésus et le promena dans la salle au bout de sa baïonnette, où il fut bientôt brisé et déchiqueté. Jamais épisode ne sembla plus réjouissant... »

Je m'arrête, ou plutôt je recule; j'avais trop présumé de mes forces, trop compté sur les *grâces d'état* du vieux critique qui croit, comme le vieux médecin et le vieux juge, pouvoir braver toutes les asphyxies. En présence de ces abominations qui sont à la Terreur de 93 ce que l'auge à cochons est au repaire du tigre, j'éprouve une sensation ana-

4.

logue à celle dont ne peut se défendre le témoin d'une opération chirurgicale, si affreuse et si dégoûtante que l'assistant se trouve mal avant que le patient soit opéré ou mort ; ici le patient, c'est la France.

D'ailleurs, à quoi bon continuer? Ces citations si incomplètes suffisent à vous donner la gamme et le diapason. Vous me croirez si je vous dis que ces immondes facéties, intermèdes de tragédies sanglantes, se reproduisent et se répètent à chaque page de ce lugubre inventaire. On crache sur le crucifix ; on fait main-basse sur les ostensoirs, les chandeliers et les ciboires; on s'affuble des ornements sacrés, et on parodie, avec des hoquets d'ivrogne et des hurlements de sauvage, les cérémonies de l'Église. On crie que le bon Dieu n'existe pas, et on montre fièrement le poing à ce Dieu invisible, en le traitant de *capon* (*sic*) parce qu'il dédaigne de foudroyer ces vidangeurs de l'insulte. Les prêtres ne doivent leur salut qu'au hasard, à quelque dévouement obscur ou à la rapidité des mouvements de l'armée de Versailles. L'atroce et le grotesque se multiplient l'un par l'autre. Le tonneau de vin fait concurrence au tonneau de poudre, la bestialité donne la réplique à la haine ; le Parisien de 1871 rend des points au cannibale; si bien que les miracles dont il se moque se renouvellent à chaque instant dans ces églises où l'on s'enivre et où l'on fume au milieu d'énormes amas de poudre et de pétrole. Il est miraculeux, surnaturel, en dehors de toute prévision et de toute vraisemblance humaine, que tous

les prêtres ne soient pas morts, que toutes les églises ne soient pas en ruines. La Légion d'honneur, la Justice, les Finances, la Royauté, le Conseil d'État, la Municipalité, la Noblesse, l'Argent, toutes les puissances de ce monde, n'ont pas si bièn défendu leurs palais que Dieu n'a préservé ses temples.

A présent, le mot de la fin. Les trois quarts des acteurs et des actrices de ce mélodrame sont prêts à recommencer; les évadés n'attendent qu'un signal pour rentrer en scène; sans compter la province, impatiente de rattraper le temps perdu, d'avoir, elle aussi, son 18 mars, et de mettre en ligne ses communards dont l'*Essai loyal* a, depuis vingt mois, triplé le nombre. Les provisions de pétrole et de poudre ne sont pas épuisées. Le cynisme de l'impiété s'envenime de jour en jour. La bataille n'est que suspendue. Le suffrage universel se prépare à commander le feu, en jetant à chacun de ces soldats de l'enfer sa carte d'électeur. Messieurs les législateurs, concluez !

V

FANTAISIES ET VARIATIONS

SUR LE TEMPS PRÉSENT[1]

---

13 octobre 1872.

Une indiscrétion amicale me permet aujourd'hui de vous offrir ce que l'on peut appeler une primeur ; c'est en découpant les *bonnes feuilles*, et avant la mise en vente, que je vais transcrire des fragments du livre de M. Bourgarel.

Mais, d'abord, il faut que je vous présente l'auteur.

Agé de soixante-quatre ou soixante-cinq ans, M. Bourgarel a commencé par être un spectateur politique, pour devenir peu à peu, sous l'influence de nos mécomptes, un

1. Par M. Bourgarel, ancien magistrat.

observateur et un moraliste. Bien jeune encore, il avait eu le temps d'être un *libéral* de la Restauration ; il s'est accusé depuis de n'avoir pas compris que chaque triomphe de la démocratie était une défaite pour la liberté véritable, et que mieux eût valu, après tout, M. de Polignac escorté de cinquante ordonnances que M. Gambetta orné de cinquante décrets. Il accueillit la Révolution de Juillet avec un mélange de plaisir et d'inquiétude, la République de février avec un mélange de stupeur et d'angoisse, le coup d'État du 2 décembre avec un mélange d'humiliation et de chagrin, le guet-apens du 4 septembre avec un mélange, de désespoir et de colère. De tous ces mélanges, il composa à son usage une philosophie pessimiste, railleuse, ironique, fantaisiste, *humouristique*, qui, prenant pour point de départ un profond mépris pour les hommes, risque peu de se tromper. Désintéressé des événements et des affaires, enclin à l'analyse, lettré par habitude et par goût, M. Bourgarel a résumé, dans le volume que j'annonce, ses impressions *d'Empire libéral* et de *République conservatrice*, c'est-à-dire de la force qui tombe en faiblesse et de la destruction qui sauve de la ruine. Mais, la politique proprement dite lui étant de plus en plus odieuse, c'est sous la forme d'étude morale, de variation fantasque ou même de parodie légèrement paradoxale qu'il a rédigé ses procès-verbaux.

I

Chose singulière et qui suffirait à prouver que M. Bourgarel est un original! Pendant que nous étions surtout frappés de ce qu'il y avait d'insensé, d'irritant, de stupide et de funeste dans la résurrection politique de M. Gambetta, dans cette façon savoyarde de substituer la légende gambettiste à la légende napoléonienne et de sacrer d'avance dictateur de l'avenir l'homme dont la première dictature ne fut qu'une série d'inepties, de calamités, de rodomontades, de mensonges, de gaspillages, de débâcles, l'homme dont le nom et la toute-puissance servirent à couvrir des milliers de friponneries, de dilapidations, de folies, de violences et de crimes; pendant que nous mettions en regard, sur deux lignes parallèles, les ovations populaires qui infligent à la France un ridicule et une honte de plus, et l'histoire des cinq mois dont ce mauvais génie — sans génie — a fait la page la plus lugubre, la plus sanglante, la plus ruineuse de notre histoire, M. Bourgarel était surtout agacé par l'incroyable *charabia* qui, sous le pseudonyme d'éloquence, coule à jet continu des lèvres intarissables du successeur de Démosthènes, d'Eschine, de Caïus Gracchus, de Mirabeau, de Fox,

de Berryer, du général Foy, de Caussidière — et de M. Thiers. C'est ce qui ressort du chapitre intitulé : « M. Gambetta, membre de l'Académie française. »

M. Bourgarel suppose que l'Académie, ayant pris pour spécialité le traitement des rhumatismes, asthmes, blessures, catarrhes et meurtrissures politiques, a fini par accueillir M. Gambetta *dans son sein* (187...). M. Gambetta prend place, entre MM. Émile Ollivier et Jules Favre, ses parrains, en face de M. Duvergier de Hauranne, directeur, et de M. de Sacy, chancelier, — et voici l'exorde de son discours de réception :

« Messieurs,

» Le plus hardi plongeur essaierait vrainement d'atteindre la cime de ma reconnaissance. Ce feu qui déborde de mon cœur, comme la lave d'un ruisseau grossi par le vent et planant au-dessus de ses rives, je ne puis vous le peindre qu'à l'aide des métaphores qui donnent à mon langage une saveur accessible à toutes les ouïes. Le lien qui m'unit à votre docte compagnie repose désormais sur une base tellement solide que rien ne pourrait la faire évaporer. Mon titre d'académicien et mon dévouement à l'Académie, nés à la même heure, ont tété le même berceau, et, comme ils dureront longtemps, permettez-moi de les appeler de LONGS JUMEAUX... (Applaudissements.)

» Messieurs, l'homme illustre que je remplace avait eu des fortunes diverses. Au milieu des vagues tumultueuses

qui hérissent d'épines les sentiers de la politique, sa barque pavoisée d'un lest multicolore avait été souvent cahotée par les récifs de la vie publique. Mais les belles-lettres lui offrirent un asile qui versait un baume sur les régimes dont il n'aimait pas les dates. Les belles-lettres ! c'est la liqueur suave dont se nourrissent les âmes d'élite; c'est le parfum délicieux pour l'oreille que l'on ne peut voir sans que les douleurs se dissipent comme un rocher agité par la tempête; c'est le foyer généreux dont l'onde bienfaisante se dresse fièrement dans l'arène de l'adversité; c'est la source vive qui essuie les larmes du malheureux; c'est le port qui guide dans la plaine le voyageur égaré; c'est la fleur qui désaltère le passant; c'est le phare où les vaisseaux démâtés peuvent entrer sans crainte et où les naufragés, arrachés à la fureur des flots, secouent la poussière de leurs pieds. (Profonde sensation.)

» Moi aussi, messieurs, j'ai connu ces vicissitudes politiques qui précipitent le navigateur du plus haut au plus bas échelon de l'édifice social, et font tomber Icare des sommets du Capitole dans les caves de la Roche Tarpéienne. Tour à tour torrent éclipsé, auréole muette, trombone aux cordes brisées, aigle marchant à quatre pattes, œil bavard, bouche dont les royalistes redoutaient les éclairs, fusil gonflé de gaz, ballon chargé à poudre, idole dont le piédestal enivrait les multitudes, héros des banquets où le lion populaire, volant de clocher en clocher, essayait provisoirement ses serres en buvant à longs

traits le veau démocratique et en chantant les hymnes sacrés de notre sainte Révolution, je vis plus tard mon étoile pâlir et filer comme Samson aux pieds d'Omphale Mais vous avez fait, messieurs, de vos palmes vertes le *Palladium* du grand blessé politique. Vos suffrages sont une magie, dont le métal édulcore toutes les disgrâces, et votre égide, savourée par ma gratitude, éclairci l'amertume de mes regrets... »

Ainsi de suite; le discours dure cinq quarts d'heure après quoi, les académiciens prodiguent des marques de l'aliénation mentale la mieux caractérisée. M. Pingard danse la pyrrhique; M. Auguste Barbier avale trois barreaux de la *cage hyménéenne;* M. de Laprade crie : Vive l'Empereur ! M. le duc de Broglie donne un croc-en-jambe à Mgr le duc d'Aumale ; M. Duvergier de Hauranne se croit métamorphosé en pain de sucre, et en offre un morceau à M. Guizot ; M. Dufaure s'habille en Apollon du Belvédère et marivaude avec les trois Grâces ; M. Lebrun demande une valse à Mme Mohl ; M. Jules Favre calcule tout haut combien il entre de pouces cubes dans un moellon, et s'écrie en éclatant de rire : « Pas un ! » — M. de Sacy risque trois calembours indécents ; M. Littré dit : « JE CROIS EN DIEU ! » en quatorze langues différentes; M. Patin fait une déclaration d'amour à Mme Mathusalem ; M. Saint-Marc Girardin ôte sa cravate pour y tailler deux paires de draps ; le duc de Noailles jure comme un charretier. A la fin, M. Cuvillier-Fleury, seul maître de ses

sens, propose à l'Académie de lui lire *Alexandre*, tragédie inédite de feu M. Viennet. Cette proposition insidieuse met tout le monde en fuite et les immortels se réveillent sur le pont des Arts, comme s'ils sortaient d'un mauvais rêve.

N'allez pas croire, d'après ce bizarre échantillon, que tout, dans le volume de M. Bourgarel, soit écrit dans cette gamme excentrique, que des juges austères pourraient aisément traiter de bouffonnerie et de pasquinade. Bien au contraire ! Ce pastiche représente quelque chose comme le *neque semper arcum*, et je soupçonne l'auteur d'avoir voulu *amuser la galerie* pour faire accepter bon nombre de vérités désagréables. Voici une page dont je vous supplie de ne pas trop vous fâcher. Je vous ai averti que M. Bourgarel, ancien magistrat, après avoir passé par de longues alternatives d'illusions et de mécomptes, était aujourd'hui un désabusé, ou, en d'autres termes, un pessimiste.

II

L'OPTIMISME DE CES MESSIEURS

« — Quand je dis *messieurs*, j'ai grand tort; c'est *citoyens* que je devrais dire. Je les admire ; ils sont rouges, et ils voient tout en rose. Je me souviens de ce qui se

passait pendant mes années de collége, vers 1826. La France était en pleine prospérité, en pleine paix ; des frontières intactes ; des alliances magnifiques ; son armée prête à de nouvelles victoires, réorganisée par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. M. de Villèle avait relevé les finances, rassuré les acquéreurs de biens d'émigrés, équilibré le budget, donné à notre crédit un prestige que dix révolutions n'ont pas réussi à détruire. L'agriculture, l'industrie, le commerce se développaient dans des proportions merveilleuses. La littérature, l'art, la poésie, la politique, la science, la philosophie, riches d'espérances, exubérantes de séve, d'enthousiasme, de fécondité, de jeunesse, s'affirmaient chaque jour dans des œuvres et des noms qui, après tous nos malheurs, nous illustrent et nous consolent encore. Eh bien ! nous n'étions pas contents. Rhétoriciens et étudiants, élèves de l'École polytechnique, avocats et journalistes, nous n'avions qu'une idée et un refrain : « Tout cela est bel et bon, mais tout cela nous est revenu dans les fourgons de l'étranger, au bout des baïonnettes étrangères. Il n'y a pas de beaux jours pour un peuple qui ne peut oublier les hontes de l'invasion. Du temps de l'*Autre*, quelle différence ! quelle gloire ! que de conquêtes ! L'Europe à nos pieds ; les rois prosternés devant le grand homme ! vive la liberté ! vive la Charte ! vive Lafayette ! » Si nous n'ajoutions pas : Vive l'Empereur ! c'est qu'il était mort, et encore nous n'en étions par sûrs. Bonapartistes et, par conséquent, libéraux ; libéraux, et par conséquent

bonapartistes ; frondeurs par-dessus le marché ; fredonnant Béranger, déclamant Casimir Delavigne, sincèrement étonnés que l'on n'eût pas tout à la fois l'agrément d'être très-libres, d'écrire des chansons, des satires et des pamphlets, d'avoir une tribune pour attaquer le gouvernement, des journaux pour en médire, et de gagner, tous les quinze jours, une bataille d'Austerlitz ; voilà notre logique et notre programme.

» Aujourd'hui les républicains sont plus accommodants. Leur 4 septembre est sorti tout armé ou tout désarmé du plus épouvantable désastre qui ait jamais anéanti une nation guerrière. Leur avénement n'a pas coïncidé avec nos défaites, il en a été la conséquence immédiate et fatale. Jamais ils ne se seraient emparés de la France, si la France n'avait pas été vaincue. Ces deux accidents, — leur élévation et notre chute, — sont si étroitement liés l'un à l'autre qu'on ne peut plus les séparer ; ils se servent mutuellement d'explication et de complément. La cause et l'effet se sont produits le même jour, à la même heure, dans de telles conditions d'accord et d'identité, qu'on a pu soupçonner d'abord, puis convaincre les bénéficiaires du 4 septembre d'avoir désiré ce qui était pour eux la seule chance de succès. Au surplus, c'est à peine s'ils s'en défendent. Je le trouve , cet aveu, aussi peu déguisé que possible, dans un journal *communard* à cinq centimes qui s'appelle la *Feuille de Jean-Pierre André*, et dont le rédacteur est député. Je le découvre dans une récente lettre

de M. Victor Hugo. — « Heureusement, nous avons été vaincus ! » — Si le mot n'a pas été dit dans toute sa crudité cynique, il a été pensé, murmuré, sous-entendu, appliqué, pratiqué par des milliers de *patriotes*. Ils n'en chantent pas moins la *Marseillaise,* pourvu qu'il soit bien convenu qu'elle ne les conduira pas plus loin que leur club, ne les armera que contre des femmes, des enfants et des vieillards, et ne les exposera à tomber que sous la table.

» Voilà pour les origines. Voyons les suites. Nous avons perdu deux provinces ; vous savez le chiffre de la rançon ; vous avez vu s'aligner et partir les milliards. Vous n'êtes pas sans avoir aperçu les innombrables ruines, qui ne sont pas toutes — oh ! non ! — du fait des Prussiens. Pas une de nos plaies n'est cicatrisée. Les blessures saignent. La France est frappée au front, au flanc et au cœur. Nous sommes exclus de ce qui s'appelait jadis le CONCERT EUROPÉEN. (Nous aurions pourtant droit à la clarinette, en notre qualité d'aveugles au service d'un borgne.) Au dehors humiliations, déboires, espiègleries de chat jouant avec la souris, frontières perdues, alliances brisées, places fortes accaparées par nos vainqueurs, *clefs de la maison* dans la poche de notre plus redoutable ennemi, notre malheureuse France serrée, comme dans un étau, entre la Prusse qui nous écrase et l'Italie qui nous déteste ; au dedans, opprobre, anarchie, menaces, violences, haines, chaos. Renversement absolu de toutes les idées d'ordre,

d'honnêteté, de vérité, de liberté, de justice. Les méchants redoublant d'audace ; les bons frappés de terreur ; nos grandes villes livrées à des municipalités démagogiques, qui légalisent le mal et paralysent le bien. Des cités de cent mille âmes laissant outrager, meurtrir, battre, assommer d'inoffensifs pèlerins par quelques centaines de voyous, soudoyés par quelques douzaines d'athées ; notre beau pays, si hospitalier, si généreux, devenant le théâtre de hideuses saturnales, où la faiblesse, la piété, la prière, la foi, la vieillesse, sont enveloppées dans la même insulte et le même blasphème. A Trouville ou à l'Élysée, un président presque octogénaire que l'on entoure d'une atmosphère artificielle, que ses courtisans grisent de flatterie, à qui ils font croire que tout va bien, que la République conservatrice est en train de se fonder, que nous sommes tous heureux et tranquilles, parce qu'il est officiellement le premier personnage de l'État, parce qu'il montre *urbi et orbi* la miniature de Louis XIV et de Buonaparte, et parce que la démagogie, l'œil fixé sur son acte de naissance, daigne accorder à son orgueil sénile quelques mois de répit et de sursis. Dans les provinces, sur vingt points à la fois, du nord au midi et de l'est à l'ouest, le président présomptif, agitateur sans scrupules, jeune, turbulent, loquace, infatigable, réhabilité par notre folie, fanatisant les foules qui le dévoreront plus tard, ne se donnant même plus la peine de dissimuler ses projets, désignant à ses auditoires les endroits à frapper, les brèches à envahir,

les barrières à briser, et marquant d'avance sa place sur un tas de décombres qui s'écrouleront sous ses pieds. La hyène communarde se pourléchant, grattant le sable, se demandant, chaque matin, si elle ne va pas brusquer le dénouement et fondre sur sa proie, ou s'il vaut mieux un peu plus de patience avec beaucoup plus de certitude.

» Telle est la position ; elle ne vous semble pas brillante... Eh bien ! détrompez-vous. Tout est pour le mieux, non pas précisément dans la meilleure des Républiques possibles, — on espère bien en avoir une plus complétement bonne, — mais dans le meilleur des provisoires qui puissent mener au définitif. Nos démocrates ressemblent à ce personnage grotesque du *Dieu et la Bayadère*, qui chantait en se frottant les mains :

Je suis content, je suis heureux,
Chacun doit l'être dans ces lieux...

» En prose et sans musique : le 3 septembre, mon habit était percé au coude ; je dînais de deux jours l'un ; traiteur, épicier, bottier, me refusaient crédit ; je logeais dans un taudis ou à la belle étoile ; mes créanciers même renonçaient à me poursuivre. Besoigneux, quémandeur, insolvable, sans linge, peu considéré, rarement salué, je ne figurais plus dans le monde que comme une herbe parasite ou un objet de rebut. A présent, je suis un gros monsieur ; j'ai des rentes, des chevaux, des voitures ; je hante les palais ou je les habite ; je suis ou je serai préfet, député,

conseiller, maire, ministre ; j'émarge ; je fais des discours ; je préside des festins patriotiques ; je donne de grands dîners ; je bois du château-margaux et je mange du perdreau truffé. De quoi vous plaignez-vous ? Que vous manque-t-il ? Dénigrement, pessimisme, manie de réactionnaires qui regrettent les tyrans. Je vous dis — et je m'y entends — que la France est en voie de félicité parfaite. Si son bonheur actuel a été acheté au prix de quelques bourrasques et de quelques sacrifices, la belle affaire ! Rien de gratuit ici-bas ; point de médailles sans revers... D'ailleurs, que d'indemnités ! Pour de bien petits revers, que de grandes médailles !

» Ici le démocrate optimiste compte sur ses doigts, et je m'empresse d'avouer qu'il est de l'école du sage qui se contente de peu. Tout nous est aquilon, givre et giboulée ; tout lui semble zéphir, bouquet de fleurs et rayon de soleil. Si la récolte est belle dans les environs de Castelnaudary ou de Fouilly-les-Oies : « Vous voyez bien ! c'est superbe ! La République nous porte bonheur ; Dieu (ces jours-là il croit en Dieu,) se charge de payer nos milliards. Si les théâtres, au moyen de pièces qui eussent effarouché la pudeur du second Empire, réalisent de grosses recettes : « Que vous disais-je ? la France est plus riche et plus gaie que jamais ; on s'amuse, on rit, les cœurs se rouvrent à l'espérance et à la joie ! Allons, allons, il y a encore de beaux jours pour notre glorieuse patrie ! — Et l'emprunt, que dites-vous de l'emprunt ? Quel camouflet pour

Bismarck ! Quel triomphe pour la République ! Ce ne sont pas vos monarchies qui auraient attrapé, d'un coup de filet, ces quarante-trois milliards ! Vous essayez de lui répondre que la monarchie, en effet, n'en aurait probablement cherché et trouvé que quatre ou cinq, mais qu'elle les aurait empruntés au cinq pour cent ; — ce qui fait une légère différence ; — que, préalablement, elle les eût rendus inutiles en évitant de pousser et de prolonger à outrance une guerre folle, sans espoir, sans ressources, sans commandement et sans armée. Le citoyen optimiste vous rit au nez et, comme il est le plus fort, sa raison est la meilleure...

» Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, dans ce parti-pris d'allégresse, qui s'accroche à un atome et se nourrit d'une bulle de savon, l'optimisme démocratique a pour complice la vanité française. Ceci mérite un chapitre à part. En 1678 — 195 ans ! — La Fontaine disait : « C'est proprement *le mal français !* » — il le dirait encore. Jamais notre vanité nationale ne s'est plus vivement accusée qu'avant, pendant et après cette horrible guerre, qui avait de quoi rendre humbles Tarquin le Superbe et le marquis de Tuffières. Soyons justes ! un contemporain de Louis XIV, de Racine, de Turenne, de Molière, de Vauban, de Bossuet, de Fénelon, de Catinat, de Bourdaloue, de Colbert, pouvait donner à la vanité française quelques étiquettes et quelques prétextes qui manquent absolument aux concitoyens de Raoul Rigault, aux chambellans de

Napoléon III, aux clients de Garibaldi, aux soldats de M. Cluseret, aux incendiés de M. Pyat, aux auditeurs de M. Gambetta, aux électeurs de M. Laurier, aux abonnés du *Rappel*, aux habitués du café de Madrid, aux géographes de la carte de France, aux claqueurs de l'Opéra, aux spectateurs du *Tour du Cadran*, aux admirateurs de Thérésa, aux lectrices de M. Feydeau et aux dévotes de papa Loyson.... »

III

LA VANITÉ FRANÇAISE — M. ÉMILE OLLIVIER[1]

« Vous croyez peut-être qu'ayant à vous parler de la vanité française en 1872, je choisis M. Émile Ollivier pour vous le présenter comme le type de ce défaut national.— Ce ne serait pas généreux, puisque le successeur de Lamartine figure parmi les vaincus, puisque l'Académie refuse de le recevoir et de l'entendre, et qu'aucune combinaison possible,— République ou Monarchie, réaction ou radicalisme, dictature ou démagogie, légitimité ou césarisme, — ne peut refaire de lui un personnage politique et un ministre.

1. *Une Visite à la chapelle des Médicis.*

» Non. Voici mon idée : M. Émile Ollivier, dont les torts et les erreurs n'en restent pas moins énormes, est une des victimes expiatoires du malheur que nous nous sommes attiré. C'est notre vanité, à nous, qui, ne voulant pas convenir de ses bévues et de ses folies, s'en prend à des hommes, très-coupables sans doute, impardonnables peut-être, mais que vous auriez lapidés si, le jour qui a préparé leur chute, ils avaient essayé de dire et de faire autre chose que ce qu'ils ont fait et que ce qu'ils ont dit.

» Souvenez-vous donc, mes bons amis, de ce qui s'est passé lors de la déclaration de guerre ; ces représentations de l'Opéra, ce délire au parterre et dans les loges ; la *Marseillaise* devenant, non plus seulement un hymne patriotique, mais un cantique sacré que nous ne devions écouter que chapeau bas, debout ou à genoux ; ces manifestations populaires, aussi ardentes, aussi fougueuses que l'insurrection dont elles étaient le prélude ; M. Émile de Girardin déclarant que nous allions refouler les Prussiens à Berlin, la crosse de nos fusils dans le dos ; des notaires à lunettes d'or offrant de parier dix contre un, sans *étude* préalable, que notre armée entrerait, avant le 15 août, dans la capitale du grand Frédéric, pour y célébrer la Saint-Napoléon ; les journaux lançant leurs *reporters* au-devant de victoires infaillibles ; M. Thiers— *qui depuis, mais alors....* — hué, bafoué, menacé, traité de couard, de Prussien et de traître, parce qu'il demandait

timidement, de sa voix la plus flûtée : « Etes-vous prêts?

» Tout cela, c'était notre vanité qui disait ou sous-entendait : « Nous sommes invincibles ; donc nous voulons la guerre, qui va nous couvrir de gloire ; donc honte et malheur à qui tenterait de nous priver, nous, Français, de notre auréole de succès ; nous, guerriers, de notre moisson de lauriers ! »

» A ces illusions insensées et tapageuses succède la réalité implacable. Aussitôt tout le monde est criminel, excepté nous ; encore si notre courroux ne foudroyait que les hommes vraiment responsables — Bonaparte, Lebœuf, de Failly, Frossard, les intendants militaires, ceux qui, par état, devaient être initiés aux secrets de notre faiblesse et qui, par présomption, imprévoyance ou ineptie, nous ont poussés à la gueule du canon Krupp ! Mais non, « *tous ! tous !* » comme hurlent les claqueurs après une première représentation ; et, quand je dis *tous*, je ne veux pas dire seulement les derniers ministres de l'Empire tombé en enfance, mais *tous* les curés, ravis de livrer la France à la Prusse protestante : *tous* les grands propriétaires, enchantés de l'idée que les soldats de Frédéric-Guillaume et de Manteuffel vont piller leurs châteaux, coucher dans leurs chambres, crotter leurs tapis, boire leur vin et emporter leurs pendules : *tous* les officiers généraux, persuadés qu'il manquerait quelque chose à leurs plaisirs, à leur ambition et à leur gloire,

s'ils perdaient cette belle occasion de briser leur épée, de déshonorer les souvenirs de Solferino et de l'Alma, et de se faire interner pour six mois à Magdebourg ou à Cassel.

» Tout ceci, c'est notre vanité qui dit : « Nous sommes invincibles et nous sommes vaincus ; nous sommes infaillibles et nous sommes tombés ; nous sommes le premier peuple du monde et voilà que le monde nous plaint, nous accuse ou nous raille au lieu de nous envier ; il nous sied de donner le ton à l'Europe, et voilà que l'Allemagne nous écrase. Ce phénomène inouï, monstrueux, incroyable, ne peut s'expliquer que par la trahison de tous ceux qui ne sont pas les élus du 4 septembre, les magistrats de M. Crémieux, les préfets de M. Picard, les lieutenants de Garibaldi et les généraux de Gambetta. »

» Et notre vanité ne s'aperçoit pas que, si ses conclusions étaient vraies, elles nous humilieraient bien plus que les causes réelles de nos défaites.

» Maintenant, vous me demanderez où je veux en venir... A réhabiliter M. Émile Ollivier ? à vous le proposer pour garde des sceaux à la place de M. Dufaure ? Non, mille fois non ; mais à rétablir, pour un moment, la proportion et la mesure ; surtout, en ma qualité de magistrat dilettante, de moraliste désabusé et de lettré incorrigible, à aborder la question par le côté purement littéraire, et à la poser ainsi :

» Est-il permis de parler de M. Émile Ollivier, écrivain

et artiste, sans avoir l'air de toucher la main à un pestiféré ou à un lépreux? — Je réponds hardiment : Oui.

» Si M. Émile Ollivier, au milieu des criailleries communardes, du gâchis d'une politique à la fois effrayante et mesquine, des roueries de M. Thiers, des défaillances de la littérature et de la poésie, m'a fait prendre un bain d'idéal, ne mérite-t-il pas une mention et un remercîment? Oui.

» M. Émile de Girardin a fait plus de mal que lui, et de plus longue date; — et il a été encore plus ridicule avec ses Prussiens ramenés à Berlin, la crosse dans le dos, que l'autre Émile avec *son cœur léger*. Eh bien! si l'Académie française avait eu l'étrange fantaisie de le nommer, quelqu'un ou quelque chose s'opposerait-il à sa réception? Non. S'il publiait un livre, serait-il défendu d'en dire du bien ou du mal? Non.

» J'ai pris au hasard M. de Girardin, dans le tas.—Tout ceci pourrait aussi bien s'appliquer à des centaines de personnages, coupables ou funestes, que leur lourd dossier n'empêche pas de parader et de pérorer, de se montrer au premier plan ou aux premières loges de la scène politique, d'émarger des deux mains, sous un habit brodé d'ambassadeur, de ministre, de préfet ou de conseiller d'État.

» — Mais enfin? — J'arrive. M. Émile Ollivier a eu un mot malheureux; après? Qui de nous n'a eu un mot malheureux dans sa vie? Cette horrible guerre et ses épilogues ont été aussi fertiles en mots malheureux qu'en dé-

sastres. Le *Figaro* en a publié la liste, et la liste est longue.

» Il serait injuste de trop reprocher à M. Émile Ollivier *la légèreté de son cœur*, ou la prétendue part qu'il aurait prise aux étourderies de la déclaration de guerre, lui, garde des sceaux, homme de paix, fort ennuyé probablement d'avoir à dire : *Cedat armis toga* ! et ayant, en somme, le droit de se laisser tromper par les *guerriers* du gouvernement, comme le dernier des badauds amoncelés sur la place dite de la Concorde et aux abords du Palais-Bourbon.

» Mais la preuve que je n'entends ni l'amnistier, ni le surfaire, c'est que je maintiens contre lui, comme j'aurais dit au temps où j'étais magistrat en activité de service, quatre chefs d'accusation :

» Il se figura jadis qu'il était républicain, lui, aristocrate jusqu'au bout des ongles.

» Plus tard, il ne comprit pas qu'un écolier qui, en traduisant du grec ou du latin, commettrait ce prodigieux contre-sens : « l'Empire libéral, » n'en serait pas quitte à moins d'un *pensum* de mille vers. Condamné à mort du moment qu'on le placerait au grand jour, en face des véritables idées de liberté, de droit, de justice, de morale, le second Empire ne pouvait se soutenir que par la force, l'intérêt et la peur. Cessant d'être la force, il ne pouvait être que l'explosion de toutes les mauvaises passions qu'il avait éludées, caressées ou contenues. Cessant d'être

synonyme d'intérêt matériel, il s'exposait à s'entendre dire par la foule des *intéressés*, que, ne leur servant plus à s'enrichir, il ne servait plus à rien. Cessant d'être une recette contre la peur, il amenait la multitude des poltrons à lui demander à quoi il était bon s'il ne les rassurait plus. Ses ennemis, ceux qui s'appelaient ses victimes, ne pouvaient lui savoir gré des libertés qu'il leur donnait, qu'à la condition qu'ils en useraient pour le détruire. *Libéraliser* l'Empire, c'était le perdre, et cela sans profit pour la liberté, car il ne lui était possible de tomber qu'au bénéfice de l'anarchie la plus abominable et la plus tyrannique.

» Troisièmement, M. Émile Ollivier est inexcusable de ne pas avoir donné sa démission dès la première minute où on a parlé de guerre. Ici, sa vanité même lui aurait conseillé la retraite, si le pouvoir n'avait des fumées comme le vin et des sortiléges comme Circé. En effet, ou la guerre serait malheureuse, et alors il ne manquerait pas d'être enveloppé dans la disgrâce de ses collègues et les rancunes de son pays ; ou nous débuterions par une victoire définitive ; et alors il pouvait être bien assuré de deux choses : qu'il allait être éclipsé par la moindre de ces grosses épaulettes ; qu'il suffirait d'un bulletin de victoire pour faire écrouler, comme un château de cartes bizeautées, le libéralisme impérial.

» Enfin, et ceci me ramène à mon sujet — par le plus long — j'en veux et j'en voudrai longtemps à M. Émile

Ollivier de s'être trompé sur ses vraies aptitudes et sa vocation véritable. Ce n'est pas un politique, c'est un artiste.

» Je suis convaincu que, s'il a *lâché* ses anciens amis, c'est qu'il ressentait en artiste, bien plutôt qu'en ambitieux, tout ce qui, dans le parti républicain, devait froisser sa nature délicate et raffinée de Florentin de la Renaissance. S'il se laissa séduire par l'œil vague et l'expression rêveuse du visage impérial, c'est moins en courtisan qu'en dilettante, en curieux, en amant de l'idéal, qui n'était cette fois que le chimérique et le vide. Il fut, pour ainsi dire, l'Hippolyte Flandrin politique de cette figure d'utopiste impassible et ennuyé. Il crut que cet air de songerie cachait quelque chose, et il voulut avoir l'honneur de traduire ce qu'il croyait deviner. Finalement, s'il resta ministre malgré l'intérêt évident de sa situation et de son avenir, c'est peut-être qu'il fut fasciné par le côté poétique et pittoresque de la guerre, enivré par le *mâle accord du clairon*, subjugué par les transports d'une nation avide de gloire, comme il l'eût été par la *Symphonie héroïque*. On ne m'étonnerait pas, si on me disait que l'admirable voix de Faure, chantant la *Marseillaise*, a été pour beaucoup dans le penchant du garde des sceaux du 2 janvier à ne pas donner sa démission.

» Il est si bien artiste, qu'il y a en lui de la femme; il a de l'autre sexe la sensibilité nerveuse, un peu factice; et, pourquoi ne pas l'avouer? il en a aussi la grâce et le

charme. Sa vanité possède des nuances de coquetterie qui en effacent les aspérités et les angles. Il abuse du *moi*, mais sans trop déplaire; on se dit, en l'écoutant, que les virtuoses ont droit à *parler* tout seuls, et que nous serions fort embarrassés d'avoir à donner la réplique à Planté ou à Sivori. Les survivants de deux ou trois régimes, les vieux habitués de nos débats parlementaires, l'ont comparé à M. de Martignac, que ses contemporains appelaient *la Sirène*. Ouvrez les *Mémoires* de Chateaubriand : vous y lirez une phrase malveillante, où le terrible distributeur de coups de boutoir constate, chez le futur défenseur du prince de Polignac, cette *morbidezza* féminine, cette grâce caressante et allanguie, qui le rendait irrésistible.

» C'est pourquoi lorsque M. Émile Ollivier, en souvenir de l'heureux temps où il faisait son droit et où j'étais juge d'instruction dans la même ville, m'a envoyé sa *Visite à la chapelle des Médicis*, je me suis dit tout bas : « C'est peut-être inopportun, mais ce doit être char-
» mant. »

» C'est charmant, en effet, et, si vous êtes las de parler à des sourds, d'éclairer des aveugles, de discuter avec des gens à qui peu importe d'avoir tort pourvu que le suffrage universel leur donne raison, de vous heurter à des énigmes sans mot, de vous débattre dans le fouillis d'une politique sans issue, d'aspirer cet air méphitique qu'exhalent les démagogies en putréfaction, prenez pour guides Raoul

et Flaminio, et allez contempler avec eux les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Flaminio, ce pourrait bien être M. Émile Ollivier lui-même. Raoul, c'est un compagnon de voyage et de dilettantisme, dont les objections, les préférences, les doutes, amènent une causerie délicieuse, entremêlée de pages d'une véritable éloquence. Ah ! si M. Emile Ollivier était toujours resté en face de ces toiles ! Il n'eût pas contribué à nous mettre dans de si mauvais draps.

» Que s'est-il passé dans cette âme d'artiste déclassé, — *traviato*, — au moment où il écrivait ces lignes singulières, qui, s'il n'avait eu soin de les dater, nous sembleraient d'une date beaucoup plus récente ?

— » (1526) Clément VII, un Médicis, déclare la guerre
» à Charles-Quint, dont la puissance, démesurément ac-
» crue, menaçait l'indépendance de l'Italie.

» L'entreprise fut malheureuse. A la première défaite,
» les républicains de Florence demandèrent qu'on armât
» le peuple. Le prétexte était de préparer la défense · le
» motif, d'organiser une révolution.

» Clément VII est fait prisonnier ; les républicains s'a-
» gitent. Les Médicis, avant qu'on les ait déposés, pren-
» nent la fuite. Le palais de la Seigneurie est envahi et la
» République établie.

» ...Niccolo Capponi, envoyé en ambassade à Gênes,
» avait pu se convaincre de l'impossibilité d'une défense.
» Mais la guerre était nécessaire à Francisco Carducci pour

» rester gonfalonier, à Raffaelo Girolami, pour le de-
» venir. Ils entraînèrent le peuple, la résistance fut ré-
» solue.

» Malatesta Boglioni est proclamé généralissime des
» troupes. On s'arme, on se réunit, on passe des revues,
» on fait des proclamations, on jure de mourir, on dévaste
» les environs de la ville, on pille les corporations reli-
» gieuses et les maisons privées, on arrête les suspects,
» on décapite, on établit la Terreur.

» Pendant ce temps, les vivres et les munitions s'épui-
» sent. Le peuple demande une sortie en masse. Mala-
» testa s'y oppose : — « Nous serons écrasés, » dit-il. —
« Vous êtes donc un traitre? » lui répond-on. — Alors
» il cède, sort, fait tuer de braves gens, rentre, refuse de
» nouvelles sorties, et capitule. De ce jour, un nuage a
» plané sur ce nom. »

» Qu'en dites-vous? L'Histoire ne serait-elle, par hasard, que la répétition indéfinie d'une même pièce, sous des noms différents? Je déclare qu'elle n'est pas bonne, et que j'en demande une autre.

» J'ai cité cette page, dont l'*actualité* saute aux yeux. Le volume en contient un bon nombre, d'un mérite littéraire bien plus remarquable. L'étude sur les statues de Michel-Ange dans la sacristie de San-Lorenzo est de première force. Les distinctions entre l'Aurore, le Crépuscule et le Jour, révèlent de rares facultés d'analyse. Chateaubriand, Lamartine, George Sand à trente ans, Alfred

de Musset à quinze, auraient signé les lignes suivantes: « Il est des nuits préférables aux jours, tant elles sont trans- » parentes, doucement illuminées par des scintillements » infinis, égayées par la sensation du bien-être universel; » nuits chères aux poëtes (allons, monsieur Dufaure ! » faites-en autant!) nuits chères aux poëtes qui notent » les ivresses du cœur, plus encore à ceux qui les » ressentent, bénies aussi par les sages, qui, plus lucides » en ces heures recueillies et attirés d'ailleurs par tant de » rayons amis, s'approchent un peu plus près des sphè- » res inaccessibles qu'il essaient de deviner. La Nuit scul- » ptée par Michel-Ange n'est point de celles-là. C'est la » nuit obscure, pendant laquelle les vents déchaînés ren- » versent les arbres, fracassent les navires, battent les » rochers avec d'effroyables sifflements; la nuit, mère » des terreurs, que n'éclaire même pas la lueur de la fou- » dre, qui effraie même l'enfant à la mamelle et dont se » réjouissent seulement les malfaiteurs des cités et les » monstres des bois. »

» Le parallèle entre Michel-Ange et Raphaël (page 69) est d'une beauté idéale, que ressentiront vivement toutes les imaginations délicates; mais j'aime mieux reproduire une page où s'affirme, comme dans tout le reste du volume, le spiritualisme chrétien de l'auteur de ce dialogue. Après quoi, j'essaierai de conclure.

» Je suis plus d'une fois monté sur les sommets élevés, » au-dessus de la région des sapins, dans celle des pâtu-

» rages, au centre d'une des larges vallées qui s'étendent
» au pied des glaciers. Des fleurs, aux calices tournés en
» haut, et d'un éclat inconnu dans les plaines, ornent les
» prairies, et sur les mousses délicates s'épanouissent les
» rhododendrons ; tout le long du jour, on entend la
» symphonie des cloches suspendues au cou des vaches ;
» le ciel a le bleu profond que donne la transparence de
» l'air ; le vent est embaumé ; on croirait qu'il a recueilli
» sur chaque fleur son parfum particulier, et qu'il les a
» mêlés ensemble dans sa course, tant il répand une odeur
» de miel. L'absence d'arbres laisse apercevoir triom-
» phante la beauté des lignes et s'étaler sans obstacle les
» mirages de la lumière.

» Et pourtant, ce ne sont ni ces fleurs, ni ces parfums,
» ni ces triomphes de la lumière qui donnent un charme
» auguste aux lieux élevés. Ils sont le piédestal de l'Éter-
» nel, en même temps que l'enchantement des hommes,
» parce que sur leurs cimes solitaires résonne sans cesse
» l'hymne de la pureté. Tout ce qui existe le murmure ou
» le chante ; il s'élève dès le matin, et on l'entend encore
» aux dernières lueurs du soir. Pour le dire, la goutte
» d'eau limpide qui filtre le long du roc s'unit à la neige
» éclatante qui couvre les sommets. O pureté ! grâce chré-
» tienne, parmi les Grâces antiques, laquelle pourrait
» t'être comparée ? Sans toi, la beauté n'a pas de rayonne-
» ment et toi-même tu es une beauté. Par toi, les simples
» surpassent les doctes, et les humbles sont ravis aux

» sphères sublimes. A ceux qui te possèdent, tu assures les
» contentements sans fin ; où tu habites, il y a plus de
» blancheur que sur le lis. — Qu'elle est charmante, la
» femme revêtue de pureté ! Et comme elle répand au-
» tour d'elle une douce lumière !... »

» Comprenez-vous maintenant, pourquoi j'ai envie, non pas d'absoudre, mais d'oublier, chez M. Émile Ollivier, l'homme politique ? Il y a, dans *Guy-Mannering*, un dialogue entre un colonel anglais, retour de l'Inde, et un avocat d'Édimbourg. Il s'agit de fixer le degré de culpabilité d'un intendant fripon et d'un voleur de grand chemin. Naturellement, le colonel prend parti pour le bandit, l'avocat pour le fripon. — Influence du métier ! s'écrie M. Paul Pleydell.

» Oui, influence du métier, mais aussi influence de ce que l'homme a de meilleur, de ce sentiment de l'idéal, de cet amour de la beauté immortelle, où peuvent également se réfugier les malheureux et les coupables, les artisans de leur propre déchéance et les victimes de l'ambition, de l'orgueil, de l'injustice et de la méchanceté des hommes. En pareil cas, le goût est presque de la conscience. Quand vous me prouveriez que M. Émile Ollivier est, à lui tout seul, l'auteur de la guerre fatale, que c'est lui qui a dit : « Nous sommes prêts ! » et qui était tenu de le savoir, que c'est lui seul qu'il faut accuser de la défaite de Forbach, de la capitulation de Sedan, de la débâcle de Metz, je vous répondrais : Passionné pour

l'art et pour les lettres, depuis que je ne suis plus qu'un magistrat honoraire, je demande les circonstances atténuantes pour l'homme qui a écrit ces pages exquises ; car enfin, ce n'est pas la première fois que les fautes ou même les crimes politiques se rachètent par une œuvre d'art, par une noble inspiration du talent ou du génie; je ne sache pas que le vote régicide de Milton ait enlevé un seul admirateur aux beaux vers du *Paradis perdu.* Je dirais à M. Émile Ollivier: Votre carrière politique est finie et mal finie ; mais vous êtes jeune encore; on assure que vous avez en portefeuille un roman de la famille de *René*, d'*Adolphe*, d'*Obermann.* Vous êtes un artiste; votre erreur de vocation nous a coûté cher; mais, à tout péché miséricorde ! reprenez possession de votre vraie nature; l'art vous refera une... célébrité. — Je dirais enfin à l'Académie française : Ce *Dialogue sur Michel-Ange et Raphaël* ne serait pas renié par Lamartine ; par Lamartine, qui attend encore, après trois ans, son harmonieux panégyriste. Il prouve, — quelle chance ! — qu'en nommant M. Émile Ollivier, vous avez élu le candidat littéraire plutôt que l'homme d'État. La quarantaine a duré assez longtemps; votre scrupule, qui n'est qu'excessif, finirait par être risible. Pour le justifier, il faudrait que, parmi les naufragés de la politique, dont vous avez fait des académiciens, il n'y en eût pas un dont le discours de réception n'eût dû commencer par un immense *meâ culpâ.* Je ne veux nommer personne, et je ne suis

d'ailleurs qu'un profane. Mais je me chargerais volontiers, par les gouvernements qui courent ou qui ont couru, de composer, pour la séance où vous recevriez le successeur de Lamartine, un gentil petit personnel de directeur, de chancelier et de parrains, qui n'auraient pas le droit de lui jeter la première pierre.

VI

LA SERBIE[1]

20 octobre 1872.

Parlons de ce livre comme s'il ne nous était rien arrivé d'extraordinaire depuis trois ans.

Vous avez eu, n'est-ce pas? au moins une fois dans votre vie une grande douleur? Oui, puisque vous avez vécu. N'est-il pas vrai que cette douleur se changeait pour vous en idée fixe? Tout vous apparaissait à travers un voile de deuil; tout ce qui frappait vos regards, touchait votre cœur, occupait votre esprit, se teignait aussitôt de cette sombre et unique couleur. A cette pensée absorbante vous rameniez obstinément ce qui essayait de vous en distraire. L'être chéri que vous pleuriez, la fortune que vous aviez perdue,

1. Par M. Saint-René Taillandier.

le coup de foudre qui vous avait atteint dans votre ambition ou votre orgueil, la trahison d'un ami, le naufrage d'une espérance, vous retrouviez tout cela dans chaque incident de vos journées, dans chaque page de vos lectures, dans chaque chapitre de vos souvenirs. — « Ah ! ce n'est plus la même chose ! » murmuriez-vous tristement, s'il vous survenait une bonne nouvelle, un succès, un plaisir, un visage aimé, le parfum d'une fleur ou un rayon de soleil.

Eh bien, les malheurs de la France ont produit sur moi — et probablement sur beaucoup d'autres — un effet comparable à celui que je viens de décrire. Il me serait impossible de me figurer un homme aussi heureux, par exemple, d'être élu par l'Académie française, de recueillir un gros héritage, de contempler derrière une vitrine à la mode la vingtième édition de son livre, d'être applaudi au théâtre, de se voir revivre dans un fils longtemps désiré, d'obtenir la main d'une jeune fille tendrement aimée, que si nous étions encore au 30 juin 1870. Un pareil homme paraîtrait miraculeux — ou monstrueux. Quant à moi, ces malheurs de mon pays me poursuivent comme mon ombre. Ils s'assimilent tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je fais, tout ce que j'écris, tout ce que je pense. Ils me déchirent, et je ne puis pas m'en arracher; ils me meurtrissent, et je ne voudrais pas qu'on me délivrât de leurs étreintes. C'est sous leur dictée que j'improvise ces causeries, et c'est pour cela peut-être qu'elles menacent d'être intarissables.

Aujourd'hui, voici *la Serbie*, un ouvrage très-intéressant de M. Saint-René Taillandier. J'ai beau me dire que la Serbie de 1804 et de 1817 ressemble aussi peu que possible à la France de 1872; que ces deux terribles héros, Kara-George et Milosch, n'offrent aucun trait de similitude avec nos généraux du 4 septembre; que Maraschli-Ali, dit le *tendeur de piéges*, diffère essentiellement de M. Gambetta ; qu'il serait absurde de comparer à la princesse Lioubitza, qui brûlait la cervelle à ses rivales, Mme Thiers ou l'impératrice Eugénie; malgré la différence d'époque, de physionomies, de mœurs, de caractères, de traditions, de costumes, il me semblait toujours que j'allais découvrir des analogies. N'est-ce donc rien, pour suggérer les comparaisons, indiquer les contrastes, faire commettre le péché d'envie, que l'énergique persistance de ce peuple serbe, vaincu, envahi, gardé à vue par les Turcs du haut de ses propres forteresses, et se relevant de ses déchéances par des prodiges de patriotisme et de courage? Comment se défendre d'un amer regret en songeant que, si nous avions possédé un Kara-George, un Milosch, c'est-à-dire, au lieu d'avocats bavards et de généraux démoralisés, un chef populaire, sorti des entrailles mêmes de la nation et étroitement uni à la cause nationale, l'horrible guerre de 1870 aurait eu peut-être un autre dénoûment? Comment ne pas être émus par ces alternatives d'abaissement et de grandeur, d'oppression et de délivrance, de souffrance et de gloire, que nous devrions étudier pour appren-

dre par quel mélange de patience, de fermeté et de finesse un pays écrasé peut revenir de bien loin, remonter de bien bas, se mettre en mesure de profiter des occasions favorables, attendre ou hâter son jour et son heure, reconquérir sa nationalité tout entière et forcer l'Europe de compter avec lui? Quels mélancoliques retours vers le passé, chaque fois que l'histoire des généreux efforts de la Serbie nous remet en présence des grandes dates du premier Empire! Victoires stériles, conquêtes funestes, mensonges imposés à la diplomatie par la guerre, violences exercées sur la carte du monde par le despotisme et le génie, triomphes d'un jour, semblables à ces énormes héritages, tellement compliqués de dettes, de procès, de haines, d'iniquités, de charges de toute sorte, qu'ils ruinent l'héritier! J'ouvre le volume à la page 146, et je lis: « Vainqueur à Iéna, maître de la Prusse, tout prêt à marcher contre la Russie, Napoléon écrivait à Sélim III, de son camp de Posen, le 1er décembre 1806: « La Prusse, qui s'était liguée avec la Russie, a DISPARU. J'ai détruit ses armées, et je suis maître de ses places fortes. » Quel contraste! quel serrement de cœur pour un Français de 1872! Quelle leçon à l'usage des conquérants, qui croient supprimer un peuple, quand ils ne font que l'interrompre! Mais aussi quelle espérance, si nous savions être sages!

On le voit, il serait facile de faire intervenir, soit par allusion, soit par ricochet, soit par synchronisme, notre histoire de France dans cette histoire de la Serbie. Mais le livre

de M. Saint-René Taillandier peut se passer de ce moyen de succès; le mieux est d'accepter le double point de vue de l'auteur, qui pourrait se résumer en deux lignes ou plutôt en deux dates. Avant nos désastres, il songeait surtout, en écrivant son ouvrage, à nous faire suivre, à travers le dédale de la question d'Orient, ce peuple serbe qui mérite toutes nos sympathies, et qui, dans ses vicissitudes d'adversités et de revanches, a maintes fois subi le contre-coup de nos victoires, de nos revers, de nos alliances; il invoquait mentalement, au profit de ses héroïques clients, cet instinct particulier de notre race, qui aime à protéger les faibles, à secourir les opprimés, à corriger les abus de la force, au risque d'être payée d'ingratitude, de dépenser au bénéfice d'autrui ce dont elle aurait besoin pour elle-même, et, finalement, de jouer le rôle de dupe. Aujourd'hui le patriotisme éloquent de M. Saint-René Taillandier change forcément de langage. Adieu nos chevaleresques et généreuses manies de redresseurs de torts, de défenseurs bénévoles de la veuve révolutionnaire et de l'orphelin démocratique! Nous ne devons, nous ne pouvons nous dévouer qu'à nous-mêmes. La Serbie et sa vaillante population ne nous sont plus présentées comme une clientèle à protéger, mais comme un exemple à imiter. Nous n'avons pas, — pour le moment du moins, — à nous demander si l'intégrité et l'accroissement de ce peuple s'accordent avec l'intérêt français en Orient, mais à reconnaître, dans ce cadre lointain, les vertus qui

nous aideraient à reconquérir, au dedans et au dehors, tout ce que nous avons perdu. « Foi patriotique, patience virile, constance indomptable, filial attachement aux traditions nationales ; » — vertus dont il est permis de dire que, tant qu'on les a, le malheur n'est pas irrévocable, et que, lorsqu'on ne les a plus, la prospérité n'est que factice.

Arrivons maintenant à cette histoire, que M. Saint-René Taillandier débrouille d'une main si ferme et raconte avec une émotion si communicative et si vraie. On peut dire des nations ce qu'Horace dit des livres : *Habent sua fata!* Il y a un demi-siècle, quand on apprit que la Grèce se soulevait pour revendiquer son indépendance, quel enthousiasme, quels transports dans l'Europe occidentale! Les trois plus nobles arbitres de la pensée humaine — la religion, la liberté, la poésie, — se cotisèrent pour faire taire les scrupules de la diplomatie, les chicanes de la politique, et pour saluer le réveil des descendants de Léonidas et de Miltiade. On eût dit un nouveau chant d'Homère, retrouvé sous les ruines du Parthénon ou dans les montagnes de l'Attique. Ce fut de l'engouement, de l'ivresse, du délire, une épidémie d'hellénisme, dont l'art et la littérature de cette époque gardent encore le souvenir et la trace. Cette cause héroïque et sacrée, dont il eût été impossible de médire sans se faire huer et lapider, réconciliait des idées et des personnes fort étonnées de marcher ensemble, sous un même drapeau, vers un même but. Le *Constitutionnel* d'alors, voltairien jusqu'au fond de ses

écritoires, s'attendrissait en l'honneur de la Grèce *chrétienne*. Le chrétien, la femme pieuse, la grande dame, les lecteurs des premières *Méditations* de Lamartine, se rencontraient avec Béranger et Cauchois-Lemaire pour lancer l'anathème au *vilain Turc*, au *mécréant*, à *l'infidèle*. Le prestige accorde peu de place au calcul; la magie ne laisse pas réfléchir; chez les peuples comme chez les individus, l'imagination a de ces entraînements irrésistibles, électriques, qui absorbent toutes les facultés actives. Ce jour-là, l'Europe fut magnétisée par la Grèce. Toutes les opinions s'embrassèrent en faveur du grec.

Et cependant, que de clinquant trop moderne, mêlé à cet or trop classique! Que de brigandage à côté de cet héroïsme! que d'inconvénients et de périls au milieu de ce mirage historique et poétique! quel médiocre résultat pour tant de généreux efforts et de bruyantes espérances! quel déchet après l'aventure! que de sable et de gravier après le nassage de ce torrent d'hémistiches! quelle imprudence de compromettre une fois encore l'équilibre européen en accablant la Turquie dont la prépondérance ne pouvait plus être qu'un simulacre, un cérémonial ou un fantôme, et en s'amusant à frayer la route qui pouvait conduire les Russes à Constantinople! N'insistons pas; on m'accuserait de rancune contre une des machines de guerre qui servirent à démolir la Restauration, et peut-être refuserait-on de me croire si j'avais l'air de prendre parti pour le positif contre le chimérique, pour M. de

Villèle contre Chateaubriand, Villemain, Lamartine, lord Byron, Victor Hugo, Casimir Delavigne et autres enchanteurs de ma jeunesse.

Ce qui est vrai, ce que l'on peut affirmer sans passion et sans paradoxe, après avoir lu l'excellent ouvrage de de M. Saint-René Taillandier, c'est que les Serbes, qui n'ont pas eu le même succès de vogue, étaient en réalité plus intéressants, plus sérieux, qu'ils auraient pu être moins embarrassants et plus utiles. Dussé-je me faire traiter d'iconoclaste, j'ajoute qu'ils me semblent tout aussi poétiques. Il y a, pour une nation, deux sortes de poésies; celle qui s'immobilise et s'enferme dans le passé, et celle qui se continue et se renouvelle sans cesse par la fidélité aux traditions, aux mœurs, aux légendes, aux croyances populaires. De même qu'un individu peut être parfaitement prosaïque bien que descendant d'un grand poëte ou d'un grand artiste, de même un peuple peut compter parmi ses ancêtres Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Théocrite, Platon, Euripide, Aristophane, et n'avoir plus rien de commun avec ces glorieuses origines. La chaîne s'est rompue pendant une longue suite de siècles; le trésor poétique s'est dépaysé et a passé en d'autres mains; les théogonies païennes ont disparu des cimes de l'Hélicon et de l'Olympe. Les fables riantes du polythéisme, les temples d'Apollon, de Jupiter et de Minerve, ne disent plus rien aux populations chrétiennes; c'est tout au plus si, dans leur grossière ignorance, elles mêlent au culte

de la *Panagia* quelques restes de mythologie. Ajoutez à ces conditions de déshérence les tristes effets de l'oppression et de la servitude, le défaut de culture des intelligences, l'habitude de vivre au-dessous et en dehors d'une légalité quelconque, la pauvreté, les avanies, l'abandon de toutes les élégances, et vous arriverez à conclure : Virgile, Racine, Raphaël, Michel-Ange sont bien plus les héritiers d'Homère, de Sophocle, d'Apelles et de Phidias, que les bizarres personnages dont M. Edmond About a esquissé de piquants portraits dans la *Grèce contemporaine* et le *Roi des Montagnes*.

Connaissez-vous rien de plus agaçant que l'éternelle prétention de ces peuples, qui, parce qu'ils ont eu jadis, dans le lointain des âges, leur phase de grandeur, de gloire, de génie, d'héroïsme, de puissance, ont toujours l'air de croire que cette phase va recommencer, se posent en déshérités, accusent de leur déchéance les dieux et les hommes ; créanciers séculaires qui font de leurs lettres de noblesse des lettres de change, et ne laissent ni repos ni trêve aux nations assez folles pour prendre au sérieux cette illusoire créance de l'ingratitude et de l'orgueil. On se fait recommander au monde par Thémistocle et par Eschyle, par Aristide et par Périclès, par Scipion et par Tacite, par Cincinnatus et par Salluste ; — et l'on aboutit à Garibaldi ou aux brigands de Marathon !

Combien je préfère les Serbes ! Leur poésie est bien à eux. Compagne de leurs foyers, de leurs croyances, con-

fidente de leurs peines, gardienne de leurs souvenirs, dépositaire de leurs traditions de famille et de race, elle a le sauvage parfum et l'énergique vitalité des plantes de leurs montagnes. Elle passe de génération en génération, entretenant dans les âmes la foi qui sauve, l'espérance qui ranime, le patriotisme qui assure les revanches, le culte des héros qui leur prépare des imitateurs et des disciples. Elle rompt la prescription entre les années de gloire et les siècles de douleur. Cinq cent cinquante ans séparent du règne de Douschan-le-Juste la première apparition de Kara-George. Lorsque Milosch prélude aux futures grandeurs auxquelles il associera son pays, il y a plus de cinq siècles que Marko Kralievitch n'est plus qu'un personnage légendaire; et pourtant Douschan, Marko, Kara-George, Milosch, ouvriers d'une même tâche, défenseurs d'une même cause, inspirés par un même sentiment, semblent se toucher et se donner la main. Ils nous apparaissent comme quatre portraits différents d'une même figure; — et cette figure héroïque, c'est la Serbie elle-même, la Serbie vaincue, opprimée, anéantie, envahie, rayée de la carte, soumise par les Turcs à un épouvantable régime de dévastations et de violences, mais ne désespérant jamais, toujours prête à se relever sous le joug et sous les outrages; toujours décidée à ne pas laisser s'éteindre le feu sacré qui couve sous la cendre; conservant une vie idéale, faite de poésie et d'histoire, de souvenirs

et de légendes, que chaque jour transmet à chaque lendemain :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Ecoutons M. Saint-René Taillandier : — « La poésie aussi, comme la religion, comme l'esprit de famille et de communauté, a entretenu la vie pendant cinq cents ans chez un peuple qui semblait condamné à mort ; ou plutôt cette race saine, cordiale, religieuse, est une race naturellement poétique. On peut dire que le peuple serbe est le peuple poëte par excellence au milieu des poétiques populations de l'Orient... Cette poésie est toute spontanée et absolument anonyme ; elle éclate partout, aussi drue que les herbes des vallées, aussi vivante que les chênes des montagnes. »

Et plus loin, après avoir raconté la légende de Marko, qui, au dire de ces poëtes populaires, n'est pas mort, qui n'est qu'endormi dans une caverne des Balkans et se réveillera un jour de son long sommeil pour affranchir la Serbie, l'éminent écrivain ajoute : « Vieilles mœurs, religion, poésie, tout est d'accord pour maintenir la sève chez le peuple des Douschan et des Lazare. Voilà comment les pâtres du dix-neuvième siècle ont pu renouer la chaîne des princes et des héros du quatorzième ; voilà comment ces *raïas* méprisés du Turc se sont levés d'un seul bond à la voix de Kara-George et de Milosch Obrenovitch. »

Kara-George ! Milosch Obrenovitch ! ces deux grandes figures dominent le beau récit de M. Saint-René Taillandier. On sait avec quel art l'auteur de *Maurice de Saxe* et de *la Comtesse d'Albany* réussit à récomposer une physionomie tout entière, à la faire revivre et à grouper autour d'elle les événements et les personnages de son temps. Après avoir lu son livre, on garde de ses deux héros un souvenir qui ne s'efface plus. Je ne retracerai pas leur histoire ; elle dépasserait mon cadre. Kara-George, au commencement de ce siècle, Milosch, douze ou quinze ans plus tard, furent, dans des conditions diverses, les libérateurs de leur pays. De simples pâtres, ils devinrent des hommes de guerre, et ces hommes de guerre, à force de s'identifier avec le génie, les mœurs et le caractère de leur peuple, à force de personnifier l'âme de la Serbie, arrivèrent à accomplir des prodiges. Kara-Georges, tour à tour paysan, chef d'armée, organisateur, diplomate, politique, se laisse finalement décourager par la mauvaise fortune, par l'abandon des puissances occidentales, par le traité de Bucharest qui livre les Serbes à la Turquie. Il éprouve une mystérieuse défaillance, s'enfuit, se sauve en Autriche et déserte sa tâche glorieuse. Milosch la reprend avec un surcroît d'habileté, de ruse et de vigueur; il regagne, et au delà, le terrain perdu. Comprenant admirablement les exigences de son rôle, il reste le plus fin en attendant qu'il soit le plus fort; il refuse de faire cause commune avec la révolution hellénique; il devine que

l'intérêt de la Serbie souffrirait d'une alliance avec la Grèce insurgée; il évite de laisser pencher la balance entre la Turquie et la Russie. Il ménage ses oppresseurs, jusqu'à ce qu'il puisse leur parler, les armes à la main, en vainqueur et en égal; il arrache peu à peu sa patrie aux fatales servitudes du traité de Bucharest. A la fin, il fonde un trône, et, s'il en est précipité à la suite d'excès de pouvoir qui changent le libérateur en despote, son œuvre ne tombe pas avec lui; son titre héréditaire subsiste; sa famille est une dynastie; deux ans avant sa mort, en 1858, l'énergique vieillard, rappelé de l'exil, avouant ses fautes, promettant un avenir meilleur, salué par les acclamations populaires, n'a besoin que d'un léger effort d'imagination et de mémoire pour se figurer qu'il n'a jamais cessé d'être le héros et l'idole de son peuple.

A présent, si nous voulions faire un retour sur nous-mêmes en résumant les impressions de cette émouvante lecture, bien des sujets de tristesse se mêleraient aux sympathies que nous inspirent la Serbie et ses grands hommes. Kara-George et Milosch ne sont pas des saints, au contraire. Ils n'offrent pas même la perfection approximative, la grandeur simple et droite d'un Bayard, d'un Turenne, d'un Prince Noir, d'un Washington, d'un Lincoln, d'un Mac Mahon. Leur héroïsme se complique d'un mélange de barbarie native et de subtilité orientale. Ils commettent des fautes et des crimes. Ils se soucient peu de la moralité des actions humaines. La lumière et les

ténèbres se disputent leurs âmes intrépides. Mais comme ils sont bien de leur pays! Avec quelle émotion naïve d'admiration et d'amour leur peuple a dû se reconnaître tout entier dans leurs qualités et dans leurs défauts, dans leurs vertus et dans leurs vices! Quel puissant moyen d'action, quelle infaillible chance de succès dans ces intimes affinités entre une nation qui veut secouer un joug, recouvrer son indépendance, se relever d'une série de désastres, et l'homme prédestiné qui représente à ses yeux la victoire, la délivrance et la revanche! Hélas! voilà ce qui nous a manqué constamment depuis 89, depuis que nous nous sommes imaginé que nous avions à nous délivrer de quelqu'un et de quelque chose. Certes, je ne veux pas comparer, comme génie, comme envergure, comme fécondité de prodiges, Kara-George et Milosch à Napoléon Bonaparte... Mais que Napoléon est peu Français! comme son ambition, son orgueil et sa gloire se désintéressent du bonheur et du salut de la France! Ce qui est vrai de ce funeste géant aux pieds d'argile, pourrait se dire de tous les pygmées qui ont essayé, après lui, de continuer, de diriger, d'accaparer, d'exagérer ou d'envenimer la Révolution. Ils sont aussi peu Français que possible; mais ils ne valent pas la peine qu'on en parle, et c'est le cas de répéter avec Chateaubriand : « Quelques histrions qui font pleurer ou rire ne méritent pas d'être regardés. »

Et nous-même? nous à qui M. Saint-René Taillandier

donne de si admirables conseils, et qui ne pouvons lire l'histoire de la Serbie sans songer à nos propres malheurs?... Voilà les exemples que nous offre ce petit peuple; voilà les éléments d'une revanche plus ou moins prochaine. Comptons : patriotisme; supprimé par le scepticisme voltairien et le cosmopolitisme révolutionnaire; patience virile; remplacée par une puérile jactance qui ne veut ni juger une situation difficile, ni accepter un échec, ni prévoir un péril, ni profiter d'une leçon; constance indomptable; suppléée agréablement par une légèreté incorrigible; fidélité aux traditions séculaires; étouffée par une conjuration de haine et de calomnie qui dénonce aux colères ou aux dédains de la société moderne toute la France d'avant 89; respect des aïeux; on ne respecte plus même son père; esprit de famille; qu'en avons-nous fait? Poésie; renvoyée à l'école des IMPASSIBLES; religion; demandez au sinistre cortége de la République du 4 septembre, aux bandes de Garibaldi, aux préfets du drapeau rouge, aux pillards de 1870, aux assassins de 1871, aux insulteurs de 1872, à ces saturnales de l'impiété communarde dont je vous parlais l'autre jour d'après M. Paul Fontoulieu... Ah! n'allons pas plus loin! chaque détail du tableau nous frappe comme une menace et un reproche; chaque conseil de l'éloquent écrivain ressemble presque à une satire. Chacune des vertus qui ont sauvé la Serbie a pour envers un vice qui achève de nous perdre.

VII

MADAME RÉCAMIER[1]

Novembre 1872.

Mme Récamier! Ce qui me frappe dans cette délicieuse figure, c'est que le clair-obscur lui convient et l'embellit comme le grand jour. Le grand jour, c'est le portrait de Gérard, en pleine jeunesse, en pleine lumière, digne, par la beauté, et aussi par le costume, d'une déesse de l'Olympe, voisine du Mont Ida; c'est la radieuse époque qui plus tard servira de texte aux affectueux sermons de Mathieu de Montmorency, où cette femme énigmatique et *adorable* semble jouir, comme une création de l'Éden, des bénéfices de l'in-

1. *Madame Récamier, les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime;* par l'auteur des Souvenirs de madame Récamier.

conscience; où sa vertu est gardée par un sphinx; où elle traverse, aussi pure que la fontaine Aréthuse, le flot turbulent qui charrie les immondices du Directoire; où toutes les puissances de la terre, princes d'antique race ou de fraîche date, généraux victorieux, hommes de génie, grands seigneurs, fils de Voltaire et fils de croisés, poëtes, artistes, favoris de la mode ou de la fortune, tombent en extase devant l'enchanteresse, et, ne pouvant être aimés d'elle, se consolent, avec le peu qu'elle leur accorde, de tout ce qu'elle leur refuse. Le clair-obscur, c'est l'Abbaye-au-Bois, dont le charme mélancolique fait déjà songer aux soirs d'automne; ombre discrète, ennemie des couleurs tranchées et des tons criards; asile ouvert aux plus délicats plaisirs de l'esprit; rendez-vous d'une société exquise, qui, se sentant menacée par les orages du dehors, aime à se créer une atmosphère particulière, un peu factice, tout embaumée de fleurs rares, de beaux sentiments, d'idées généreuses, où l'artificiel ne nuit pas au naturel, où tout est arrangé pour l'agrément des yeux et des oreilles, où les servitudes mondaines et littéraires sont une jouissance de plus; petite église qui n'est pas sans autorité sur la grande, et dont les fidèles sont récompensés dès ce monde; cadre unique qui réunit les figures les plus diverses, apaisées et réconciliées sous une magique influence; hospice de convalescence où la seconde génération des blessés, des amoureux, des attentifs, des martyrs, s'occupe à faire de l'amitié avec les reliques de son amour.

Il n'existe plus aujourd'hui que bien peu de contemporains de la première phase; le nombre n'est pas très-grand de ceux qui, pendant les années de déclin, admis à l'Abbaye-au-Bois, nous disaient en sortant : « Elle est si bonne qu'elle est encore belle ! » Au moment où la femme si distinguée qui me permettra, pour plus de clarté, de l'appeler Mme Léon Arbaud, commet la plus heureuse des récidives et publie la *Correspondance intime* de Mme Récamier, il n'est pas sans intérêt de se demander dans quelles conditions paraît ce nouveau volume, et si ces conditions sont de nature à rendre le succès plus difficile.

Il y a douze ans, lorsque parurent les *Souvenirs*, les circonstances semblaient, au premier abord, plus favorables aux séductions posthumes exercées par ce doux nom et cette douce image. Elle était encore présente à bien des esprits, au moins sous forme de tradition et de légende. Bien des témoins, Ampère, Sainte-Beuve, Mérimée, etc., etc.., vivaient pour attester que le public avait raison de se laisser prendre à ce prestige, que cette célébrité n'était pas usurpée, que Mme Récamier, après avoir légitimement régné par droit de naissance et de conquête, par la grâce de Dieu et par la sienne, méritait de vivre dans la mémoire de quiconque n'était pas insensible à un idéal de beauté, de bienveillance et de bonté. En outre, la société d'élite, celle à qui s'adressaient de préférence ces intéressants *Souvenirs*, ces lettres signées de noms illustres, ces épisodes d'un roman à cent personnages, plus chaste que

s'il n'y en avait qu'un, jouissait d'une sécurité approximative et apparente Elle pouvait se croire en sûreté et s'abandonner, sans arrière-pensée importune, à une lecture agréable où elle se retrouvait telle qu'elle était ou aurait dû être. L'Empire, si débile sous ses airs de force, lui donnait à la fois les loisirs nécessaires pour épuiser tous les sujets de causerie réveillés par ce volume, et le plaisir de satisfaire son humeur frondeuse en rappelant que Mme Récamier, bon nombre de ses habitués et la plus célèbre de ses amies, avaient été victimes du despotisme impérial.

Hélas! rien de pareil en 1872. Tocqueville, Sainte-Beuve, Ampère, Villemain, Cousin, Mérimée, sont morts. La chaîne est brisée et ne se renouera plus. Dire que le public spécial, propre à recueillir cet aimable héritage, est foudroyé par de récentes catastrophes, absorbé par de cruelles angoisses, dispersé par la tempête, entraîné par le torrent démagogique, occupé à ramasser les épaves de son naufrage et à calculer les chances d'un naufrage plus affreux encore, ce ne serait pas assez dire. Il n'existe plus; nous sommes ahuris, hébétés, anéantis par le spectacle de ce suicide en permanence, de cette situation inouïe où les préposés au sauvetage se font les complices bénévoles des entrepreneurs de ruine, où les chiens de Terre-Neuve contribuent à la noyade universelle. Quant à moi, je le dis en toute humilité; encore un an de ce régime, et, au milieu de ce défilé de romans immondes, d'opérettes obscènes, de

conversions républicaines, de nudités littéraires, théâtrales et plastiques, d'ovations populacières, d'arguties byzantines, de communards qui votent, d'honnêtes gens qui s'abstiennent, de réhabilitations insensées, de provinces tombant du mal *Caduc*, je deviens incapable de distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste, l'or du clinquant, la vertu du vice, le gouvernement de l'anarchie, la politique de M. Thiers de celle de M. Ordinaire, la poésie de Lamartine des vers de M. Gagne, la prose du *Rappel* de celle de Louis Veuillot, et la faconde de M. Gambetta de l'éloquence de Bossuet.

Eh bien! dût-on m'accuser de subtilité et de paradoxe, je crois que ces semblants si défavorables pourraient bien tourner au profit de ce volume et à l'honneur de Mme Récamier. Si vraiment, comme je n'en doute pas, sa mémoire est digne de ne pas périr, le lointain lui rendra l'idéal que lui avaient fait perdre la vieillesse et le *trop près*. Il en est de ces existences brillantes, quasi-fabuleuses, consacrées par une sorte d'idolâtrie contemporaine, comme des personnages et des chapitres d'histoire dont s'emparent les romanciers. Ce qui était possible, il y a cinquante ans, pour les Stuarts et les Jacobites, pour Claverhouse et le duc de Montrose, ne l'était par pour les Bourbons et les Vendéens, pour Cathelineau et pour d'Andigné. En 1859, on pouvait rencontrer encore, dans les salons, à l'Académie, dans les groupes ou les coteries littéraires, des hommes qui avaient vu, pendant les dix ou

douze dernières années de sa vie, l'ex-reine de beauté, passée à l'état de simple mortelle, courbée par l'âge, menacée de cécité, voilant d'un abat-jour de soie verte ces yeux qui avaient disputé à Bonaparte la conquête du monde, et veillant avec une sollicitude de sœur grise sur Chateaubriand taciturne et assombri. Ceux qui avaient gardé cette impression finale nous parlaient de l'Abbaye-au-Bois, de René l'immortel et de la divine Juliette avec un mélange de tristesse et de respect, comme d'un exemple de tout ce que la fuite des années, le changement des mœurs, les mécomptes de l'intelligence et du cœur, peuvent apporter de nuages et de rides sur les fronts habitués à l'auréole. Le temps avait *mortifié* cette société charmante, avant de la supprimer.

Aujourd'hui l'effet d'optique est changé. Le temps, par un mystérieux travail, recompose ce qu'il a détruit. Mme Récamier redevient ce qu'elle était aux plus beaux jours de ses triomphes, telle que l'ont vue et admirée Gérard et Canova. Ce nom dit à l'imagination tout ce que ce visage disait aux regards, et, dès que personne ne peut plus se vanter de l'avoir connue, c'est comme si tout le monde la reconnaissait dans tout l'éclat de son règne.

Est-ce là le seul avantage de la publication présente ? Non. Quel que soit notre désarroi intellectuel, social et moral, il nous reste encore la faculté de comparer, de nous souvenir et de regretter. Certes, la bonne compagnie, l'heureuse alliance des lettrés et des gens du monde, les

dons de l'esprit embellis et civilisés par des femmes d'élite, n'ont pas attendu le 4 septembre pour recevoir de rudes atteintes. Pourtant, sous l'Empire, avant le Mexique et les débâcles, l'illusion était encore possible. On avait le trompe-l'œil de toutes les élégances que la démocratie allait engloutir, une espèce d'imitation ou de représentation théâtrale de tout ce qu'avait aimé la société d'autrefois. Il fallait des yeux exercés pour voir où commençait le ruolz et par quelles nuances la cour de Gérolstein différait du pavillon Marsan. Je ne nomme pas, mais je pourrais citer des hôtels, des palais et des châteaux où, quand on avait invité quelques artistes, convoqué quelques gens de lettres, organisé quelques charades, on se figurait ingénûment ressusciter l'Abbaye-au-Bois et continuer Mme Récamier.

Cette illusion s'est dissipée avec beaucoup d'autres. Le vide s'est fait autour de nous, et, quand nous voulons regarder en arrière, nous pouvons nous replier en idée sur ces lointains abris des intelligences délicates sans que rien nous arrête en chemin par un essai de plagiat ou un faux air de ressemblance. Disséminés, vaincus, exilés, internés dans le grand pénitentier révolutionnaire, nous sommes comparables à des soldats qui se retrouvent, après une immense déroute, au delà de la frontière, et dont le cœur tressaille d'uue joie triste, quand on leur parle la langue de leur pays. L'image et le cortége de Mme Récamier, nous revenant les mains pleines de scabieuses et de

couronnes d'immortelles, au milieu des victoires électorales de M. Piétrement, de M. Caduc ou de M. Nioche, à deux pas des turpitudes que nous infligent le roman et le théâtre et que la censure du second Empire n'eût certainement pas tolérées, quinze jours après le discours de Grenoble et l'appel séditieux aux nouvelles *couches sociales*, c'est pour nous un regain des moissons perdues, un reflet des rayons éteints, une indemnité à l'usage des proscrits et des nostalgiques. Ces croix de bois noir sur lesquelles nous lisons les noms vénérés ou célèbres, aimables ou éloquents, de Ballanche, de Camille Jordan, des Montmorency, de Chateaubriand, de Charles Lenormant, de Tocqueville, d'Ampère, cachent un moment à nos yeux la terre profanée par l'invasion allemande et la démagogie communiste. Le premier volume a réussi par analogie; le second réussira par contraste.

Mme Léon Arbaud aura donc à se féliciter d'avoir de nouveau fouillé dans son trésor de famille, et de nous avoir ramenés, après douze ans d'intervalle, vers la mémoire qui lui est si justement chère. Mme Récamier y gagnera, surtout en ce sens que deux points qui restaient en litige nous paraissent désormais éclaircis. On se demandait, — à tort, — si cette femme, entourée de tant d'hommes de génie, de talent ou d'esprit, avait été spirituelle. Les sceptiques prétendaient que ses admirateurs perdaient, en la regardant, la faculté de l'écouter. Il est si naturel de croire que les fées n'ont pas tout prodigué à la

même personne, qu'une merveille de beauté a pu réussir toute seule, sans se faire aider par ces dons de l'intelligence que les hommes les plus distingués négligent chez leur idole, tant que leurs yeux sont charmés! L'art ou le désir de plaire, la coquetterie inconsciente ou préméditée, n'ont pas toujours besoin d'être synonymes de l'esprit. En pareil cas, l'amoureux ou l'ami, s'il est richement doué, ajoute de son propre fond ce qui manque à l'objet de son culte. Une légère dose de finesse féminine suffit à lui donner le change. Encouragé, j'allais dire ensorcelé par un regard ou un sourire, il se figure que la femme aimée est de moitié dans les mots heureux ou les idées brillantes qu'elle lui inspire, et, plus il lui prête, plus il s'imagine qu'elle lui rend. Mme de Staël, s'il faut en croire les témoignages contemporains, put souvent se convaincre, par une expérience qui ne brouilla pas les deux amies, que Corinne, en écrivant de beaux livres, en improvisant de prestigieuses causeries ou en multipliant de magnifiques effets de turban, remportait moins de victoires que Juliette en se montrant.

Les lettres de Mme Récamier ne laissent plus de doute sur cette question intéressante, quoique secondaire. Elle y révèle un bon et charmant esprit, l'esprit de son visage, en parfait accord avec la mission qu'elle a remplie auprès d'illustres *malades*, qui, ne pouvant pas être heureux, ne voulant pas être guéris, demandaient à être rassérénés et consolés. Ce n'est pas éclatant; n'y cherchez pas de la

verve, des saillies, des traits piquants et surtout des malices. Quelquefois même elle sacrifie à des lieux-communs qu'elle renierait aujourd'hui. Elle dit, par exemple : « Le duc de Laval est parti hier pour Londres, chargé d'instructions favorables aux Grecs ; mais, quoiqu'il soit généreux, ses habitudes aristocratiques le rendent, je le crains, facile à contenter sur les intérets des peuples. » Étrange épidémie, qni atteignait les âmes les plus droites, celles-là même que leurs goûts et leurs délicatesses aristocratiques auraient dû le mieux préserver ! Mme Récamier écrivait ces lignes singulières en octobre 1829. En octobre 1872, elle écrirait probablement : « Tous les gentilshommes de France sont plus ou moins molestés par la canaille, qui tient le haut du pavé ; M. Chaboulard va, dit-on, être nommé ministre de l'intérieur ; mais, quoiqu'il soit généreux, ses habitudes démocratiques le rendent, je le crains, facile à contenter sur les intérêts des ducs et des marquis. »

Si je n'avais en horreur tout ce qui sent le germanisme, je dirais que l'esprit de Mme Récamier a été essentiellement synthétique. Il se refuse à l'analyse, et ce n'est qu'une harmonie de plus avec son rôle d'infirmière au service de plusieurs sortes de blessures. Ce rôle exigeait, en effet, qu'elle ne vît les hommes et les œuvres, les talents et les caractères que par leurs beaux côtés ; que non contente d'admirer l'admirable, elle eût l'air de prendre au sérieux le médiocre ; qu'elle parlât de *Moïse* comme elle

eût parlé de *René*, et de M. Briffault comme d'un académicien présentable ; que sa main caressante fût constamment occupée à préparer les émollients et les compresses ; que son suffrage, flatteur sans grossier mensonge, réussît à suppléer ou à corriger le jugement du public. Il fallait qu'elle sût prévoir, prévenir, atténuer, avec des précautions exquises et des ménagements infinis, tout ce qui aurait pu froisser l'orgueil des uns, la vanité des autres, la susceptibilité de celui-ci, la jalousie de celui-là, tout ce qui, dans la diversité des opinions, pouvait faire du contact un choc et de la dissidence une rupture. Un esprit trop vif, trop fulgurant, trop enclin à l'observation et au triage, n'eût rien valu pour cette tâche compliquée ; il eût trop songé à ses propres affaires au lieu de se dévouer à celles des autres. Celui de Mme Récamier était comme l'assaisonnement de sa bienveillance et le complément de sa beauté ; il s'insinuait doucement dans l'âme de son interlocuteur, sans éclat, sans secousse, sans surprise, avec les allures pacifiques d'un ami qui vaut mieux que nous, qui répond à notre pensée et nous réconcilie avec nous-mêmes. Plus harmonieux que saisissant, il eût été difficile de le séparer de l'ensemble des agréments extérieurs et des qualités morales. Plus tard, il devint une des formes de cette coquetterie intellectuelle qui se substitua peu à peu à celle des jeunes et triomphantes années. Il contribua à la faire aimer ; charme et rareté encore ! L'esprit sert si souvent à faire haïr !

Maintenant, seconde question. Cette bienveillance universelle, de nécessité ou de parti-pris, cette faculté de plaire à tout le monde sans se donner à personne, ne laissent-elles pas deviner une certaine sécheresse de cœur? Quand parurent les premiers *Souvenirs*, un homme illustre, que nul assurément ne pouvait soupçonner d'intentions désagréables, M. Guizot, après avoir rendu hommage au livre, à l'héroïne et à l'éditeur, ajoutait une page qui est restée célèbre et qui commence ainsi (je n'ai pas le texte sous les yeux): « Qu'aurait pensé, qu'aurait dit la Rochefoucauld? etc., etc. » La Rochefoucauld! nom inquiétant en pareille rencontre; car le terrible moraliste personnifie exactement le contraire de cet esprit d'accommodement et d'optimisme que représente Mme Récamier. Habitué à rechercher et à pénétrer les *en-dessous* de notre pauvre nature humaine, il n'eût pas manqué de prétendre et de prouver que cette femme ravissante n'avait pas de cœur, qu'en fait de sentiments, elle cultivait le superflu faute de nécessaire et distribuait à profusion la menue monnaie pour dissimuler l'absence du lingot d'or. L'auteur des *Maximes* se serait trompé. Cette nouvelle publication ne permet pas là-dessus le plus léger doute. Je n'accepte ou ne réclame, comme preuve, ni son dévouement à ses amis, ni la fidélité de ses affections, ni ce demi-siècle pendant lequel ses délicatesses de cœur auraient eu certainement bien des distractions et des lacunes, si elles avaient été artificielles et calculées. Non.

ses lettres à sa nièce nous fournissent une preuve plus concluante. A cette fille adoptive qui s'est montrée si digne d'elle, qu'elle a aimée, élevée, soignée, dirigée comme une vraie mère, elle écrivait, dans toute l'intime sincérité de sa tendresse : « Je prie Dieu qu'il t'accorde le bonheur qui a manqué à ma vie ! » Ce bonheur rêvé, manqué, impossible peut-être, c'était la vie régulière avec ses joies et ses devoirs ; c'était la famille, le mari, les enfants, le foyer domestique, ce *pot-au-feu* du sentiment, dont les âmes pures et aimantes sont plus avides et se lassent moins vite que des friandises les plus délicieuses et des hors-d'œuvre les plus raffinés. Au milieu des enchantements d'une longue série de triomphes, à travers les adorations de la foule et de l'élite, environnée d'un groupe d'amis incomparables qui semblaient devoir suffire à toutes les exigences de l'esprit, de l'imagination, de l'amour-propre et même du cœur, Mme Récamier n'a pas été heureuse. On ne saurait en faire un plus bel éloge.

Je n'ai encore rien dit de cette nièce, qui, sous le pseudonyme de Léon Arbaud, a déjà publié bien des pages charmantes, et qui, tout en cédant la parole à Mme Récamier et à ses intimes, la reprend çà et là pour raconter la vie ou esquisser le portrait des personnages dont le nom est inséparable des souvenirs de l'Abbaye-au-Bois. De Camille Jordan, le Lyonnais à l'âme patriotique et éloquente, jusqu'à Jean-Jacques Ampère, le type de l'artiste à demi-ruiné par le dilettante, ces notices finement pensées, élé-

gamment écrites, offrent le plus sérieux intérêt. Pourtant c'est à cette partie du volume que j'ai réservé une chicane ou du moins l'expression d'un regret. Je comprends que Mme Léon Arbaud n'ait touché qu'avec respect à son reliquaire, qu'elle ait voulu rester dans la *tonalité* générale du livre, qu'elle ait refusé de mêler un grain de satire à cette élégie, une dissonnance à cette symphonie *bleu de ciel* de la grâce et de la bonté. J'aurais cependant désiré (vous êtes orfèvre, monsieur Josse !) un peu de critique. Il ne s'agissait pas, bien entendu, de restrictions chagrines à propos de Chateaubriand, du duc de Laval, de Mathieu de Montmorency, de Ballanche, des inattaquables. L'auteur n'avait pas même à se poser cette question que Sainte-Beuve (tome treizième des *Nouveaux Lundis*), s'est chargé de trancher avec des griffes empaquetées dans trois paires de gants de velours : « Ampère, critique, historien, publiciste, professeur, voyageur, poëte tragique, versificateur, érudit, n'a-t-il pas perdu, en s'éparpillant, une partie de ses forces ? N'eût-il pas mieux fait de renoncer à ses drames et à ses vers, qui ne sont pas bons, pour se concentrer sur un genre où il aurait excellé ? N'a-t-il pas eu, en littérature, le même tort que dans la vie privée ; se prodiguer en curiosités et en amitiés passionnées, au lieu d'avoir tout bonnement une femme, c'est-à-dire une spécialité, et des enfants, c'est-à-dire une œuvre durable ? » Non ; voici où se dessine M. Josse : Mme Léon Arbaud a-t-elle pu écrire ces deux lignes,

d'ailleurs fort exactes à leur date : « M. Sainte-Beuve (1833) appartenait au parti le plus avancé de l'opinion républicaine, » sans être prise d'une forte envie de rire et se demander si c'était le même Sainte-Beuve que nous avons vu, en 1848, invoquer Louis XIV et Nicolas (pas Boileau); en 1852, adopter l'Empire avec amour, et, en 1865, endosser avec enthousiasme l'habit de sénateur ? Ailleurs, je suis fort édifié en lisant que M. Mérimée, par un scrupule de *libéral*, avait décliné, en 1829, l'honneur d'être attaché à l'ambassade du duc de Laval, le plus aimable des grands seigneurs. Il se réservait pour les Tuileries, Compiègne et le Luxembourg de 1853, pour le *libéralisme* de M. de Morny et de M. Rouher. Que serait-ce si nous élevions plus haut nos griefs, si nous montrions les proscrits, les disgraciés, les persécutés du premier Empire[1]

1. Lafayette reste, à nos yeux, le type de ces grands coupables. Les événements vont si vite qu'ils ne laissent pas à l'Histoire le temps de se recueillir et de se résumer. Néanmoins, il ne doit pas y avoir de prescription pour la vérité et pour la justice. J'excuse dans une certaine mesure le Lafayette de 1789, malgré les conséquences funestes de ses faiblesses et de ses fautes. Vaniteux, confiant, crédule — je ne dis pas niais, — grisé par la guerre d'Amérique et la gloire républicaine de Washington, n'ayant pas l'expérience pour le prémunir contre des entraînements partagés par une foule d'esprits éminents et de jeunes gentilshommes, il put se tromper sans qu'il fût encore permis de le traiter d'impardonnable et d'incorrigible. Ses torts pouvaient être attribués à l'ardente atmosphère qu'il traversait. Mais après 1815 ! il n'avait plus

(Mme Léon Arbaud a soin de nous en donner la très-longue liste), à peine échappés aux serres formidables de l'aigle servi par des orfraies, devenant, sous le plus sage, le plus légitime et le plus doux des gouvernements, ou des taquins, ou des grognards ou des conspirateurs; si bien que leurs taquineries, leurs grogneries et leurs complots en firent les alliés du parti bonapartiste, les précurseurs de la renaissance napoléonienne? — Mais silence! n'oublions pas que nous marchons sur des tombeaux. Si je l'oubliais, je croirais entendre les douces voix de la tante et de la nièce me dire tout bas à l'oreille ces mots qui résumeraient assez bien l'existence de Mme Récamier et son influence sur la société et la littérature de son temps: « Paix! Pas si fort! Vous n'êtes qu'un gros paysan du Danube ou, ce qui revient au même, un vieux paysan

l'excuse ni des illusions, ni de l'âge. Par les malheurs de son pays et par ses propres souffrances, il avait pu tour à tour juger ce que coûtent les Révolutions, où elles conduisent, comment elles récompensent la bonne foi de leurs partisans, et par quels horribles moyens elles légalisent les dictatures. Victime de la Terreur, témoin taciturne et indigné des tyrannies de l'Empire, allié aux familles que l'échafaud avait le plus décimées, Lafayette se trouvait, au retour des Bourbons, dans des conditions excellentes, non pas pour afficher sa conversion, crier sur les toits son repentir et se faire remarquer parmi les courtisans des Tuileries, mais pour accepter la Restauration avec reconnaissance et avec joie. Au lieu de cela, il n'eût rien de plus pressé que de se refaire frondeur, factieux et révolutionnaire; — que dis-je? Il fut conspirateur, et avec les cir-

du Rhône. Ce n'est pas ainsi qu'on se conduit entre l'Abbaye-au-Bois et le palais Mazarin. Le charme de la vie sociale, le secret de bien des succès et d'une foule de jouissances, ce n'est pas, à Dieu ne plaise ! de donner un porte-voix au mensonge, mais de mettre une sourdine à la vérité. »

constances les plus aggravantes, les plus odieuses ; car il encourageait sous main les enfants perdus du parti à compromettre leur liberté et leur vie, pendant qu'il faisait les honneurs de son beau château de Lagrange à la fine fleur des libéraux et des *Bonapartistes*. Je ne suis pas suspect ; on ne m'accusera pas d'indulgence pour les scélérats ou les fous furieux que l'on prend la main dans le sac ou le fusil à la main. Pourtant l'homme qui *s'expose* me semble moins détestable que l'homme qui *expose*. Le charlatan sans foi ni loi, l'ambitieux sans talent et sans conscience, qui se cache en Espagne pendant que ses dupes ou ses complices subalternes sont fusillés ou déportés, l'avocat ou le professeur mielleux et patelin, qui récolte les bénéfices d'une Révolution pendant que ses électeurs encombrent les pontons, voilà ceux qu'il faut vouer aux flétrissures de l'Histoire.

VIII

VICTOR DE LAPRADE[1]

Novembre 1872.

S'il y a au monde un homme à qui l'on puisse appliquer le vers final de *Gabrielle :*

> O père de famille ! ô poëte ! Je t'aime !...

c'est assurément M. de Laprade. Il se repose de *Pernette*, de ses *Poëmes patriotiques*, en discutant, avec un rare mélange de fermeté et de hardiesse, d'élévation et de sagesse, ces problèmes de l'éducation moderne, qui sont du patriotisme encore; car je vous défie de songer à l'avenir, au présent et au passé de la France, sans évoquer

1. *L'éducation libérale.*

trois figures dans un même groupe ; un vieillard qui se lamente, un homme qui s'accuse, un enfant qui grandit.

Oui, ces enfants qui pleurent ou sourient dans les bras de leurs mères, qui se roulent sur les tapis ou que nous rencontrons, un cahier sous le bras, dans le jardin du Luxembourg, voilà les futurs vengeurs de nos désastres ou les continuateurs de nos fautes. Ils sont prédestinés à tout réparer ou à tout perdre, suivant que l'éducation les fera robustes ou débiles, intrépides ou pusillanimes, chastes ou libertins ; suivant que les parents et les maîtres auront soin de rétablir ou s'obstineront à rompre l'équilibre entre le corps et l'âme, entre l'âme et l'esprit, entre la morale et l'hygiène, entre la culture intellectuelle et le développement physique. M. de Laprade s'est souvent demandé par quelle aberration nos devanciers n'avaient rien voulu voir ni prévoir au delà et en dehors de ce programme d'études où peu importe que l'enfant et l'adolescent, courbés sur leur pupitre, enfermés dans leurs salles, bourrés de grec et de latin, exploités comme des machines à versions et à thèmes, respirant un air insalubre, déshabitués des tendresses et des exemples de la famille, deviennent, dès le collége ou à leur entrée dans le monde, des invalides de seize ans, rachitiques, essoufflés, atteints d'avance de marasme et de langueur, incapables de résister à la fatigue et au péril, désarmés pour les luttes et les crises de la vie, pourvu qu'ils remportent des prix au concours, traduisent sans trop de contre-

sens Salluste et Tacite et réussissent des pastiches de Cicéron et de Virgile. Hélas ! il existe aujourd'hui, contre ce déplorable système, un argument plus terrible que les raisons les plus éloquentes. La preuve qu'il ne valait rien, c'est qu'il a produit ce que nous voyons et qu'il nous a faits ce que nous sommes.

Si nos calamités n'étaient pas de celles qui déjouent même la sagesse des nations, c'est-à-dire les proverbes, j'ajouterais que le vieil adage : « à quelque chose malheur est bon ! » peut s'appliquer de tous points à la situation présente, dans ses rapports avec l'éducation. Pendant la première moitié de ce siècle, l'illusion était encore possible. A une génération héroïque et guerrière avait succédé une jeunesse plus rêveuse qu'active, plus intelligente que forte, plus lettrée que sage, telle pourtant que l'orgueil national pouvait se déclarer satisfait ou indemnisé. Les hommes étaient capables de grandes œuvres, les œuvres permettaient de grandes espérances. Nos qualités militaires, bien que sur un théâtre amoindri, soutenaient leur réputation et gardaient notre rang. Quand même il y aurait eu, de ce côté, quelque déchet ou quelque lacune, on ne s'en inquiétait pas, tant on se croyait sûr que l'adoucissement des mœurs, les découvertes de l'industrie et de la science, les relations commerciales, nous conduiraient peu à peu à la paix universelle ! D'ailleurs, de quelle éclipse passagère, de quelle infériorité relative, dans le domaine des *guerriers* et des *lauriers*, ne nous eût pas

dédommagés cette magnifique renaissance littéraire, poétique, philosophique, artistique, qui renouvelait toutes les sources de la pensée humaine, ravivait toutes les jouissances de l'imagination et révélait, chez nos contemporains, des facultés créatrices, dignes des plus beaux siècles de l'histoire? Notre gloire se déplaçait, voilà tout. Comment croire à une ombre de décadence, à un appauvrissement du sang de nos veines et des fibres de nos cœurs, quand nous pouvions, le matin, lire un ordre du jour signé Bugeaud, Changarnier ou Lamoricière, couper, à midi, les pages toutes fraîches des *Feuilles d'Automne* ou de *Jocelyn*, d'*Eugénie Grandet* ou de *Mauprat*, de *Stello* ou du *Spectacle dans un fauteuil*, des *Mousquetaires* ou de *Colomba*, nous promener, à trois heures, devant les tableaux de M. Ingres, d'Eugène Delacroix, de Decamps, d'Ary Scheffer, d'Horace Vernet, de Paul Delaroche, et applaudir, le soir, *Hernani* ou *Guillaume Tell*, *Richard d'Arlington* ou *Robert-le-Diable*, *Chatterton* ou les *Huguenots*?...

Aujourd'hui la faillite est complète. L'idée, l'action, le livre, le champ de bataille, la littérature, la morale, l'intelligence et la conscience publiques, le cœur, le cerveau et le bras, tous les ressorts de la vie politique, tout ce qui élève ou relève un grand peuple, tout ce qui conjure ou ennoblit un naufrage, autant de sujets de mécomptes et d'angoisse, d'humiliation et de douleur ! L'épée s'est brisée entre les mains du soldat, la plume tremble aux

doigts de l'écrivain ; le niveau démocratique supprime tout ce qui tendrait à se hausser au-dessus de la foule; le plaisir de n'avoir plus de supérieurs chez soi console de la honte d'avoir des vainqueurs au dehors. La révolution par en-bas se poursuit et s'achève par l'anéantissement de toute distinction sociale. Nous nous rapetissons pour pouvoir passer sous la toise égalitaire. Au lieu de nous régénérer, nous essayons de nous étourdir. On dirait que la guerre et ses désastres, le siége et ses souffrances, la paix et ses déchirements, la Commune et ses crimes, n'ont été qu'un long carême dont se dédommagent toutes les basses convoitises, tous les appétits grossiers, toutes les curiosités perverses. On croit que tout est sauvé si la frivolité, la gravelure, le maillot, la licence et la débauche rattrapent le temps perdu.

Dans cette immense déroute, nous n'avons plus qu'un espoir : cet espoir, c'est la France de demain; cette France, c'est l'éducation qui doit la créer ou achever de la défaire. Le livre de Laprade arrive donc avec les caractères d'un double à-propos, au moment où tout nous démontre la nécessité de préparer une génération qui nous suive sans nous ressembler, et où des réformes plus ou moins discutables sortent du portefeuille du ministre de l'instruction publique.

Ce mérite n'est pas le seul. Il en est un que j'oserais à pene indiquer, si je ne savais que ce grave et austère poëte, ce père de famille, cet ami des solitudes, des som-

mets et des chênes, ce membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale, possède toute une veine d'esprit gaulois, de verve railleuse, de comédie satirique. Si les ouvrages didactiques ont le droit d'être ennuyeux, il faut croire que deux affirmations valent une négation; car ce volume, deux fois didactique, par lui-même et par le sujet qu'il traite, nous offre une lecture très-amusante. Il est impossible d'être moins pédant sur un terrain que tant de pédants ont habité, défriché, cultivé, ensemencé de ronces et d'orties, dépouillé de fleurs et de verdure, peuplé de férules et de bonnets d'âne. Un souffle vivifiant circule à travers ces pages. Les écoliers qui liront cette *Éducation libérale* pourront, pourvu qu'ils aient un peu d'imagination et de reconnaissance, se figurer qu'ils échangent l'atmosphère chaude et étouffante des classes, l'odeur du poële, la poussière des vieux bouquins et des vieux papiers, contre le grand air et l'espace, les horizons alpestres, le parfum des plantes sauvages qu'ont foulées Pierre et Pernette.

On sent que l'auteur a vécu dans l'intimité des grands génies qui personnifient l'éducation vivante des sociétés et des peuples. Les noms de Dante et de Shakspeare, de Byron et de Chateaubriand, de Bossuet et de Fénelon, rayonnent au milieu de ses sages ou énergiques conseils. Une pointe de gaieté aristophanesque y alterne avec la grâce virgilienne. Lhomond s'y rencontre nez à nez avec

Molière, et la robe de chambre de M. Jourdain s'y étale à la barbe d'Aristote.

Vous voyez d'ici le plan et la distribution du livre. D'abord l'hygiène, l'éducation physique, c'est-à-dire les moyens d'arrêter le dépérissement de la race, de fortifier les organes de l'adolescent pour que rien n'affaiblisse le caractère de l'homme, de remplacer peu à peu cette pépinière d'êtres maladifs, fiévreux, flottant sans cesse entre la surexcitation et l'*anémie*, demandant à leurs nerfs ce que leurs forces leur refusent, vivant de superflu, manquant du nécessaire, par des corps assez vigoureusement trempés pour que l'âme, la volonté, l'intelligence, la raison, les sens, les facultés supérieures et secondaires, y jouissent d'un parfait équilibre. Ici nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques lignes que certaines publications récentes, la mort d'un grand *écrivain-artiste* et les exagérations de ses panégyristes, nous font paraître plus éloquentes, plus *actuelles* et plus vraies :

« ... La sensibilité matérielle et maladive est surexcitée chez nous aux dépens du sens moral et de l'intelligence. L'élément féminin prédomine partout. Nous prenons pour des idées, pour des convictions, pour des enthousiasmes, pour des résolutions de conscience, les impressions poignantes de nos nerfs surexcités. J'ai là, sur ma table, une foule de volumes éclatants, célèbres, qui ont fait le tour de l'Europe, qui pénètrent chez nous jusque dans les masses populaires et les enivrent. L'imagination et la

sensibilité nerveuse y débordent. Je vois, je sens, je touche tout ce qui est décrit. Je souffre physiquement des convulsions qui sont dépeintes, et l'odeur de certaines pages agit sur mon estomac de façon à me couper l'appétit. Je reste émerveillé de ce talent, stupéfait de cette magie, humilié de mon impuissance à évoquer ainsi la réalité; jamais pareil enchantement ne mit ainsi la création tout entière à la portée de ma main. Je vois et je palpe dans ces pages tout ce qu'il est possible de voir de ses yeux et de palper de ses doigts. Ces peintres et ces poëtes sont les pontifes, les législateurs, les hiérophantes d'une société nouvelle; ils me le disent, et je suis tenté de les croire dans l'éblouissement qu'ils me causent. Mais quand j'ai fermé les yeux à ces flammes du Bengale, quand la dernière vibration de ces cuivres ne tinte plus dans mes oreilles, quand je regarde là-dedans avec mon esprit tout seul, il m'est impossible d'y découvrir quelque chose qui ressemble à une pensée et qui dénote l'exercice de la raison. Telle est, du petit au grand, et à divers degrés de charme ou d'ennui, l'impression qui ressort de la littérature propre aux vingt dernières années... »

Après l'hygiène ou l'éducation physique, l'éducation morale. A vrai dire, ces deux parties de l'éducation n'en font qu'une. Il est rare que le jeune élève dont la santé a été sacrifiée à un travail excessif, à un régime malsain et à toutes les servitudes des anciennes méthodes universitaires, ne perde pas, pendant ces années de transition et

de crise, les qualités dont il aurait besoin plus tard pour éclairer sa raison, diriger son cœur, affermir sa volonté et former son caractère. Le cœur, la raison, le caractère, la volonté, tout l'ensemble de l'homme moral, quelle responsabilité pour les maîtres! quels éléments de perte ou de salut, suivant que les fleurs printanières de l'adolescence seront cultivées par des mains délicates ou gaspillées par des mains brutales! Ici, Victor de Laprade, irréfutable sur bien des points, rencontrera, sur quelques autres, des contradictions et des chicanes. Il a raison, pleinement et éloquemment raison, lorsqu'il établit une distinction essentielle entre l'éducation et l'instruction; il n'a pas tort de préférer la vie de famille à la vie de collége, de vouloir que l'enfant apprenne à aimer auprès de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Mais n'est-il pas trop exclusif et trop inflexible? Son système, comme tous les systèmes, n'est-il pas sujet à des exceptions trop nombreuses pour confirmer la règle? Est-il bien sûr que toutes les familles — et je ne parle pas de celles où surabondent les exemples dangereux, les dissidences de ménage, la frivolité, l'insouciance, l'égoïsme, — réunissent toutes les conditions désirables pour l'éducation du cœur, de la volonté, de la conscience, du caractère et de l'âme? Le cœur! ne suffirait-il pas, pour le troubler, d'une préférence, d'une injustice, d'une partialité paternelle? La volonté! n'est-il pas à craindre que la certitude d'être soutenu et guidé par ses parents n'éteigne

peu à peu chez le fils la faculté de vouloir? La conscience! s'exercera-t-elle au discernement, aux luttes, aux sacrifices, dans un milieu où on se chargera de choisir, de discerner et de lutter pour elle? Le caractère! ne risquera-t-il pas de s'amollir sous la douce influence d'une mère trop indulgente, d'une sœur trop attentive, bien plus qu'au rude contact des camarades? L'âme! que de dangers, si la maison est mondaine, si les habitués apportent les échos et les rumeurs du dehors, si les journaux et les romans traînent sur la table du salon, si le père ou le frère aîné ne surveillent pas leur langage?

Ailleurs, l'éminent poëte aborde et résout une question bien délicate, où il est également facile de plaider le pour et le contre. Les consciences pures valent-elles mieux que les consciences soumises? En d'autres termes, le jeune homme élevé de façon à croire que le doute est impossible, que la vérité est absolue, qu'on ne peut pas plus vivre sans la foi que sans manger et sans boire, qu'en dehors de ce que ses maîtres lui enseignent il n'y a que ténèbres, chaos, folie et crime, est-il plus certain de persévérer dans le bien et de résister au mal que l'élève resté pur et chrétien après avoir subi toutes les tentations de l'esprit et du cœur, du sophisme et de la demi-science, du respect humain et de l'amour-propre? Non, mille fois non, et je pourrais mentionner ici, comme exemples et comme modèles, bien des hommes qui nous sont chers, qui ont vaillamment servi et fidèlement pra-

tiqué la vérité, sans avoir ignoré une seule des séductions du mensonge. Je suis donc de l'avis de Laprade, quand le résultat est obtenu ; mais est-on sûr de l'obtenir ? Cette élite, sortie victorieuse des griffes ou des caresses de l'erreur, et se retrouvant plus forte pour la combattre et mieux renseignée pour la réfuter, n'est-elle pas, hélas ! la minorité, par cela même qu'elle reste l'élite ? Pour un Montalembert, pour un Lacordaire, que d'âmes inconnues, que de consciences faibles, qui ont cessé d'être pures parce qu'elles ont cessé d'être soumises ? Je n'insiste pas. Victor de Laprade serait moins complet, s'il ne prenait pas partout et toujours parti pour la liberté contre le joug, pour le grand air contre le *renfermé*, pour le grand jour contre l'ombre discrète. Tout ce qui sent la servitude, la discipline, la consigne, l'obéissance passive, lui répugne comme une offense personnelle, comme une atteinte à cette dignité morale dont il nous offre un type, digne d'admiration et de sympathie jusque dans ses légères inconséquences. Il y a, chez le républicain le plus sincère et le plus fier, chez le sceptique le plus superbe, cent fois plus de secrets penchants au servilisme et à la génuflexion que chez ce royaliste et ce catholique. Dans une religion toute d'autorité, c'est l'indépendance qu'il cherche, et il la trouve. Il est homme à se prosterner sans perdre un pouce de sa taille, et à dire : « je crois ! » avec autant d'audace que ceux qui disent : « je nie ! » — On ne saurait le qualifier de gallican, puisque le gal-

licanisme, étroitement lié au souvenir du premier Empire, confisqué, accaparé, estampillé par Napoléon Bonaparte, représente tout ce que déteste le poëte de *Pernette* et des *Satires*. Ultramontain, il ne le sera jamais que tout juste ce qu'il faut pour ne pas être hérétique. Je ne connais pas d'intelligence plus réfractaire à tout compromis entre les puissances terrestres et la puissance divine, entre les biens et les grandeurs de ce monde et les promesses d'un monde meilleur, entre ce qui gouverne et ce qui éclaire. C'est un orthodoxe aux allures de sectaire, un croyant à la physionomie de rebelle, un fidèle en tenue de frondeur. Il lui faudrait la primitive Eglise, avec ses merveilleux caractères de persécutée et de proscrite, avec son admirable mission de délivrance, avec son mystérieux mélange de libertés indéfinies et d'obéissances sublimes, de résistance aux Césars et d'élans héroïques vers le Dieu libérateur, avec ses austérités, ses martyres, ses catacombes et ses bourreaux, tempérés par la joie de ne dépendre que de sa conscience et de sa foi. Tel qu'il est, on ne le voudrait pas autre, et on le salue comme un vigoureux contraste, comme une protestation éclatante contre le Bas Empire continué par la très-Basse République.

Je ne cacherai pas mes préférences pour la troisième partie du livre de M. de Laprade, *des Études*. Je viens d'indiquer, à propos de l'*Éducation morale*, quelques détails qui, au milieu d'une foule d'excellentes vérités, peuvent

être controversés. Les chapitres qui traitent de l'hygiène et où l'auteur réclame, en faveur de ses jeunes clients, un régime plus sain, une vie plus aérée, une plus large part faite aux arts d'agrément et aux exercices du corps, sont spécieux, mais discutables. En lisant ces pages si affectueuses, si compatissantes, qui forceraient Macduff de s'écrier : « Il a des enfants ! » on est sous le charme ; on partage ces pitiés et ces colères ; on rend grâces au poëte de cette consultation éloquente au profit des faibles et des petits. Pourtant la réflexion suggère quelques réserves. S'il est vrai, comme me l'assurait jadis mon professeur de rhétorique, qu'il eût suffi, dans le bon temps, de proclamer *prix d'honneur* le prix de discours français, pour que ce malheureux discours latin, condamné aujourd'hui par M. Simon, fût abandonné par les bons élèves, que serait-ce le jour où on opposerait l'équitation à la version grecque, la danse au thème et l'escrime aux vers latins? Le piano ne ferait-il pas une rude concurrence au pupitre, et l'album de romances au *cahier de corrigés*? En outre, si la vraisemblance et l'hygiène plaident pour M. de Laprade, il faut avouer que la nature aime parfois à se jouer des calculs de la sagesse et de la science humaines. Autrement, qui de nous pourrait expliquer ce phénomène ; la race s'affaiblissant à mesure que l'on s'éloigne des dures traditions si justement réprouvées par M. de Laprade ? Il y a cent ans, on n'allait pas même en vacances, (voir le vicomte de Bonald.)

L'élève, une fois emprisonné dans sa geôle classique, y restait jusqu'à la fin de ses études; les méthodes gardaient toute leur rigidité, le travail tous ses despotismes, la clôture toutes ses rudesses. L'esprit de famille, quoi qu'on en dise, tenait bien moins de place que de nos jours. Lhomond et Lancelot n'étaient pas adoucis par les tendresses maternelles. Les exercices du corps n'avaient cours que dans la noblesse. Point de chemins de fer pour transporter en quelques heures l'adolescent fatigué à Luchon ou à Trouville. Et cependant, pour le bien comme pour le mal, quelles robustes générations que celles qui rompirent, sans plier, sous le poids de la Révolution française, supportèrent gaiement les misères de l'exil, maintinrent au niveau d'une situation formidable vainqueurs et vaincus, bourgeois et gentilshommes, législateurs et savants, orateurs et tribuns, généraux et soldats, persécuteurs et victimes! De quelle vigueur n'étaient-ils pas doués, ces légendaires *grognards* de la République, du Consulat et de l'Empire, ces conquérants de l'Europe, ces ministres tels que Daru et Montalivet, qui travaillaient trente-six heures de suite, ces créateurs de codes, ces organisateurs de victoires, ces pourvoyeurs d'armées gigantesques et d'expéditions fabuleuses, ces grands coupables, échappés à l'échafaud, dont les rares survivants apparurent à mon enfance comme des chênes restés debout sous la foudre? Quelle comparaison accablante, si nous songeons à tout ce qu'il nous a fallu de déchéance

physique pour être si vite battus par l'ennemi, démoralisés par la défaite, exploités par des charlatans, dupés par des fripons, gouvernés par des bavards et ensorcelés par des fous?

Dans un tout autre genre, comment expliquez-vous que des filles de concierges, logées dans des soupentes, nourries de pommes vertes et de radis noirs, vivant dans cette atmosphère suffocante et empestée qui nous prend à la gorge quand nous essayons de *parler au portier*, deviennent, à dix-huit ans, ces magnifiques créatures dont le vice parisien fait ses reines et ses déesses, tandis que les jeunes filles de haute condition ou de riche bourgeoisie, entourées, dès le berceau, des soins les plus délicats, respirant à l'aise dans leurs châteaux ou leurs hôtels, partageant avec les oiseaux et les fleurs les bienfaits de l'air pur et de la rosée, arrivent maigres, étiolées, lymphatiques, jusqu'au seuil du mariage, et ne peuvent pas toujours suffire aux fatigues de la maternité?

On le voit, quelques-unes des vérités si brillamment plaidées par M. de Laprade ont un revers comme les médailles. Il n'en est pas de même des beaux chapitres : « — Accord du génie hellénique avec le génie chrétien. » — « Contre les ennemis de l'antiquité classique. » — « De la préférence à donner aux langues mortes sur les langues vivantes, etc., etc. » — Là, il me semble inattaquable; il a le droit, en terminant ces nobles pages, de se souvenir qu'il est le poëte de *Psyché* et des *Idylles*

héroïques, et d'adresser, lui aussi, son *sursum corda!* à la jeunesse française, qui est sauvée et nous vengera, si elle s'inspire de ses accents et obéit à ses leçons. Je le remercie, au nom de cette jeunesse, d'avoir, dans son chapitre préliminaire, fait justice de l'absurde engouement qui affecte de voir notre avenir tout entier dans l'enseignement primaire, et affirmé la prééminence de l'enseignement destiné aux classes supérieures. Encore une fois, c'est là qu'éclate la différence entre le vrai libéral et le *parfait démocrate*. Préoccupé, avant tout, de la grandeur de son pays, le libéral sait que la lumière, la gloire, la liberté, l'honneur, ne peuvent lui arriver ou lui revenir que par les hauteurs. Il sait que l'enseignement primaire même, si bruyamment réclamé par les révolutionnaires, ne peut prospérer et produire de sérieux résultats que si la réforme et le progrès commencent par s'opérer chez les professeurs et les maîtres, chez tous ceux à qui leur position, leur savoir ou leur fortune donnent charge d'âmes. Le démocrate, au contraire, se soucie fort peu de ce qui doit, en définitive, relever ou abaisser la France. Ce qu'il lui faut, c'est le nivellement *quand même*, à tout prix, à outrance, le nivellement obtenu, non par l'éducation des masses, mais par la diminution de l'élite. Son bonheur serait de voir les supériorités sociales qu'il déteste et qui le gênent, s'affaisser et disparaître. Peu lui importeraient alors l'instruction de ce peuple, l'avenir de ce pays qu'il prétend aimer. Puisque

nous sommes, grâce au livre de Victor de Laprade, en veine de souvenirs classiques, rappelons, en finissant, l'histoire si souvent répétée de Tarquin et de ses pavots. Maintenant, ce ne sont plus les rois qui abattent les hautes tiges, ce sont les ambitieux de bas étage, les charlatans de clubs et de brasseries, les flatteurs effrontés de la populace et de la foule. Le Tarquin démagogique a déjà fait ses preuves, et ne sera content que s'il ne reste plus un pavot... Mais que dis-je? Le pavot ne possède-t-il pas des propriétés désobligeantes, quand il s'agit d'un livre et d'un poëte? Non; je comparerai plutôt la prose de l'auteur de *Pernette*, la poésie de l'auteur de l'*Éducation libérale*, à deux beaux lis, qui ont fraternellement grandi sous un même rayon de soleil.

IX

LA POÉSIE ET LES POËTES

EN 1872

M. AUGUSTE VACQUERIE[1]

Novembre 1872.

Un cours familier de littérature (j'emprunte, pour un instant, ce charmant titre à Lamartine) peut-il être regardé comme complet, s'il n'y est jamais question de la poésie et des poëtes ? Je réponds : Non. Les malheurs qui nous ont frappés, les périls qui nous menacent, sont-ils compatibles avec une renaissance quelconque de la poésie? Je réponds : Oui.

On a cité récemment un propos de M. de Fontanes,

1. *Mes premières années de Paris.*

répété par Proudhon : « Tous les vers sont faits. » — Fontanes prononçait cet arrêt bizarre, en 1810, dix ans avant les *Méditations*. S'il avait été aussi prévoyant que prudent, il aurait dit : « Tous les vers sont à faire, au moins dans la poésie lyrique, intime, élégiaque et personnelle. » Car ma tendre admiration pour Racine, que je n'appellerai jamais un *pieu*, (voir M. Auguste Vacquerie) me permet de dire que les chœurs trop vantés d'*Esther* et d'*Athalie* ne sont pas très-supérieurs à de bons cantiques, et qu'ils manquent d'originalité. — Quant à Jean-Baptiste Rousseau, à Lefranc de Pompignan, à Ecouchard Lebrun, le mieux est d'avoir l'air de ne pas les connaître, et de ne pas les saluer, si nous les rencontrons chez le bouquiniste ou sur les quais.

Donc, la poésie est toujours possible, même dans les temps de trouble et d'orage. Elle l'est surtout, lorsque la patrie vient de subir une de ces douleurs profondes, un de ces déchirements terribles, qui sont aux idées, aux sentiments, aux inspirations d'un peuple, ce que les pluies tropicales sont à la surface du sol, aux végétations et aux cultures. Elles ravagent, mais elles renouvellent ; elles désolent, mais elles raniment ; elles détachent de la rive des fragments de rochers et des lambeaux de terrain ; mais elles fécondent ce qui reste et en font jaillir des sources imprévues de jeunesse et de vie.

La poésie n'a donc rien qui ne puisse s'acclimater ou renaître chez une nation vaincue, mutilée, meurtrie, frap-

pée au cœur, agitée de ces passions fébriles et corrosives que laisse après soi la défaite; mais à quelles conditions? Vous l'avez déjà deviné : à condition de rompre avec toute apparence de coterie, toute velléité d'individualisme, tout vestige de système, d'école, de secte, toute idolâtrie de forme et de ciselure; de devenir franchement et largement nationale; de ne plus se préoccuper des vieilles querelles d'enjambement et de rime riche, des servitudes de la tragédie et des libertés du drame, de la question de savoir si Racine est inférieur à Shakspeare, et Chateaubriand à Goëthe, mais de se faire l'interprète ardente, passionnée, collective, de nos douleurs, de nos rancunes, de nos espérances ; de continuer la tradition, de remplir la lacune, d'empêcher la prescription entre les jours de deuil et l'heure de la revanche. Supposez un Casimir Delavigne qui ait du génie; un Béranger à puissante envergure, qui sache s'abstraire des mauvaises petites passions de caste et de parti; ou mieux encore, Victor Hugo à trente ans, aux dates éclatantes des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*, pur de tout alliage politique et révolutionnaire, sentant saigner de la même blessure les cordes de sa *lyre* et les entrailles de son pays, essayant de nous consoler de nos malheurs sans nous permettre de les oublier; écrivant, en un mot, une *Année terrible* que ne gâteraient pas ses allures de faux bonhomme, ses attitudes de demi-dieu... pardon, de dieu tout entier, les énormités de sa dixième manière et ses odieuses flatteries

à la populace communarde; vous aurez le type de cette poésie nouvelle, née dans le sang et dans les larmes, digne de triompher des préoccupations publiques, ou plutôt de s'y associer comme le chœur antique, de les traduire dans une langue harmonieuse, énergique et fière, et d'être d'autant plus écoutée que nous serons plus malheureux.

Si je vous dis que le volume de M. Auguste Vacquerie, *Mes premières années à Paris*, représente exactement le contraire de ce que devrait être la poésie en 1872 pour mériter une heure d'audience et un mouvement de sympathie, je resterai encore bien au-dessus des sentiments que m'inspirent cette vanité grotesque, cette manie de s'habiller avec la vieille défroque de M. Hugo, ces grimaces de singe essayant de copier le lion, cette idolâtrie du *moi* — et quel *moi !* — en des jours néfastes où l'individu devrait s'effacer et s'oublier dans l'émotion universelle. Quoi de plus lugubre que le *tic* ou le *dada* de ce *romantique* d'après-coup, essayant de galvaniser, entre deux articles du *Rappel*, les querelles littéraires de 1830, rabâchant en cheveux gris et à froid ce qui ne pouvait être excusé que par la fougue et le feu de la jeunesse, chevrotant le *Monsieur et Madame Denis* des belles amours et des belles haines du *Cénacle*, recommençant, à quarante-trois ans de distance, les apothéoses de SHAKSPEARE (lisez HUGO), et le « Racine est un polisson ! » — qui, par parenthèse, n'a jamais été dit ?

Comme c'est intéressant, le lendemain du Message, la

veille d'inévitables explosions et de redoutables ruptures, d'apprendre que ce monsieur, tel soir et à telle heure, attendait l'heure du berger, que la bergère était en retard, et qu'il en est résulté la versification suivante :

Me voici sur le palier.
Je froisse d'un poing avide
La rampe de l'escalier ;
Le corps penché sur le vide.

Je tends vers elle mes yeux,
Et, contraignant sa paresse,
Mon regard impérieux
Exige qu'elle paraisse.

J'y mets mon cœur tout entier...
Soudain, au bas de la rampe,
Une ombre ;... c'est le portier
Qui vient d'éteindre la lampe..., etc., etc.

Il y a dix-huit strophes de cette force, toutes palpitantes de passion et de poésie. Quand le monsieur embrasse le *trombonne* qui s'insinue dans la chambre de la *bonne*, on est navré. Lorsqu'enfin arrive la Béatrix ou la Juliette de ses rêves, on est soulagé.

Pendant que tous les bons esprits reconnaissent que, depuis un demi-siècle, nous avons été dupes de nos admirations bénévoles pour les littératures étrangères et

qu'il est temps de revenir aux hommes de génie qui sont la gloire et la consolation de la France, comme c'est patriotique et opportun de nous offrir une nouvelle édition du *Racine et Shakspeare* de W. Schlegel, de Stendhal et de M. Hugo, et de la formuler dans des vers tels que ceux-ci :

L'action pensive,
Et puis le décor,
Et le rire encor,
Racine s'en prive.

Eschyle poltron,
Tacite modeste,
Il ébranche Oreste
Et rogne Néron.

Son rêve est de clore
En un mince étui
Les grands arbres qui
Versaient hier encore

Sur les animaux
L'ombre à pleine coupe.
D'abord, il en coupe
Les plus fiers rameaux ;

Le reste, il le plie,
Et met, doux bourreau,
Un cèdre au fourreau
Comme un parapluie !

La feuille croît peu
Dans l'œuvre qu'il gêne.
Shakspeare est un chêne,
Racine est un PIEU.

« — Bonjour, mon vieux,
Plus dur qu'un pieu,
Te ressembler est difficile :
Je te salue, homme fossile ! »

disait, dans son temps, Odry, moins comique que M. Vacquerie. Récemment, lorsque les débuts de deux artistes remarquables ramenèrent la foule au Théâtre-Français, lorsque ce pieu ou ce parapluie qui s'intitule *Andromaque* réalisa des recettes que n'ombragèrent jamais, hélas ! les chênes de *Tragalbagas* et des *Funérailles de l'Honneur*, du *Fils* et de *Jean Baudry*, nous eûmes, au milieu de nos tristesses, une lueur de joie. Ce n'était pas encore une revanche; c'était une sorte de réhabilitation morale, cet hommage rendu à un chef-d'œuvre par le public français qui prend trop souvent plaisir aux immoralités, aux folies ou aux platitudes. En écoutant ces beaux vers, en les voyant accueillis tout autour de nous avec une émotion respectueuse, nous nous disions, — l'infortune se raccroche à tout ! — qu'il y avait là peut-être l'indice, le prélude, d'abord d'un retour à nos guides, à nos maîtres trop longtemps négligés, puis d'un réveil du vrai génie de la France, de ses facultés les plus pures et les plus no-

bles, jalouses de rattraper le temps perdu, de ressaisir leur idéal, et plus tard de nous dédommager de nos humiliations et de nos désastres. Nous songions à ces tempêtes qui ramènent l'oiseau vers son nid, qui font les enfants se presser autour du foyer domestique, des portraits d'ancêtres et du père de famille. Nous étions heureux de voir le patriotisme profiter d'une revanche du goût.

M. Vacquerie ne l'entend pas ainsi : on est patriote ou on ne l'est pas. Le glorieux titre de rédacteur du *Rappel* donne droit à des dispenses. Ce qu'il aurait crié, le 25 février 1830, lendemain de la première représentation d'*Hernani*, il l'imprime en octobre 1872, à deux pas des Prussiens, en face de l'émigration alsacienne, à la suite de catastrophes explicables par la déperdition de ce sentiment national qui veille sur les frontières idéales comme sur les autres. Seulement, voici la différence: l'homme qui traite aujourd'hui Racine de pieu et de fourreau de parapluie, et qui, demain, publiera dans son journal une liste de souscription au profit des veuves et des orphelins de la Commune, n'est plus le jeune tapageur qui cassait étourdiment les vitres du théâtre classique pour mieux glorifier ses poétiques idoles. Il sait ce qu'il fait ; il essaie sur les chefs-d'œuvre de notre littérature une méthode expéditive et radicale qu'il ne lui déplairait pas de transporter sur un autre théâtre. Du moment que Racine est un *pieu*, pourquoi les gentilshommes, les propriétaires, les conservateurs, les catholiques, les prêtres, ne seraient-

ils pas des *chevilles* qu'il sied d'extirper de la société régénérée par MM. Hugo père et fils, par MM. Vacquerie et Lockroy ? Tout à l'heure je qualifiais de *comique* l'auteur de ces vers ridicules ; j'avais tort. Il serait plus sage de les prendre au sérieux et d'en pénétrer les sous-entendus. Ici comme ailleurs, c'est la pensée de M. Hugo que M. Vacquerie se charge de traduire ; M. Hugo, en sa qualité de souverain absolu et définitif de toutes les poésies, présente, passée et à venir, se croit obligé à quelques ménagements à l'égard des roitelets qu'il a détrônés et supprimés. Napoléon n'insultait pas le prince de Monaco. Ce que le Maître ne peut pas ou ne veut pas dire, le disciple l'écrit sous sa dictée. C'est en pareil cas qu'un secrétaire est commode ! Mahomet charge Séide de faire table rase, de déblayer le terrain autour de son gigantesque monument pour en mieux montrer la grandeur, d'éteindre, dans notre ciel poétique, toute étoile qui n'est pas l'astre des *Contemplations*. Il accepte Shakspeare, parce que Shakspeare est étranger, parce qu'il peut passer pour son précurseur, parce qu'à l'aide d'un léger effort d'ajustement, d'un ingénieux travail de transformation et de métempsycose, on peut trouver encore le poëte de Guernesey dans le poëte de Windsor. Racine, non ; Racine le gêne, comme une protestation, un démenti ou un reproche. M. Hugo a dû applaudir de toutes ses forces le *parapluie* et le *pieu*. Mais prenez garde ! ce pieu n'est qu'un jalon. On le plante à l'extrémité de la littérature,

côté de la politique. D'une main, M. Vacquerie soufflète Racine; il tend l'autre à Robespierre.

Et maintenant, voulez-vous que nous nous amusions un peu ? M. Vacquerie a eu un grand nombre de bonnes fortunes, si j'en juge par la pièce où il prend tour à tour pour la dame de ses pensées le portier, le trombone et une vieille fille grasse, par celle où le mari fume son quatrième cigare sans s'apercevoir qu'il n'y a pas de fumée sans feu, — ou enfin, par son profond mépris pour le *critique vu de dos*, quand ce *dos* est trop près du *sol* et n'offre pas des lignes suffisamment élégantes. A ces bonnes fortunes sentimentales vient de s'ajouter une bonne fortune littéraire. Un chroniqueur trop pressé a cité des vers où le rhythme des *Djinns* était copié de façon à compromettre à la fois la copie et le modèle. Comme le vraisemblable n'est pas toujours vrai, il s'est trouvé que ces vers n'étaient qu'une spirituelle parodie ; M. Vacquerie a pu répliquer triomphalement : « Ils ne sont pas de moi ! » Franchement le chroniqueur a joué de malheur ; il n'avait qu'à feuilleter le gros livre jaune pour voir affluer sous ses yeux et sous sa plume les citations les plus bouffonnes et les plus authentiques. Quant à moi, je ne crains pas de me tromper ; j'ai le texte sous la main :

« Je fus bientôt dans l'état aucunement hypocondre et grisâtrement béat d'un citoyen qui voit fondre sur tous ses sens envahis les ailes de bécassine, les vins de tous les pays et les yeux de sa voisine... les sujets les plus pro-

fonds par des bouches ravissantes furent traités; les chiffons, les bals, l'âge des absentes, les bonnes, les bonbons, Dieu, l'impiété qui submerge les croyances, à quel jeu on jouerait. Puis une vierge de quarante ans bien sonnés, d'une physionomie noble, en rougissant du nez, appréciait une amie, etc., etc. »

Ah! pardon! Voilà que, moi aussi, je commets ma bévue; j'aligne, comme de la vile prose, le langage des dieux; ce que je viens de transcrire, ce sont des vers. Vous ne vous en seriez peut-être pas douté! J'avais oublié la définition classique des compositions poétiques : « De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté. » — Je dois une indemnité à M. Auguste Vacquerie; la voici; il s'agit d'un poëte du *bon sens.*

L'école où je me rallie
Veut un talent sans excès,
Discret, humble. Plus de ces
Brutalités de saillie....

Efforts, initiatives,
Trouvailles sous les affronts,
Bonsoir! Nous inaugurons
Les qualités négatives.

Se priver est maintenant
Le grand charme. Notre drame,
A nous, tient dans ce programme:
Abstinent et continent. (*Et les îles ?*)

Le vieux va rire du jeune.
On n'a que ce qu'on n'a pas. (?)
Rien devient tout. Le repas
Qui nourrit bien, c'est le jeûne... Etc., etc.

N'est-ce pas que les parodistes pouvaient se reposer cette fois sur les lauriers de M. Vacquerie ? Il s'est très-spirituellement arrangé pour leur couper la caricature sous les pieds. Ailleurs, voulant se rapprocher encore plus du Maître, et indigné que Molière ait fait les *Femmes savantes,* il écrit sans perdre son sérieux :

Le vers se couche à plat-Chrysale dans la chair...

Ailleurs, regrettant que le christianisme ait exilé Vénus, il imagine cette strophe délicieuse :

Adieu, Vénus même !
  Cher emblème !
Nom matériel
Qui, blonde ou bien brune,
  Mit en une
Les femmes au ciel !

Mais le bouquet, c'est la strophe finale d'une pièce qui aurait pu être très-touchante ; un enfant qui s'empoisonne en mordant une fleur. Nous ne demanderions pas mieux que de nous attendrir : Est-ce possible ?

Cette herbe était un poison.
Quel vide dans la maison !
Ah ! nature !
Ah ! tes produits, les voilà !
CRÉATION QUI HAIS LA
CRÉATURE !

Ces deux derniers vers ouvrent tout un horizon primaire et secondaire,laïque et obligatoire. Lorsque, à la suite de la 257e finesse de M. Thiers, nous aurons M. Gambetta pour dictateur et M. Hugo pour ministre de l'instruction publique, les œuvres de M. Vacquerie seront naturellement recommandées aux écoles comme des modèles de poésie et de style. Vous voyez d'ici l'instituteur dictant aux élèves :

CRÉATION QUI HAIS LA
CRÉATURE !

Puis demandant aux quatre plus forts leur copie. Le No 1 a écrit : Création qui est la créature ! — Le No 2 : Création qui, elle, a créature ! — Le No 3 : Création qui hêla créature ! — Trois *pensums*. — Enfin, le No 4 a écrit correctement, et reçoit, en prix *Tragaldabas*, *l'Homme qui rit*, *et les Chansons des Rues et des Bois*.

Ce qui suggère à un vieux lecteur du *Parnassiculet* l'improvisation suivante :

Vacquerie un jour héla
Une rime riche,
Et lui dit : ta sœur est là...
Honte au vers qui triche !

Elle répond : Je hais la
Bourgeoise césure.
Vive la licence ! Elle a
Bravé la censure.

Et l'univers s'assembla
Pour savoir le reste ;
Et Jean Baudry s'en alla
Emportant sa veste !...

Excusez les fautes de l'auteur.

X

THÉOPHILE GAUTIER

24 novembre 1872.

Un mois s'est écoulé depuis la mort de Théophile Gautier. C'est assurément trop peu pour essayer de fixer son rang et sa place dans la littérature française. C'est assez pour qu'il nous soit permis de prendre à notre tour la parole après les exagérations funèbres des panégyristes, des parents et des amis. Ce qui ne doit pas se dire autour d'un cercueil peut être dit sur un tombeau, pourvu qu'on y apporte les précautions de décence que commande la mort et le sentiment de respect qu'impose un immense talent.

En effet, nul ne songe à nier les facultés extraordinaires, étonnantes, exceptionnelles, qu'a déployées Théo-

phile Gautier depuis ses débuts jusqu'à ses dernières pages. On ne saurait en parler sans tomber dans des redites. Mais à ces qualités incontestées on veut en ajouter d'autres qu'il n'a jamais eues. On lui attribue une influence littéraire qu'excluait le tour même de son esprit ou de son *génie;* une autorité morale, incompatible avec l'ensemble de sa vie. Il a poussé jusqu'à la perfection, jusqu'à l'excès, l'art de peindre avec des mots; au lieu de se borner à saluer ces prodiges de *pittoresque*, à les admirer comme on admire un tableau de Decamps, d'Eugène Delacroix ou de Marilhat, on soutient ou on laisse entendre que l'auteur du *Capitaine Fracasse* a possédé par surcroît tout ce qui donne prise à un écrivain sur les intelligences, les âmes ou les consciences de son temps; la passion, l'émotion, l'idée, le sentiment, la vérité, la vie; tout ce qui fait d'une pensée individuelle une partie considérable des pensées, des rêves, des aspirations d'une société ou d'une époque. Poursuivons : cet homme dont la sérénité olympienne était proverbiale, et dont la bonté ne fut qu'une superbe ou prudente indifférence, on en fait un héros de dévouement et de tendresse. Ce *romantique* à tous crins et à outrance, qui, avant de passer demi-dieu, n'avait jamais pu se débarrasser de ses allures de bohême, on le transforme en père de famille, en *bénisseur*, presque en patriarche, comme si, pour mériter ces titres tant de fois bafoués par les adorateurs du grand Théo, il suffisait de ressentir les affections sans pratiquer

les devoirs. Enfin, ce contemporain des plus grands événements qui aient tour à tour agité, apaisé, affolé, effrayé, opprimé, foudroyé la France, ce sexagénaire, né sous le premier Empire, mort sous la troisième République, qui a trouvé moyen de publier l'équivalent de mille volumes sans qu'on puisse deviner dans ses écrits une opinion, une passion, un sentiment politique, était, s'il faut en croire les apothéoses d'après coup et de parti-pris, un modèle d'ardent et généreux patriotisme.

Tâchons, *sine irâ et studio*, d'établir la note juste dans cette symphonie, à grand orchestre, de la camaraderie et de l'amitié. Quand nous aurons dit que Théophile Gautier fut un prodigieux artiste, nous lui aurons fait bonne mesure. Entendons-nous : chez l'écrivain comme chez l'orateur, l'art ne doit pas être le but, mais le moyen. Il n'est pas défendu, par exemple, à un avocat, à un député, à un publiciste (ils abusent rarement de la permission), — d'arriver à la perfection dans leur *art*, mais à condition de le faire servir à propager une idée, à plaider pour une cause, à venger une vérité, à combattre un mensonge. De même en littérature et en poésie ; vous aurez beau réaliser des merveilles de couleur et de ciselure, ajouter aux richesses de la langue francaise ou dissimuler sa pauvreté, jouer du dictionnaire comme Paganini jouait du violon, créer la peinture à la plume, rivaliser avec Benvenuto Cellini, avec Rubens, avec Claude Lorrain ; si vous *ne me dites rien*, ou, en d'autres

termes, si ma pensée ne gagne rien au contact de la vôtre, si je n'aperçois pas, au delà de ces voiles splendides, de ces formes exquises, une âme supérieure à la mienne, qui m'instruise, me persuade ou m'éclaire, je n'aurai goûté, en vous lisant, qu'un plaisir stérile, une jouissance de gourmet. Vous ne serez qu'un magnifique objet de luxe, une curiosité enviée par tous les collectionneurs. Vous ne figurerez qu'au second rang dans l'histoire littéraire de votre siècle. Votre œuvre et votre nom resteront en dehors du grand mouvement de l'esprit humain.

Pour mieux fixer les proportions, citons quelques exemples :

La prose poétique de Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, est bien moins parfaite que le style de Théophile Gautier. N'importe ! il y a eu une année, un jour, une heure, où la société, la littérature, la philosophie, sont entrées dans une voie nouvelle, où les imaginations se sont réconciliées avec la religion chrétienne, parce que Chateaubriand avait écrit les *Martyrs* et le *Génie du Christianisme*. Trouvez-moi, dans le riche répertoire de Théophile Gautier, une seule page qui ait changé quelque chose aux idées de son temps !...

Les *Méditations* de Lamartine sont très-inférieures, comme exécution, comme *fini*, comme sûreté imperturbable de la langue poétique, aux vers de l'auteur d'*Émaux et Camées*. Pourtant le lendemain des *Méditations*,

toute une poésie nouvelle était née; toute une école de versification était morte. La rêverie, la prière, l'idéal, l'amour exalté et purifié par la foi, avaient désormais leur interprète, leur rhythme, leur clavier; les sources taries se ravivaient; le Pinde et le Parnasse étaient abandonnés en l'honneur du Sinaï et du Carmel. Une jeune génération devenait chrétienne d'aspiration et de cœur, pour être plus digne d'aimer, de rêver, de prier, de pleurer avec le poëte du *Lac* et du *Crucifix*. Maintenant, choisissez dans l'orfévrerie de M. Théophile Gautier ce qu'elle contient de plus fin, de plus miraculeux, de plus éblouissant, et dites-moi quel est le lecteur bénévole qui, après avoir admiré cette perle ou cette opale, a cru entrevoir d'autres horizons et d'autres cieux.

Ce qui est vrai pour Chateaubriand et Lamartine serait également applicable à Villemain, à Cousin, à Tocqueville, à Musset, à M. Guizot, à Victor Hugo, à Montalembert, à Lamennais, à Lacordaire. Tous, à certains moments et sur des routes bien diverses, ont entraîné sur leurs pas des disciples, ouvert des perspectives inconnues, retrouvé des origines, éclairci des ténèbres, réhabilité un art, des monuments, une poésie, une histoire, essayé de renouveler le théâtre, initié la vieille société aux institutions et aux mœurs de la républicaine Amérique, fait tomber les barrières qui nous séparaient des littératures étrangères, ramené l'élite et la foule autour de la chaire chrétienne, écrit, avec un mélange de doute, d'ironie, de

tendresse et de désespoir, le poëme étincelant de la jeunesse. Parcourons rapidement la laborieuse carrière de Théophile Gautier ; il nous sera facile de prouver, non-seulement qu'il n'a exercé aucune de ces influences, mais que son genre de littérature les lui rendait impossibles [1].

Il aurait pu, à son début, au seuil de sa fougueuse jeunesse, aux beaux jours des gilets écarlates, des pourpoints de velours, des souliers à la poulaine et des crinières léonines, prendre sa part des luttes du *romantisme* et faire ainsi, une fois dans sa vie, acte d'écrivain militant. Mais il n'eut pas même à réclamer cet honneur et à se donner cette peine. Bien qu'il fût à peu près du même âge qu'Alfred de Musset (un an de moins,) il ne figura, comme nous, que parmi les *claqueurs d'Hernani* et de *Stockolm et Fontainebleau.* Ses gilets

1. Voulez-vous absolument que Théophile Gautier ait eu une influence ? Eh bien, je vous répondrai par un calcul ou une échelle de proportion. Choisissez, par exemple, Chateaubriand et descendez d'un degré : Vous avez MM. de Salvandy, de Marchangy, les écrivains du *Conservateur;* des hommes qui ne sont pas sans valeur intellectuelle et morale. Regardez un peu au-dessous de M. Villemain ; vous rencontrez Gérusez ; un peu au-dessous de Victor Cousin, vous trouvez Damiron, Jouffroy, Paul Janet, Caro, Livet ; diminuez Alfred de Musset, vous arrivez à Murger ; Victor Hugo, vous obtenez Théodore de Banville ; Lamartine, vous réalisez tout un groupe, Turquéty, Emile Deschamps, Morvonnais, Beauchesne, le poëte des *Consolations*, Autran et Laprade à leurs débuts, Reboul

étaient un peu plus rouges et ses cheveux un peu plus longs que les nôtres; voilà tout. Quand il publia son premier ouvrage, *Les Jeunes France* — je ne dis pas que la victoire était remportée, mais la bataille était finie.

Ces *Jeunes France, romans goguenards*, oubliés aujourd'hui, ne peuvent compter que comme une débauche d'esprit, une gaminerie d'atelier. *Mademoiselle de Maupin* fit plus de bruit; trop de bruit, puisqu'on assure que les candidats académiques avaient constamment ce mauvais livre dans leur poche lorsqu'ils faisaient leurs visites aux *cléricaux* de l'Académie. Ici j'éprouve un double embarras. D'abord *Mademoiselle de Maupin*, qui est, faute de mieux, une œuvre d'art et de style, nous semble à présent une lecture de pensionnaire, si on la compare à certains romans qui font prime sur le boulevard et gale-

dans ses bonnes pages. Cherchez le disciple, l'inférieur, *l'inspiré* de Théophile Gautier. Vous voilà en tête à tête avec M. Ernest Feydeau.

Mais aussi, quelle expiation ! le maître meurt; il n'est plus là pour contredire, et le disciple publie de prétendus *Souvenirs*, d'où il résulterait que Théophile Gautier, presque moribond, assimilait les nudités du *Lion devenu vieux*, cyniques indécences, assaisonnées de solécismes, de non-sens et de radotages, aux audaces de pinceau de Jules Romain et de l'Albane. Si ce détail est exact, si vraiment, aux approches de l'agonie, l'illustre panégyriste du *nu* renouvelait pour la millième fois ses plaisanteries contre la *morale bourgeoise*, il y a là de quoi calmer les regrets et surtout les remords de l'Académie française.

rie d'Orléans. Ces œuvres dont l'auteur faisait du *nu* sur le papier comme le Titien et le Corrège en avaient fait sur la toile, ces hymnes fougueux de la forme, du sensualisme et de la chair, pouvaient du moins alléguer deux excuses : le désintéressement et la jeunesse.

Autre embarras; il est difficile d'imaginer à quoi peuvent servir un critique qui ne critique pas, un moraliste qui ne moralise pas; et cependant, si l'on en croit l'état-major de M. Victor Hugo, les amis de Théophile Gautier, les divers groupes de fantaisistes et de réalistes, le goût et la conscience n'existent pas. Ce n'est pas au nom du goût, mais seulement de *mon* goût, qu'il me sera permis de protester contre une monstruosité littéraire. Quant à la morale, si j'en oppose les notions les plus élémentaires à ce débordement de plastique et de luxure, on me renvoie au mouchoir de Tartuffe; on me dit que cette morale de convention à l'usage des douairières n'est pas plus la grande morale que l'hypocrisie n'est la vertu. Il y a plus : voici que nous entrons dans une nouvelle phase; dorénavant, nous ne pourrons parler, par exemple, de *l'Homme qui rit*, des *Chansons des rues et des bois*, de *Tragaldabas*, de *Fanny*, de *Profils et Grimaces*, de *Madame Bovary*, de *Mademoiselle de Maupin*, qu'après nous être préalablement demandé, comme M. de Pourceaugnac : « Suis-je tortu ou bossu? » — ou bien nous être assurés que nous sommes vierges de cour d'assises et de police correction-

nelle. Je lis dans un recueil de vers tout frais éclos et calqué sur ceux de M. Hugo, qu'un *critique vu de dos* est une vilaine bête, et que toute critique un peu vive des chefs-d'œuvre de ces grands citoyens s'explique : 1° par une difformité bien caractérisée. (Hélas ! tout le monde ne peut pas être fait comme l'Apollon du Belvédère ou M. Alfred Naquet ;) 2° par des infortunes conjugales ; 3° par le désagrément d'avoir subi un an de prison pour escroquerie ; 4° par l'impossibilité de payer son restaurateur. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces aménités versifiées, qui sont d'un des principaux rédacteurs du *Rappel*, tombent d'aplomb, non pas sur les critiques, qui ne sont généralement pas des repris de justice, mais sur les communards, qui ont eu presque tous des démêlés avec la gendarmerie.

Quoi qu'il en soit, nous nous empresserions d'amnistier *Mademoiselle de Maupin*, si tous les autres ouvrages de Théophile Gautier révélaient une rupture avec cet inquiétant début. Malheureusement, il n'en est rien ; *Fortunio*, le *Roi Candaule*, *Une Nuit de Cléopâtre* et bien d'autres pages inspirées par le même amour du déshabillé, continuent, avec moins d'éclat, la même veine, et constatent l'idée fixe qui poursuivait l'éminent écrivain au milieu de travaux plus dignes d'un grand artiste. Cette idée tenace, ne l'a-t-il pas exprimée sous forme de paradoxe, lorsqu'il a dit que, pour donner à la France les beaux jours du siècle de Périclès ou des Médicis, il fau-

drait choisir, dans les deux sexes, des types de beauté, en faire des statues vivantes, et les promener à travers nos rues et nos jardins publics, quand la température le permettrait? Je n'attache pas à ce propos excentrique plus d'importance qu'il n'en mérite; mais je crois pouvoir ajouter que ce sacrifice permanent des lois sociales et morales, ou plutôt (pas de grands mots!) des simples convenances mondaines à la beauté matérielle et plastique devait forcément *déclasser* Théophile Gautier et le rendre incapable d'un rôle actif, d'une influence sérieuse dans notre littérature. Il y a là un symptôme, une manie, si l'on veut, dont on rencontre les traces dans toute sa carrière de critique, et qui lui fit perdre souvent le droit de dire avec Térence :

« — Je suis homme, et rien de ce que l'homme souffre ne peut passer loin de mon cœur. »

C'est ainsi, — pour ne citer que deux détails entre mille, — qu'à propos du *Caprice* d'Alfred de Musset, petit proverbe à peine supérieur aux jolies pièces de l'ancien Gymnase, il arrivait, d'extase en extase, à traiter l'auteur de ce chef-d'œuvre de bienfaiteur de l'humanité, et à se plaindre que l'État et les riches particuliers ne fissent pas aux poëtes un budget princier au lieu de dépenser bêtement leur argent pour soigner des goîtreux, des paralytiques et des galeux. Plus tard, *La Source*, peinture assez contestable de M. Ingres, lui inspirait un

hymne de religieux enthousiasme, où ce tableau devenait une création comme le ciel et la terre, et où le peintre nous apparaissait comme l'émule et l'égal de Dieu.

Cet oubli ou ce dédain des proportions dans l'ordre moral, cette annulation constante de l'âme, du sentiment, de l'humanité pensante et souffrante, au profit de la matière, de la forme, de la couleur, de la jouissance des yeux et des sens, isolaient Théophile Gautier et le réduisaient à trôner, comme un monarque impassible et irresponsable, dans un petit groupe d'artistes ou d'initiés. L'âme est, elle aussi, une souveraine; plus on lui dispute ses droits et ses priviléges, plus elle s'en montre jalouse. Elle se venge de ceux qui la négligent ou tentent de la déposséder, en les séparant de la grande famille humaine, en ne leur laissant, pour tout domaine, que cette matière dont ils disposent à leur gré, mais qui, une fois décrite, maniée, peinte et repeinte, ne leur donne ni une idée à propager, ni une intelligence à conduire, ni une ombre à dissiper, ni une distinction à faire entre la vérité et le mensonge, entre le bien et le mal[1].

1. Jamais nous n'accorderons *sans réserve* le titre de grand écrivain à l'homme qui ne s'est pas dit chaque matin et chaque soir: « L'âme humaine est, à elle seule, plus variée, plus riche, plus intéressante, plus instructive, plus digne d'étude, que toutes les magnificences du monde extérieur et de la matière. »

Au reste, tous ces grands et superbes contempteurs de l'âme n'en sont pas, pour cela, plus intrépides en songeant au redou-

Maintenant, il serait très-injuste de passer sous silence les vrais titres de Théophile Gautier à une admiration de *dilettante*, qui, mêlée de réserves et de regrets, n'en est que plus sincère. Ses récits ou *tableaux* de voyage [1], *Tra-los-Montes*, *Constantinople*, — sont incomparables. La palette la plus riche et la plus habile n'aurait pas mieux fait. *Le Capitaine Fracasse* est une merveille dans son genre; seulement, ce genre n'est pas de ceux qui élèvent un roman au-dessus de sa condition, et le placent en contact direct, soit avec les mœurs d'une époque, soit

table moment où leur âme — « *s'ils en avaient une* — » se séparera de leur corps. Théophile Gautier avait une peur horrible de la mort. Voici un fait que je puis raconter à coup sûr; car j'en ai été le témoin. Gautier dînait un soir, en fort brillante compagnie, chez un de nos poëtes les plus éminents, aujourd'hui membre de l'Académie française, M. Joseph Autran. Tout à coup, voilà M. Edmond Texier qui s'écrie : « Vous savez ? Le choléra fait des siennes: il y a eu hier 260 cas. » (C'était en avril 1854.) Aussitôt nous voyons Théophile Gautier pâlir, suer à grosses gouttes, puis se lever en alléguant une indisposition subite, et demander au maître du logis la permission de se retirer. — « C'est toujours ainsi, nous dit son ami le plus intime, quand on le place trop près de l'image de la maladie et de la mort. » — Il fallait, en effet, qu'il eût bien peur; car le dîner était excellent.

1. Et cependant, même sur ce terrain où Théophile Gautier semble inattaquable, comment ne pas être du même avis que cette femme d'esprit que citait récemment M. Victor Fournel, et qui disait après avoir lu *Tra-los-Montes* : — « C'est bien beau, mais il paraît qu'il n'y avait pas d'Espagnol en Espagne quand M. Théophile Gautier y est allé ? »

avec une maladie de l'âme, soit avec les personnages et les événements de l'histoire, soit enfin avec l'inépuisable comédie du cœur humain et de la vie sociale. Jamais on ne mettra *le Capitaine Fracasse* au même rang et dans le même rayon de bibliothèque que *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Clarisse Harlowe*, *Tom Jones*, *Gil Blas*, *René*, *Adolphe*, *Ivanhoé*, *Valentine* ou *Mademoiselle de la Seiglière*.

La critique d'art et de théâtre tient une place immense dans l'immense bagage de Théophile Gautier. La plupart de ces articles font l'effet de prodiges et de tours de force. Seulement (toujours un seulement!) ce n'est pas de la critique ; c'est beaucoup plus ou beaucoup moins, suivant qu'on aime à savourer en égoïste un feuilleton charmant comme on savoure une glace de Tortoni, ou que l'on demande à un esprit supérieur de nous dire et de nous expliquer son avis sur un tableau, une statue ou une pièce. Gautier se substitue à l'artiste pour refaire avec sa plume la statue ou le tableau: il exécute autour du sujet traité par l'auteur dramatique une variation brillante; il ne nous dit jamais ou presque jamais ce que nous devons penser de l'œuvre qu'il juge. C'est ici le moment de parler de cette bienveillance universelle, bruyamment vantée par ses amis, et qui s'est exercée également sur l'excellent, le bon, le médiocre et le pire, sur les produits les plus échevelés du *romantisme* de la onzième heure et sur les ouvrages les plus corrects de

l'École dite *du bon sens*, sur M. Ingres et sur Eugène Delacroix, sur Ponsard et sur Vacquerie, sur Jules Sandeau et sur M. Flaubert.

La bienveillance peut être une vertu ou un charme dans la vie privée. Dans la critique, je n'hésite pas à la signaler comme un vice — que dis-je? comme la négation même et le démenti des attributions que le critique s'arroge, de la tâche qu'il est censé remplir. Sans aller jusqu'aux *vertueuses colères* d'Alceste, j'exige que l'homme à qui je donne prise sur mon opinion adopte nettement un parti, discute vivement le pour et le contre, ne craigne pas de *tuer* ce qui ne mérite pas de vivre. Un peu de passion ne lui messied point. Je veux qu'il ait des préférences et des antipathies, qu'il raille la médiocrité vaniteuse, que la chaleur de ses attaques m'atteste la sincérité de ses louanges; que, dans l'éloge comme dans le blâme, il ait l'air de penser ce qu'il écrit. Je demande que l'*homme*, chez le critique, n'abdique jamais; qu'à l'aspect du laid, du faux, de l'œuvre corruptrice ou dangereuse, de l'irritant étalage des *faiseurs* et des *poseurs*, on sente frémir et vibrer en lui les cordes qui vibrent et frémissent en moi, mais qui se taisent, faute de savoir parler. Il y a, dans la bienveillance encyclopédique de Théophile Gautier, bien des éléments hétérogènes qui me la gâtent; le dédain, le dégoût d'une besogne quotidienne qu'il subissait par nécessité et qui le détournait de ses beaux songes d'artiste et de poëte; la crainte de

mettre du trouble dans sa vie, un nuage dans son azur; le désir de n'avoir que des amis. Il y a surtout ce trait caractéristique que j'ai déjà indiqué, le silence imposé à l'âme, la sourdine appliquée à tous les ressorts de la vie morale; l'indifférence absolue pour tout ce qui n'est pas le contour, la fantaisie ou la couleur; l'habitude de se désintéresser de l'humanité, de ses droits, de ses devoirs, de ses besoins, de son idéal, de sa conscience, pour vivre dans un monde à part où l'*être humain* s'efface au milieu de visions fantastiques, contemplées à travers les fumées du narguilé ou du haschich; belles femmes, formes luxuriantes, tons splendides, tapis turcs, soleils d'Orient, statues animées, fleurs exotiques, parfums inouïs, sensations étranges, ruissellement d'or et de diamants; toutes les magies, pas une pensée; toutes les superstitions, pas une croyance; tous les *peut-être*, pas une certitude. Je n'ai jamais eu l'honneur d'être un des justiciables de Théophile Gautier; mais, à la place de ceux qu'il louait avec tant de prodigalité et d'insouciance, cette banalité égoïste et superbe, ce poli et cette froideur de marbre de Paros, m'eussent plus irrité que les coups d'épingle de Sainte-Beuve ou les coups de massue de Gustave Planche.

Une remarque avant de conclure : je viens de nommer Sainte-Beuve. Bien plus que le causeur du *Lundi*, Théophile Gautier a été, par excellence, le littérateur, le critique, l'artiste, le poëte, l'homme de génie du second

Empire. Pour le prouver, je n'ai pas besoin de rappeler la *Nativité* du Prince Impérial, détail qui ne signifie rien, puisque, dix-huit ans auparavant il avait célébré, dans une ode, la naissance du comte de Paris. Sainte-Beuve — rendons-lui cette justice — ne s'est jamais livré qu'à demi, et, quand il est mort, il allait se reprendre tout à fait. Trop observateur, trop pénétrant pour se dessaisir de ses prérogatives de critique, indépendant et resté sur le *qui-vive* jusque dans l'adhésion, il accueillit le coup d'État et ses suites, non par servilisme ou arrière-pensée d'ambitieux et de courtisan, mais comme moyen de retrouver ses loisirs de lettré, son importance d'écrivain, et d'être délivré du gros tapage démagogique. Il voulait bien hanter les salons de la princesse Mathilde ou du prince Napoléon, mais à condition de reprendre, en sortant, son franc-parler avec son paletot, et de n'accepter le Sénat que comme le payement d'une créance accumulée par le travail et le talent. Théophile Gautier, lui, n'était nullement servile, mais inconscient. Sa littérature s'associait étroitement à l'Empire, non pas qu'elle plaidât ou se passionnât pour lui, mais parce qu'elle représentait, avec des formes exquises, cette impassibilité, ce caractère de *torpille*, cet abandon taciturne des lois de la conscience et des libertés de l'esprit dont l'Empire avait besoin pour vivre et pour durer. Une des innombrables bévues de Napoléon III fut de croire qu'il gagnait à être défendu. La défense suppose l'attaque,

le plaidoyer implique le réquisitoire ; l'apologie laisse croire à une discussion, et, pour un gouvernement de ce genre, être discuté, c'est être mort. Non ! ce qu'il lui fallait, c'étaient des *endormeurs*, dans un sens, bien entendu, qui n'a rien de soporifique ; des maîtres dans l'art d'engourdir l'intelligence par la satisfaction des sens, de remplacer l'activité morale par la curiosité gourmande, de tromper l'appétit par la friandise. Nul ne lui convenait mieux que Théophile Gautier, le magnifique indifférent, à qui ne déplaisaient pas le cortége et les accessoires du césarisme ; il eût volontiers applaudi les jeux du Cirque, les courses de chars, les combats de gladiateurs, les folies artistiques d'un Néron tempéré et débonnaire. Il regrettait, dit-on, de n'être pas né dans l'extrême Orient. Il eut beau s'habiller en Indou, en Arabe ou en Turc ; il ne fut, en somme, qu'un Romain de la décadence.

Si nous voulons nous relever de notre chute, ne laissons pas s'introduire, dans l'appréciation des hommes et des œuvres, ces disproportions ou ces confusions qui ne sont bonnes qu'à égarer la conscience publique et à corrompre le sentiment moral, sans profit pour le goût. Entrer dans la vie en destructeur de toute tradition et de toute doctrine, donner à sa plume la licence que Jules Romain a donnée à son pinceau, se vouer au culte du *nu* comme à une religion digne de survivre à toutes les autres ; couvrir des rames de papier, tenir, pendant trente-six ans,

un des sceptres de la critique, sans se passionner une seule fois pour le bien, sans se fâcher une seule fois contre le mal, sans signaler un péril, sans flétrir un vice, sans ouvrir une route, sans résoudre une question, sans formuler un jugement, sans faire pencher une balance, sans se prendre corps à corps avec une erreur ou un mensonge; encourager au paganisme un siècle qui n'est que trop païen ; ne pas paraître se douter qu'il existe, dans la vie, des devoirs, des lois divines et humaines, des servitudes honorables, des sacrifices nécessaires, des moyens de féconder et d'ennoblir le travail, — c'est mériter, si l'on a eu un immense talent et un caractère inoffensif, toutes sortes de circonstances atténuantes et d'admirations partielles, mais pas une seule apothéose ; c'est nous donner envie de nous récrier, si on vous assimile aux vrais bienfaiteurs, aux vrais guides de l'esprit humain, aux grandes âmes qui s'immolent pour le triomphe d'une vérité. C'est ôter d'avance à vos amis le droit de m'accuser d'injustice, si j'affirme que Montaigne, La Bruyère, Lesage, Vauvenargues, Musset, Brizeux, Tocqueville, avec leur mince bagage, resteront, malgré vos splendeurs et vos richesses, vos supérieurs en littérature[1].

1. Voir la remarquable étude de M. Victor Fournel, dont j'adopte complétement les conclusions :

« Il restera comme un curieux phénomène littéraire, en

dehors du courant général de l'humanité. Parfois on relira son œuvre, comme on regarde ces tableaux Chinois et Japonais qui figurent dans quelques-uns de nos musées. Ce qui n'est pas humain n'intéresse pas longtemps l'humanité. Gautier est une statue grecque, la statue de Memnon, si l'on veut, doublée d'une idole hindoue : Il n'est pas un homme ! »

XI

PARIS CAPITALE

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE[1]

Décembre 1872.

Si habitué que l'on soit à voir réussir en France le *Credo quia absurdum,* il est impossible de ne pas se demander avec une curiosité douloureuse pourquoi nos désastres, nos fautes, les folies ou les inepties des hommes du 4 septembre et les crimes de la Commune, ont produit exactement le contraire de ce que la sagesse humaine devait en attendre. Ce funeste contre-sens peut, hélas! s'expliquer par bien des causes. Je place au premier rang le rôle que s'est attribué Paris dès le début de

1. Par M. Paul Thureau Dangin.

la guerre, — que dis-je? avant même que l'idée de cette guerre fatale apparût à l'esprit troublé de l'Empereur et de ses ministres, comme une chance de salut, comme un moyen d'échapper aux menaces de l'anarchie et de l'émeute.

A part la démagogie des grandes villes qui se souciait fort peu de liberté, mais qui s'organisait depuis longtemps pour la guerre sociale, on peut affirmer que la pacifique et laborieuse province ne désirait nullement le réveil de l'insurrection parisienne, la renaissance du régime des barricades, l'hommage tardif prodigué à la mémoire de Baudin et autres préliminaires de la victoire républicaine. Plus tard, elle vit, avec une anxiété qui n'avait rien de bien martial, un épisode diplomatique d'apparence assez chétive se changer tout à coup en *casus belli*. Dans ces deux premiers chapitres de malheurs dont nous ne prévoyons pas le terme, Paris pesa tout à la fois sur le gouvernement et sur la France. Il imposa à l'un et à l'autre, d'abord ses agitations factieuses, puis sa belliqueuse furie. Grâce à lui, à sa spécialité révolutionnaire, à sa prépondérance insensée, à la puissance d'initiative que lui donnait une centralisation monstrueuse, le terrain était tout préparé pour que, à la nouvelle d'une quatrième défaite, ardemment désirée par les grands citoyens de la démocratie, l'Empire s'écroulât comme un château de cartes et fût remplacé par la République. Pour la centième ou la millième fois, la province, moins consultée que

jamais, n'eut qu'à suivre cette impulsion irrésistible qui ne lui laissait ni l'embarras, ni la liberté du choix. Elle fut forcée de subir et de partager la plus épouvantable folie qui ait jamais centuplé, aux dépens d'un peuple vaincu, les conséquences d'une catastrophe; une révolution anarchique en face de l'ennemi victorieux.

Poursuivons : ceci n'était que la préface; le siége de Paris et ses suites vont nous démontrer, sous de nouveaux aspects, cette espèce d'égoïsme à deux millions de têtes, cette manie de ne rien voir en dehors de soi, de tout rapporter à son omnipotence, de croire que, pour conjurer le péril, laver la honte, réparer la défaite, assurer le triomphe, se substituer à la Providence, il suffit de dire comme Médée : — « Moi, dis-je, et c'est assez! » — Voici quel a été, le jour où notre capitale fut séparée du reste de la France par le *cercle de fer*, le vrai sentiment parisien : « Ce fut, me disait un jeune républicain très-sincère, très-spirituel et très-brave, une sorte de soulagement. Nous étions chez nous, n'ayant plus de comptes à rendre à personne, indépendants de l'univers entier, seuls arbitres de notre propre défense, certains d'en avoir toute la responsabilité et tout l'honneur. » — En d'autres termes, pendant cette période néfaste qui servit de transition entre la guerre et la Commune, Paris eut l'orgueilleux plaisir de se figurer, non plus seulement qu'il dominait la province, mais que la province n'existait pas, que rien ne ferait plus diversion à ses héroïques efforts,

que tout l'intérêt de la lutte se concentrait en lui seul, que de lui seul dépendait le dénouement, et que peu importaient Reischoffen, Forbach, Sedan, les départements envahis, les misères de nos soldats et de nos mobiles, le pillage et l'incendie des villages, les chances de défaite multipliées par la défaite même, pourvu qu'il résistât, lui Paris, le lion de l'histoire, — et de la fable, — et sortît vainqueur de cette glorieuse épreuve.

Il y avait tout ensemble, dans cette illusion, un surcroît de vanité naïve et un calcul révolutionnaire. Paris, livré à ses propres forces, chargé de sa propre défense, isolé de toute communication avec le dehors, dispensé d'accepter toute autre influence que la sienne, savait très-bien qu'il mènerait de front la résistance aux Prussiens et les progrès de l'anarchie; qu'il saurait faire de chaque incident du siége une étape démagogique, et enfin, quelle que fût l'issue, qu'il s'arrangerait toujours pour qu'elle tournât au profit de la révolution radicale. Sauf quelques exceptions admirables, sauf les généraux que l'on n'a pas cessé d'abreuver d'outrages, les mobiles bretons que la populace parisienne aurait bien voulu supprimer, les débris de l'armée régulière et quelques-unes de ces *individualités* brillantes qui ne manquent jamais en France quand il s'agit d'aller au feu, le véritable Paris assiégé s'est constamment offert à nous avec ce double caractère; une résistance fantaisiste, *à bâtons rompus*, qui trouvait plus commode d'accuser ses chefs, de toucher sa solde et de

se griser tous les soirs que de joindre l'ennemi ; — et une idée très-nette et très-énergique : l'idée de faire servir les lenteurs du blocus à la propagande ultra-républicaine. Peu à peu l'idée, qui ne fut pour cette population enfiévrée, gangrenée, hétérogène, cosmopolite, qu'affaire de *decorum*, de caprice ou de gageure, s'absorba dans celle où se résumaient toutes ses passions et toutes ses convoitises. Lorsqu'arriva le jour de la capitulation, le *triage* était fait ; la Commune avait une armée, le patriotisme n'en avait plus. La maladie chronique avait passé à l'aigu.

Un pas encore. La France vaincue, saignante, exténuée, à demi-morte, exploitée et dilapidée par la République gambettiste bien plus que par les Prussiens, se réveille enfin de l'état d'abaissement et d'obéissance machinale où l'avait plongée cette incroyable série de calamités, envenimées par les saturnales démagogiques. Elle secoue le joug odieux de ses tyranneaux de l'intérieur, pires que l'invasion ; elle a le courage de regarder en face cette bande de dictateurs et de proconsuls qui font argent de sa ruine et, sans quitter la salle à manger de leurs hôtels de préfecture, prêchent la guerre à outrance. Elle leur répond en employant son dernier moyen de salut, en choisissant pour ses mandataires les hommes qui pouvaient la tirer de son ignominie, laver la boue du 4 septembre, faire cesser les atrocités de la guerre, adoucir les cruautés de la paix, aider le pays à se racheter, à

se relever, à renaître, à rentrer en possession de lui-même. Qui se chargea d'introduire, dans ce concert si sincèrement populaire, la première dissonance? Encore Paris, toujours Paris. Les républicains étaient découragés. Ils croyaient la partie perdue et songeaient à s'esquiver ; ils s'attendaient à voir Paris, après tant de souffrances et de leçons, après les criminelles journées du 31 octobre et de 22 janvier où les démagogues s'étaient déjà faits les alliés des Prussiens, s'associer au mouvement de réaction qui nous promettait notre revanche. Oh! que non pas! Cessant d'être la capitale d'une illusoire résistance pour retourner à ses vrais instincts, *ad vomitum*, et redevenir la capitale de l'émeute, Paris donnait deux cent mille voix à M. Louis Blanc, le plus discrédité, le plus dangereux des *fruits secs* de la République de Février, et à M. Hugo, que chacune de ses rentrées dans la politique rend un peu plus embarrassant pour ses amis.

Ce renfort inattendu marqua le premier temps d'arrêt dans la déroute républicaine; qui sait? il fut peut-être pour quelque chose dans les hésitations du point de départ, qu'il est, hélas! plus facile de regretter que de réparer. Puis survint la Commune; l'histoire lui assignera pour date officielle le 18 mars; mais, en réalité, elle était faite, elle existait dès le commencement du siége; elle en révélait le vrai sens; elle lui infligeait un dénouement que l'on pouvait prédire dès les premières scènes. Ici,

je ne puis résister au plaisir de citer quelques lignes d'une bien remarquable et bien éloquente brochure que je reçois à l'instant : *Lettre sur la situation*, par Saint-Genest.

« Le 28 mai, à l'entrée des troupes à Paris, la Révolution était écrasée, et le parti de l'ordre triomphant. C'était la troisième fois depuis le commencement de ce siècle. Le premier Consul après la grande Révolution, Cavaignac et Bonaparte après les journées de juin, avaient reçu la mission de rétablir l'ordre ; mission terrible et facile à la fois; car, aussi bien dans la politique que dans la nature, le chaos ne peut être de longue durée, et les dictateurs amenés par les forfaits de nos républiques sont plutôt forcés de résister à la réaction que d'y entraîner la nation.

» Or, cette fois la besogne était plus facile encore; prise en flagrant délit de meurtre, d'incendie et de pillage, la Révolution se voyait enchaînée pour longtemps; ayant tout fait, elle s'attendait à tout.

» Plus misérable que jamais, elle avait ajouté à ses forfaits ordinaires la trahison devant l'ennemi; la trahison et l'infamie que Danton et Robespierre ne nous avaient pas fait connaître.

» La Révolution avait trahi, le 4 septembre, le 31 octobre, le 18 mars. Elle avait trahi à Lyon, à Marseille comme à Paris, et elle était si bien l'alliée de l'étranger, qu'après huit mois de massacres et d'horreurs, le jour où

le roi de Prusse avait voulu donner à son armée un magnifique spectacle, il avait demandé cent mille valets pour incendier la capitale de la France et renverser le bronze d'Iéna, et ces cent mille valets, il les avait trouvés dans le parti républicain; de sorte que les descendants de 92 ne nous apparaissaient plus que comme les aides du bourreau allemand.

» Dans cette chute effroyable, hommes de septembre, républicains modérés, doctrinaires de la démocratie, honteux de certaines alliances, de certains compromis, écrasés sous le poids de crimes qu'ils n'avaient pas commis, mais dont ils étaient complices, les pieds pris dans cette fange et dans ce sang, tous étaient tombés à genoux... Le *Siècle* demandait grâce; Gambetta restait caché sous les orangers d'Espagne, et rien n'égalait l'audace et les crimes de la veille, si ce n'est la terreur et la lâcheté du lendemain...

» Il y a un an et demi de ces choses, et... ce qui ne s'était jamais vu, ni en 93, ni en 48, c'est le parti de l'ordre qui succombe dans son triomphe, c'est la Révolution qui triomphe dans ses forfaits... »

Je m'arrête; il faudrait tout citer; le jeune et ardent publiciste vient de me donner l'âpre joie de voir exprimer dans un style de feu les vérités que ma vieille plume essaie de défendre, et qui sont chaque jour plus outragées. Soyez bien sûr que, dans cette situation monstrueuse que Saint-Genest peint à larges traits, avec tant de fran-

chise et de vaillance, Paris est pour presque tout; car la province qui, grâce à dix-huit mois d'*essai loyal*, c'est-à-dire de propagande communiste, légalisée par le suffrage universel, est aujourd'hui à l'unisson de Belleville, n'aurait pas eu, en mai ou en juin 1871, une velléité de résistance, si la République avait été ensevelie sous les ruines de Paris, écrasée sous le poids de ses crimes, de ses inepties et de nos malheurs. Les plus fougueux démagogues de nos départements les plus *rouges* s'attendaient à cet épilogue. Les plus compromis commençaient à s'enquérir de l'heure des départs des chemins de fer, et je me souviens encore des cris de surprise et de joie dont retentit le club *communard* de ma ville natale, lorsqu'on apprit que M. Gambetta, au lieu d'être mis en accusation ou jugé par contumace, allait être triomphalement envoyé à l'Assemblée nationale.

Voilà le dossier politique de Paris révolutionnaire pendant ces trois dernières années. C'est pour cela que les radicaux, nos vainqueurs d'aujourd'hui, nos maîtres de demain, redoublent de flatteries et de louanges, à mesure qu'il devient plus coupable. Ils l'enivrent, en prose et en vers, de leurs adulations serviles, comme ils flatteraient, en d'autres circonstances, le souverain ou le dictateur, de qui ils attendraient des titres, des pensions et des places. Ils savent bien ce qu'ils font lorsqu'ils imposent, avant tout, avant même l'amnistie des scélérats, l'enseignement athée et la dissolution de l'Assemblée, à

leurs dociles mandataires, la réinstallation, à Paris, du gouvernement et de la Chambre. Sans être ni sorciers ni prophètes, ils comprennent que Paris — leur Paris — deviendrait aussitôt l'arbitre de la situation ; qu'il gouvernerait le gouvernement, se substituerait à l'Assemblée, traduirait ses volontés en émeutes, accepterait d'eux le mot d'ordre d'une révolution nouvelle et finirait par créer, à leur bénéfice, l'alliance du plus despotique de tous les pouvoirs avec la plus meurtrière de toutes les anarchies.

Qu'est-il besoin, au surplus, de raisonnements et de conjectures ? Je viens de vous parler de Paris contemporain. Ici, le passé nous renseigne sur l'avenir. Ce passé turbulent, factieux, tyrannique, ces épisodes toujours nouveaux et toujours les mêmes, où l'on voit une minorité de coupe-jarrets et de bandits, poussée par un groupe d'intrigants ou de scélérats, favorisée par la stupeur, la curiosité ou l'apathie des *honnêtes gens*, s'improviser souveraine, usurper la toute-puissance, se ruer sur les palais, étouffer la représentation nationale, commettre en un jour plus d'actes arbitraires que la royauté absolue n'en a commis dans un siècle, entraver, supprimer et remplacer la vraie volonté du vrai peuple ; ces épisodes, aussi instructifs qu'effroyables, viennent d'être racontés et résumés, avec autant de netteté que de vigueur, sous le titre de *Paris-Capitale pendant la Révolution française*, par M. Paul Thureau Dangin, jeune

écrivain qui met un grand talent au service d'une noble cause. Maintenant, que les ambitieux ou les charlatans en quête de ruisseaux d'eau trouble, que les sceptiques ou les fantaisistes enclins à croire que rien n'existe en dehors de cette incorrigible Athènes dont ils risquent de faire une Varsovie, que les statisticiens et les économistes absorbés par leurs chiffres, viennent réclamer les prérogatives ou les droits de Paris-Capitale, au nom de sa supériorité intellectuelle, de son initiative mondaine ou de sa prospérité commerciale, nous savons ce que sous-entendent ces revendications paradoxales ou perfides : 89 et 93 servent de commentaire et de préface à 1870 et à 1871 ; Lafayette donne la réplique à Jules Favre ; Mirabeau fait signe à Gambetta ; Danton estampille son mois de septembre ; Camille Desmoulins tend la main à Rochefort ; Hébert et Marat fraternisent avec Raoul Rigault et Vermesch ; les sinistres échos de Saint-Lazare et des Carmes répondent aux feux de peloton de la rue Haxo et de la Roquette ; le sang des otages de la Commune et des victimes de la Terreur semble couler de la même source. Nous sommes forcés de nous dire que ces monstres n'auraient pas eu leur jour, que ces crimes n'eussent pas été commis, que ce sang n'eût pas été versé, que cette pression exercée par la canaille sur le pays n'eût pas été possible, que la série de révolutions qui nous a menés où nous sommes eût été conjurée, atténuée ou maîtrisée, si, à toutes ces dates fatales, Paris n'avait pas accaparé l'om-

nipotence, et si, dans cette ville étrange, le rebut, la lie, les gibiers de police et de prison, les indigènes de l'égout, du bouge et de la borne, n'eussent pas fait la loi à la majorité honnête, à la population véritable.

Ou je me trompe fort, ou M. Paul Thureau, qui jusqu'à présent ne s'était fait connaître que comme un brillant et judicieux publiciste, possède toutes les qualités de l'historien. Jamais, dans d'illustres ou populaires histoires, beaucoup trop vantées et beaucoup trop lues, je n'avais aussi bien compris comment *ça se jouait* dans ce temps horrible que l'on veut renouveler dans la rue après l'avoir réhabilité, glorifié et fait revivre dans les livres. Du moment que la populace de Paris, — aussi hideuse, mais plus excusable que celle d'à-présent, parce qu'elle était plus misérable et plus voisine des abus de l'ancien régime, — inaugure ses fameuses journées, étapes de notre ruine, en obligeant le roi, la reine, les princes, la cour, l'Assemblée constituante, à quitter Versailles pour se jeter dans la gueule du loup révolutionnaire et parisien, tout est dit. Ainsi que le remarque excellemment M. Paul Thureau, cette néfaste journée du 6 octobre, préliminaire de toutes les autres, coûta aussi cher à la Révolution qu'à la Royauté ; car, si elle prépara la chute et le martyre de l'une, elle précipita l'autre dans une voie où les plans de réformes, les projets des modérés et des sages, allaient se perdre dans un chaos de violences, de folies, d'atrocités et de crimes.

Ici, quel douloureux rapprochement entre 1871 et 1789 nous est suggéré par ces lignes de Mme de Staël, que cite M. Paul Thureau et que vous appellerez, à votre choix, historiques ou prophétiques : « L'Assemblée constituante, transportée à Paris par la force armée, se trouve dans la situation du roi lui-même; elle ne jouit plus de sa liberté. ELLE AVAIT ÉTÉ MAÎTRESSE DU SORT DE LA FRANCE depuis le 14 juillet jusqu'au 5 octobre 1789; mais, à dater de cette dernière époque, c'est la France populaire qui l'a dominée. »

Oui, à dater de cette journée de malheur, on vit ce qui ne manquerait pas de recommencer aujourd'hui, ce qu'invoquent de toutes leurs clameurs l'état-major de M. Gambetta et les demeurants de la Commune, ce que je recommande, avec M. Paul Thureau, aux méditations ou aux souvenirs de nos législateurs. Chose singulière! La centralisation monarchique, telle que l'avaient pratiquée les derniers rois de France, avait amené les mêmes résultats que la centralisation révolutionnaire. — « En 1789, dit M. de Tocqueville, Paris avait achevé de dévorer les provinces. » — Dès lors, tout s'enchaîne avec une logique implacable. La journée du 6 octobre est le premier coup d'État de Paris contre la France; la province s'attriste ou s'effraie, mais n'a pas le courage de protester. Bientôt la liberté et la dignité des séances de l'Assemblée sont à la discrétion des tribunes publiques; les dames de la halle font taire les orateurs. La Constituante

inspire encore quelque respect, conserve quelque prestige; mais vienne la Législative, vienne la Convention; le pouvoir se déplace; l'auditoire commande, et l'Assemblée obéit. Des hommes célèbres, des philosophes, des penseurs, qui se sont étudiés trente ans à étayer leurs utopies sur la perfectibilité humaine, s'abaissent jusqu'à flatter lâchement le tigre démocratique qui leur répond en montrant ses crocs avides. La popularité parisienne devient semblable à ces divinités barbares auxquelles on offrait en sacrifice du sang et des cadavres. Les plus purs, les plus fiers, les plus enclins à accuser de bassesse les courtisans de Versailles, jettent en holocauste à cette idole insatiable leur conscience, leur honneur, leur bon sens, leur justice, tout, jusqu'à leurs rêves d'autrefois pour le bonheur de cette aveugle multitude qui les acclame un moment, en attendant qu'elle les brise, les foule aux pieds et les livre au bourreau.

Tout, dans l'éloquent récit de M. Paul Thureau, s'explique par cette prépondérance de plus en plus oppressive de Paris sur la France, de la populace sur les élus du peuple, des saturnales de la rue sur les délibérations régulières, de la fantaisie sur la loi, de la sédition sur le gouvernement. Ces massacres, ces exécutions, ces orgies sanglantes, ces envois en province de commissaires chargés de *réchauffer* le patriotisme, tous ces actes de scélératesse et d'audace que l'on a voulu présenter, sous un aspect grandiose, comme un défi lancé aux rois de l'Eu-

rope et à l'invasion étrangère, n'étaient, en fait, que des moyens violents, tantôt de terroriser les élections, pour déplacer la majorité, tantôt d'épouvanter les élus, pour étouffer leur parole ou changer leur vote. Dans les élections de la Législative et de la Convention, dans les attentats du 20 juin et du 10 août, dans le régicide du 21 janvier, dans les massacres de septembre, dans la chute des Girondins, dans les levées en masse pour la geôle et pour l'échafaud, dans ces féroces conflits où on se pressait de tuer pour avoir une chance de vivre, vous rencontrerez le même caractère, la même influence, la même griffe, la même tache. C'est la plèbe parisienne, le Paris des clubs, qui règne et gouverne sous le nom de ces tyrans éphémères qui ne sont que ses instruments. Il les force d'appliquer et de pratiquer à sa guise les maximes qu'ils lui ont enseignées, les promesses qu'ils lui ont faites, les illusions qu'ils lui ont données. Sinistre échange de leçons sans issue et d'énigmes sans mot, qui se termine, pour les disciples devenus les maîtres, par un redoublement de misères, pour les maîtres devenus les esclaves, par une minute de tête-à-tête avec Samson.

Après ces accès de fièvre, la lassitude. La populace de Paris finit par être aussi inerte qu'elle a été furieuse ; son inertie est aussi favorable que ses fureurs aux coups de main, aux coups de force, aux coups d'État, aux aventuriers et aux empiriques, au va-et-vient de la réac-

tion qui s'amuse, de la révolution qui s'acharne, de la dictature qui s'apprête. Ce peuple, qui a tout fait, laisse tout faire. Que l'on déporte les survivants de la Montagne, que l'on mitraille les royalistes, que l'on balaie les Cinq Cents, que toutes les espérances de la liberté passent par toutes les folies de la licence pour aboutir à toutes les rudesses du despotisme, peu lui importe. L'immense faillite révolutionnaire, commencée par le crime, s'achève par l'effondrement. L'abdication de Paris révolutionnaire complète l'œuvre destructive de son règne.

Voilà le sombre chapitre d'histoire que M. Paul Thureau nous raconte avec une fermeté de ton, une vigueur de déductions, une justesse de vues, une élévation de langage, qui feraient honneur, je le répète, aux historiens les plus habiles. En tout temps, cette belle étude eût mérité une attention sérieuse, et la lecture en serait très-profitable à quiconque veut se rendre compte d'événements assez affreux pour ressembler à des effets sans cause, à des phénomènes sans veille et sans lendemain. Aujourd'hui, il n'est pas une de ces pages qui ne s'adresse directement à la situation présente, pas un de ces malheurs ou de ces crimes qui ne puisse devenir le crime ou le malheur de demain, si le triomphe démagogique ramène à Paris le siége du gouvernement et de l'Assemblée. Quelle que soit cette Assemblée à venir, radicale ou conservatrice, le résultat serait le même. Conservatrice, elle

périrait; radicale, elle obéirait, et il m'a été, pour ma part, impossible de lire l'écrit si intéressant de M. Paul Thureau contre *Paris-Capitale*, sans me rappeler, à chaque ligne, la vieille légende populaire : « Voilà pourtant comme je serai dimanche ! »

XII

LES RÉVOLUTIONNAIRES[1]

1789 — 1795

Je visitais un jour l'arsenal de Toulon, avec un de mes amis, officier de marine. Il me montra quelques-unes des célébrités du bagne, cinq ou six scélérats *illustres*, dont le procès, reproduit par tous les journaux, avait fait diversion aux événements politiques, passionné Paris et la province, et couvert de gloire les avocats assez habiles pour sauver de l'échafaud leurs clients sans leur faire perdre un atome de leur terrible prestige. Généralement je fus frappé, non pas de l'expression d'énergie indomptable, de sauvagerie farouche ou d'infernale audace de ces figures sinistres, mais d'un singulier mélange de

1. Par M. Jules Courtet.

bonhomie hypocrite, de bassesse sournoise, de sensualité bestiale, de vulgarité et de platitude. Ils inspiraient le dégoût bien plus que l'effroi ; ce n'étaient pas des Titans révoltés contre les lois divines et humaines, mais des êtres dégradés, qui avaient commencé par le vice pour arriver au crime. Ces héros de l'assassinat et de l'incendie faisaient l'effet de fripons maladroits, pris la main dans le sac. Des passions purement animales leur avaient tenu lieu de code et de catéchisme. Les mieux doués semblaient unir l'astuce du chat et du renard à la vigueur musculaire d'un hercule de foire. Lord Byron aurait épuisé sa poésie, Proudhon ses paradoxes, Victor Hugo ses antithèses, Balzac et George Sand leurs gageures contre la société raisonnable et régulière, sans nous aider à découvrir, au milieu de ces casaques rouges et de ces bonnets verts, un arrière-neveu de Conrad ou de Lara, de Jean Valjean ou de Claude Gueux, de Trenmor ou de Vautrin.

Témoin de ma surprise, — j'allais dire de mon mécompte, — l'officier de marine me tint à peu près ce langage : « Vous êtes désappointé, parce que vous apportez ici vos idées de journaliste et de lettré. Vous demandiez de la tragédie, et vous ne trouvez pas même du mélodrame. Ces plats coquins ne sont pas plus intéressants que s'ils avaient volé un lapin au lieu de tuer un homme ou de brûler une maison. C'est le tableau qui a fait valoir la figure; c'est le cadre qui a triplé le prix du

tableau. Quand se commet un *beau* crime, aussitôt voilà tout le public en rumeur. Pour voir l'accusé, pour assister au jugement, pour entendre les plaidoyers et les réquisitoires, on se donne autant de peine que pour ne pas manquer *une première* de Dumas ou de Sardou. Vingt journaux racontent les épisodes du procès, donnent le portrait du prévenu, répètent les mots qu'il n'a pas dits, et lui attribuent des antécédents romanesques qu'il n'a jamais eus. La ville où se réunit le jury prend l'importance d'une capitale ; les logements y sont hors de prix, et peu s'en faut que les aubergistes et les cafetiers n'écrivent au-desssus de leurs portes : « Aux grands scélérats l'industrie reconnaissante ! » Les femmes commencent par plaindre la victime, et, une fois en veine d'émotions, finissent par s'attendrir sur le coupable. Que l'avocat possède un organe sonore, qu'il ait des larmes dans la voix, qu'il prodigue les gestes et les phrases pathétiques, que, ne pouvant disculper son client, il l'*idéalise ;* c'en est fait, les *Causes célèbres* comptent un chapitre et un personnage de plus. La légende l'emporte sur le procès-verbal et le *reporter* sur le gendarme. L'assassin et l'incendiaire que vous voyez ici dans toute leur banale turpitude, reçoivent, de la publicité des débats et du tapage qui se fait autour de leur banc d'infamie, la seule grandeur qui puisse leur échoir ; celle qu'on leur prête. »

Celle qu'on leur prête ! Ce souvenir n'est-il pas, toute proportion gardée, applicable aux *grands hommes* de

la Révolution française, que M. Jules Courtet vient de peindre d'une main si ferme et si sûre? On ne saurait assez le remercier et le féliciter d'un livre qui ouvre une voie nouvelle à l'histoire de cette époque néfaste. En effet, la vérité et la justice auront toujours à souffrir, tant que nous poserons ainsi la question : Sont-ils criminels? Oui, si on ne veut considérer que le sang répandu, les atrocités commises au nom de l'humanité, la loi remplacée partout par l'arbitraire, tous les moyens de gouvernement s'absorbant dans la Terreur, les têtes les plus nobles et les plus pures roulant sur la planche aux assignats, le massacre dans la rue, la vraie France dans les prisons, les églises dévastées, les châteaux incendiés, le vol légalisé, l'anarchie signant les passeports des assassins, la liberté servant de prétexte à des scènes de cannibales, toutes les idolâtries substituées à toutes les croyances, le mot d'ordre de destruction et de mort passant tour à tour de la populace aux dictatures et des dictatures aux multitudes; non, si l'on tient compte de ce qu'il a fallu de courage, de résolution et de vigueur, pour ne pas être écrasé par cette situation formidable; non, si on mesure les difficultés vaincues, les périls conjurés, les résultats obtenus, les frontières préservées, les prodiges accomplis, l'ennemi repoussé, la société renouvelée, l'héritage légué par ces énigmes vivantes aux générations modernes; non, si, au lieu de juger les hommes et les actes d'après les règles ordinaires, on place

ces excès et ces violences sous la sauvegarde du patriotisme qui les a dictées.

Ainsi posée, la question est insoluble, ou plutôt elle ne peut se résoudre qu'au profit du mensonge. Si vous acceptez la lutte entre la simple morale des honnêtes gens et les priviléges des *grandes* âmes dans les circonstances exceptionnelles, il est clair que l'héroïque prévaudra contre l'honnête. Abusées par ce mirage, les imaginations ardentes, paradoxales, aventureuses, prendront parti pour l'exception contre la règle, et y seront d'autant plus entraînées qu'elles y trouveront tout à la fois à satisfaire leur orgueil et leur intérêt ; leur orgueil, car on est bien moins flatté de l'idée d'accepter des lois toutes faites, que sensible au plaisir de préférer sa passion et sa pensée personnelle à toutes les servitudes sociales ; leur intérêt, car la Révolution dont les hommes de 89 et de 93 plantèrent les premiers jalons et fixèrent les premières dates, n'a pas été une catastrophe sans lendemain ; elle dure encore ; quand on la croit finie, elle recommence, plus exigeante et plus hardie. Elle a, comme toutes les puissances, ses favoris, ses courtisans, ses créatures, ses fonds secrets, sa cassette particulière, sa feuille des bénéfices ; or, quel meilleur moyen pour s'assurer une part dans ses faveurs et ses largesses, que de glorifier ses origines, de saluer ses fondateurs comme des ancêtres sans peur et sans reproche ! Aussi avons-nous vu, depuis un demi-siècle, et au sortir des horribles calamités dont elle était

cause, les esprits les plus extrêmes créer, pour ainsi dire, une franc-maçonnerie de panégyrique ou d'apologie révolutionnaire; soit qu'ils voulussent, comme M. Thiers, réhabiliter le testament pour goûter de la succession; soit qu'ils fussent tentés, comme M. Mignet, d'extraire de ce chaos ruisselant de sang et de boue quelques gouttes d'essence plus ou moins philosophique; soit qu'il leur plût, comme à Lamartine, d'aspirer à descendre et de peindre pour se dispenser de juger; soit qu'ils eussent comme MM. Roux et Buchez, le triste honneur d'appartenir à cette école inexplicable qui prétendait faire de la vertu avec des crimes, de la vérité avec des sophismes, du catholicisme avec des hérésies, de la lumière avec des ténèbres; soit enfin qu'ils fussent, comme MM. Louis Blanc et Michelet, amenés par les coupables folies de leur politique ou le désordre de leur imagination sénile à célébrer, chez leurs modèles, ce qu'ils voudraient bien réaliser en eux et autour d'eux. De cet édifiant accord entre une masse de lecteurs qui demande à être trompée et un groupe d'écrivains pour lesquels cet échange de faussetés, de complaisances ou d'enluminures représente succès, popularité, gros bénéfices, partage de dépouilles, majorité électorale, caresses du suffrage universel et peut-être dictature, résultent la Révolution en permanence, la République en expectative ou en activité de service, passant par des alternatives de prospérité et de disgrâce, de trêve et de guerre ouverte, de tempête et

d'accalmie tour à tour officielle ou clandestine, tapageuse ou muette, proclamée ou dissimulée, triomphante ou militante, mais toujours vivace, sans cesse ranimée par des lectures, des phrases et des images, sans cesse accréditée auprès de la foule par les ambitieux qui exploitent ses souvenirs et spéculent sur ses promesses.

M. Jules Courtet pose autrement la question, et dès lors tout l'échafaudage s'écroule. Qui sait? Si l'auréole n'était que le reflet d'un bonnet rouge, le prestige une mystification, la fascination une duperie? Si ces héros de patriotisme, ces martyrs de la nécessité, ces géants de l'abnégation républicaine, assez dévoués à leur idéal, à leur tâche, à la liberté et au salut de la France, pour tout sacrifier, même leur vie, même leur gloire, n'étaient, à les regarder de près, que des scélérats vulgaires, des charlatans sans vertu et sans génie, des comédiens prédestinés aux troisièmes rôles, des poltrons acharnés à tuer pour ne pas mourir, des intrigants à tout faire, éclos dans le bourbier, grandis dans le crime, prêts à toutes les palinodies, préludant par tous les abus de pouvoir à tous les excès de servilisme, façonnés d'avance par les caprices de la foule aux volontés de César, et également vils, quand ils ordonnent et quand ils obéissent ? Si, au moment où on les recommande à notre admiration ou du moins à notre respectueuse terreur comme des athlètes dans l'arène ou des sacrificateurs à l'autel, ils n'étaient que des bateleurs sur une estrade ?

Si cette prétendue succursale de Sparte et de Rome n'était qu'une pépinière de chambellans et de sénateurs, aussi méprisables dans la seconde phase que hideux dans la première? Cherchons. — M. Jules Courtet a cherché, et ses recherches ont produit le livre excellent que j'annonce. Guidé, comme le fut en d'autres sujets l'abbé Gorini, par son bon sens, par sa conscience, par cette sagacité patiente qui caractérise le véritable historien, par ce sentiment invincible qui faisait dire à Royer-Collard : *Je ne le sais pas, mais je l'affirme*, il a eu le mérite de découvrir et le courage d'étaler au grand jour les revers de ces médailles, les grimaces de ces visages, l'argile de ces statues ; il a démontré, pièces en main, que ces personnages funestes, surfaits par leurs disciples et leurs adversaires, par l'admiration et par la crainte, s'étaient placés, non pas au-dessus, mais en dehors de l'humanité ; qu'ils avaient obéi, non pas à un principe, à une conviction ou à une erreur généreuse, mais à leur perversité native, à leurs basses passions, à la tyrannie de leurs vices ; envieux d'abord des supériorités sociales au point de tout entreprendre pour les renverser ; puis jaloux les uns des autres au point de ne reculer devant rien pour se débarrasser de leurs complices.

La Constituante, la Législative, la Convention, se partagent le beau travail de M. Jules Courtet. Il ne s'est pas proposé de raconter, après tant d'autres, l'histoire de la Révolution ; je comparerais plutôt son ouvrage à une

galerie divisée en trois parties inégales ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir une grande valeur historique et philosophique. Ramener au vrai les caractères, n'est-ce pas retrouver le sens des événements? Peut-on rendre un plus grand service à la philosophie de l'histoire, qu'en mettant à nu cette sauvage doctrine du fatalisme et de l'orgueil, d'après laquelle la moralité des actions humaines aurait deux poids et deux mesures; si bien que l'individu, justifié par les circonstances, se ferait le centre et l'arbitre des immortelles lois du bien et du mal, au lieu de les accepter d'une puissance supérieure à la sienne et de leur soumettre sa conscience, sa conduite et sa destinée? C'est ce système, ne l'oublions pas, qui nous a conduits où nous sommes. Transporté du domaine de la fiction poétique ou romanesque dans le monde des faits, il établit un lien de plus entre le césarisme que les républicains font profession de haïr, et la démagogie qui n'est et ne sera jamais que le césarisme par en bas. Il favorise également le coup d'Etat de l'aventurier qui escamote un pays et le droit divin de l'insurrection qui renverse un trône; il sacre l'usurpateur, légitime le factieux, apostille le succès, sanctifie la barricade, contresigne le décret, autorise tour à tour le tribun et le dictateur à faire litière de nos libertés, estampille le 18 brumaire comme le 10 août, le 2 décembre comme le 4 septembre, l'incendie des Tuileries comme la prise de la Bastille, les proscriptions prétoriennes comme les massacres démagogi-

ques. Il sourit à Napoléon, couronne Louis Bonaparte, accorde le luth de Lamartine, approuve Mirabeau, exalte Danton, débarbouille Marat, absout Robespierre, canonise Saint-Just, amnistie Rochefort, admire Morny, marie Jules Favre, applaudit M. Thiers et ressuscite Gambetta. Ceci étant son chef-d'œuvre, espérons qu'il se reposera sur ses lauriers.

La Révolution, on le sait, a eu ses métaphysiciens, ses législateurs, ses praticiens, ses hommes d'action, ses exécuteurs, ses premiers rôles et ses comparses. Ne pouvant les mentionner tous, je vais citer quelques noms, en vous renvoyant, pour la liste complète, au livre de M. Jules Courtet.

Prenons l'abbé Siéyès comme type du métaphysicien révolutionnaire. Est-il rien qui rapetisse plus un penseur que d'être constamment amené à pratiquer le contraire de ses maximes, à subir, de la part des événements et des hommes, en guise de soufflets invisibles, des démentis perpétuels? Y a-t-il rien de plus déshonorant pour un docte parleur de liberté, d'humanité, d'égalité, de dignité, de conscience, que de faire de sa vie une capitulation incessante, et de brûler à huis clos ou en public tout ce qu'il a fait semblant d'adorer? Siéyès ne veut être que réformateur, et il consent de bonne grâce à voir ses réformes dévorées d'un coup de dent par la révolution. Il ne croit pas la régénération sociale possible sans la royauté, et il vote la mort du roi *sans phrase;*

il est trop intelligent pour ne pas comprendre que, lorsqu'on a démuselé le tigre, il faut avoir le courage de l'affronter, et, tapi dans un coin, faisant des *mots* avec sa frayeur, il met un égoïste orgueil à déclarer QU'IL A VÉCU. Les années s'écoulent, et ce patriote, ce réformateur des abus de l'ancien régime, ce contempteur superbe des vanités aristocratiques, ce promoteur de la bourgeoisie libérale cache, un beau matin, sa vieille carmagnole sous un habit brodé, et se réveille richement doté, brillamment titré, sénateur et comte de l'Empire.

Parlerons-nous de Mirabeau? Ce ne fut pas un génie, ce fut un tempérament. Il n'aima ni la France, ni même la gloire; il détesta les puissances qui l'avaient châtié de ses débordements; il composa sa politique avec ses vices, son éloquence avec son fiel, son patriotisme avec ses rancunes, son prestige avec sa laideur, sa conversion avec ses dettes. Comme les malades dont on dit qu'ils meurent guéris, il allait être presque honnête, quand il mourut, et la meilleure action de sa vie fut de se vendre.

Et Danton? M. Jules Courtet le dépouille de son attirail légendaire et le peint en maître. Voluptueux, avide, capable de tout pour assouvir ses passions, plagiaire de Sardanapale sous un habit râpé de procureur, s'il pousse au bouleversement social, ce n'est pas pour affranchir son pays, c'est pour faire fortune. Il personnifie le parfait révolutionnaire, c'est-à-dire l'homme qui, s'il était, riche, noble et privilégié, serait d'avis que la société

marche à merveille et que les priviléges sont une des formes les plus exquises de la justice immortelle. A quel genre de grandeur pourrait-on atteindre quand on est dépourvu de sens moral ! Est-on digne de parler de liberté, quand on est esclave de ses sens ? Peut-on aimer son pays, quand on ne suit que la loi du plaisir et quand on s'enivre de grossières convoitises ? Epicurien taillé en tribun, « fanfaron de vice, comme Robespierre fut un fanfaron de vertu, » s'imposant à la populace par sa taille de colosse, ses épaules d'Hercule et sa voix de Stentor, prenant de toutes mains, toujours prêt à trahir ceux qui le paient, tel est le vrai Danton, celui dont on a voulu faire une des *grandes figures* de la Révolution française. Si nous étions condamnés à l'admirer ou seulement à l'absoudre, il faudrait déchirer tous les codes, jeter au feu tous les livres de morale, retourner à l'état sauvage, avec l'innocence de moins et la corruption de plus.

Au reste, il en est des illustres révolutionnaires comme de Voltaire et de Rousseau, leurs précurseurs. Les plus fanatiques disciples de M. Louis Veuillot ne diront jamais des deux *grands* philosophes le mal qu'ils ont pensé et dit l'un de l'autre. Voulez-vous réduire à leur exacte valeur Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, Saint-Just, Hébert, Fouquier-Tinville, Fouché, sans parler des subalternes, des Hanriot, des Collot-d'Herbois, des Fabre d'Églantine, des Maillart ? Fouillez dans leurs

papiers, dans leurs *Mémoires ;* non contents de s'entre-tuer, ils s'insultent comme les héros d'Homère, auxquels ils se rattachent par Thersite. Jamais ils ne semblent plus humains que lorsqu'ils décapitent leurs collègues, et plus véridiques que lorsqu'ils les jugent. Ecoutons un moment Barère leur digne complice, cité par M. Jules Courtet :

« C'est de Danton qu'il faut parler, quand il s'agit de LA CRÉATION DÉLIRANTE des armées révolutionnaires, une de ces institutions à *la Robert, chef de brigands.* (Eh ! eh ! qu'en dites-vous, monsieur Gambetta?) Il faut nommer Danton, quand on veut peindre la sauvage anarchie... quand on veut reprocher à quelqu'un d'avoir introduit un essaim de brigands parmi les conquérants de la République. Il faut parler de Robespierre et de Danton, lorsqu'on veut présenter la France dévorée par le plus sanguinaire et le plus DÉGOUTANT despotisme ; ils sont le génie du crime ; démoralisateurs ; calomniateurs ; creusant des tombes à côté des échafauds dressés partout ; détruisant toutes les idées sociales ; renversant les propriétés, opprimant la représentation du peuple, faisant une guerre de VISIGOTHS aux talents et aux lumières... » — « Barère, ajoute excellemment M. Jules Courtet, connaissait d'autant mieux les vices de ses deux anciens collègues, qu'il les avait partagés. »

Que serait-ce si je vous parlais, avec l'éloquent auteur de ce livre, de Louis David, peintre de *Léonidas*, déco-

rateur ou ordonnateur des parades républicaines, insulteur de Louis XVI, servile et poltron, régicide effronté, plus tard portraitiste de Pie VII, peintre attitré et plat courtisan de S. M. l'empereur et roi ? Et Saint-Just, auteur à vingt-un ans d'un poëme d'*Organ*, détestable et cynique, dépassant en obscénité les chefs-d'œuvre de Voltaire, de Louvet et de Parny ? Et Billaud-Varennes, « bilieux, inquiet, faux, pétri d'hypocrisie monacale, bas, rampant, jaloux, implacable ! » écrivain ridicule par-dessus le marché? Et Collot-d'Herbois, mauvais comédien, se vengeant sur tout le monde des gens de goût qui l'avaient sifflé ? Et Hanriot, ivre du matin au soir? Et les moines ou les prêtres défroqués? Et tous ces hommes tarés, véreux, faméliques, aigris par leurs premières fautes, grevés d'antécédents judiciaires, cherchant leur proie dans les ruines, envieux, gangrenés, pourris, auxquels on ne peut songer sans dire, à propos de 1793 comme de 1872, que l'opinion républicaine est la politique des REFUSÉS? Je m'arrête; l'espace me manque; j'ai insisté sur Danton, parce que nul ne représente mieux ce mirage révolutionnaire, cette espèce de fascination grossière et absurde, exercée sur ceux-là mêmes qui renoncent, par un reste de pudeur, à réhabiliter Marat et qu'inquiètent, dans leur admiration béate, la physionomie de fouine et les allures de chacal de Maximilien Robespierre. Pour les autres,— et la liste est longue,— lisez et relisez le volume de M. Jules Courtet. Quand vous

l'aurez lu, peut-être accepterez-vous la comparaison ou l'image qui va m'aider à conclure.

Un journal retraçait récemment le fantastique spectacle que les ruines de l'Hôtel de Ville offrent aux curieux pendant les lugubres nuits de décembre. Couches de salpêtre scintillant aux blanches clartés de la lune, pans de mur se profilant en noir sur cette lumière argentée, oiseaux à large envergure poursuivant d'énormes phalènes, miaulements aigus de tous les chats du voisinage, rien n'y manque pour faire de ces sinistres décombres un théâtre nocturne où l'imagination évoque à son gré la *fonte des balles* du *Freyschutz*, la ronde de Walpurgis, les spectres des *Communards* ou les sorcières de Macbeth. Le décor est grandiose ; on frissonne en le regardant. Martinn, Salvator ou Rembrandt en eussent tiré un admirable parti. Les bandits de la Commune en sont-ils plus grands ? Leur permettrez-vous de profiter de cet effet d'optique ? Recueilleront-ils, eux aussi, les bénéfices de la légende, les honneurs de *l'héroïsme dans le crime*, parce que le pétrole, le salpêtre, les hiboux et la lune se combinent pour donner un aspect poétique aux ruines qu'ils ont faites ? Non ; ils restent petits dans leur scélératesse et leur infamie. Ce n'est pas sans dessein que je rappelle en finissant, le souvenir de ces affreux drôles. Ils prouvent à leur façon — et de beaucoup plus près — combien sont utiles les livres tels que celui de M. Courtet, et comment se forment ces mythologies révolu-

tionnaires qui changent les monstres en demi-dieux.

Leurs forfaits, leurs ignominies n'ont pas encore deux ans de date; et déjà, que de gradations habiles pour arriver d'un semblant d'indignation à un blâme larmoyant, du blâme au silence, du silence à l'apologie, de l'apologie au panégyrique! Le 25 mai 1871, les *frères et amis* étaient trop occupés à faire leurs malles pour songer à réhabiliter leurs compromettants alliés. En septembre, ils invoquaient la pitié; en décembre, la sympathie; trois mois plus tard, ils traitaient la commission des grâces de commission d'assassins; six mois après, ils quêtaient pour les veuves et les orphelins de ces intéressantes victimes. Hier, le journal du citoyen Gambetta refusait de voir dans les actes de la Commune autre chose qu'un PATRIOTISME ÉGARÉ. Encore quelques années, et les écrivains voués, comme M. Jules Courtet, à une œuvre de réparation et de vérité auront à accumuler les preuves, non plus pour démontrer que les Terroristes de 93 n'étaient pas précisément des héros et des saints, mais pour protester contre les Louis Blanc, les Esquiros et les Michelet de l'avenir, qui se plairont à dépeindre Jules Vallès comme un génie incompris, Vermesch comme un Junius, Pyat comme un intrépide, Jourde comme un grand financier, Delescluze comme un martyr, Cluseret comme un grand homme de guerre, Courbet comme un vengeur de nos gloires et Raoul Rigault comme un bienfaiteur de l'humanité.

XIII

ROME[1]

Décembre 1872.

S'il est vrai, comme on l'a dit bien souvent, que Rome soit le meilleur des refuges pour quiconque a reçu, dans les luttes de la vie, une blessure incurable, quel temps eut plus de droits que le nôtre à multiplier les clients de la Ville Eternelle ? Ce ne sont pas seulement des douleurs individuelles, des images de deuil, des peines de cœur, des mécomptes d'ambition, des lassitudes d'esprit, que chacun de nous pourrait apporter à ce gigantesque reliquaire de toutes les grandeurs divines et humaines. Rome ne possède pas un seul genre de monuments et de ruines qui ne réponde à un de nos malheurs, qui ne s'applique à une de nos fautes, qui ne s'accorde avec un de

1. *Description et Souvenirs*, par Francis Wey.

nos regrets. Tout contribue à resserrer cette communauté de souvenirs, cette intimité de tristesses. Est-ce en latin, est-ce en français, que nous avons à réciter du matin au soir : *sunt lacrymæ rerum* ? — Pas une des générations qui ont passé sur ces débris ou se sont agenouillées sur ces dalles n'a pleuré et souffert ce que nous avons souffert et pleuré. Rome chrétienne s'unit à nous dans une même plainte et un même reproche. Sécularisée par des mains brutales ou perfides, dépouillée de ses trésors séculaires et de sa mystique auréole, elle nous montre en gémissant les signes de son veuvage et semble nous demander si nous avons plus de bonheur et plus de gloire depuis que nous l'avons abandonnée. Rome païenne n'a que l'embarras du choix en fait de leçons douloureuses et d'allusions poignantes ; elle nous enseigne comment se fondent les Républiques et comment s'écroulent les Empires ; elle nous rappelle que les unes sont impossibles sans vertus et que les autres succombent sous le poids de leurs vices ; elle nous conseille de faire provision d'abnégation patriotique, de renoncement au luxe et au plaisir, avant de nous croire républicains ; elle nous apprend qu'il n'y a rien de tel, pour accélérer et envenimer les décadences, que d'associer l'anarchie des institutions à la corruption des mœurs. Enfin, dans le cas où nous l'aurions oublié, elle nous répète, avec un certain orgueil, qu'il lui a fallu des siècles pour périr et qu'il nous a suffi de deux ans pour tomber.

Est-ce à dire qu'un livre sur Rome, écrit par un Français, doive, à cette heure d'angoisse et de crise, au moment où les menaces de l'année prochaine assombrissent encore l'agonie de l'année présente, s'offrir à nous avec les caractères d'une œuvre de parti? Je ne le crois pas. L'écrivain prendrait-il en main toutes les nobles causes, refuserait-il de voir, dans cet ensemble de merveilles, autre chose que la papauté trahie, la chaîne des traditions brisée, la grande famille catholique sacrifiée à l'astuce d'un ministre, à l'égoïsme d'un roi, la France coupable et châtiée pour avoir manqué à la plus glorieuse de ses prérogatives, il réussirait sans doute à passionner une partie de ses lecteurs; mais d'autres — hélas! le plus grand nombre peut-être — lui opposeraient des méfiances. Ils ressentiraient une sorte de malaise qui contrarierait les intentions de l'auteur en amoindrissant le charme de ses récits et de ses tableaux. Ce serait assurément rendre bien peu justice au splendide ouvrage de M. Francis Wey que de le confondre avec les *Livres d'Étrennes;* c'est parce qu'il s'en détache par d'exquises ou sérieuses qualités littéraires que j'ai réclamé l'honneur de l'introduire dans ma modeste galerie. Il n'en est pas moins vrai que, par sa beauté même, par ses raffinements d'élégance typographique, par le brillant cortége que lui font nos meilleurs artistes, il représente mieux que tout autre les *Étrennes intelligentes*, dignes de survivre à leur date, de concilier la durée avec l'à-propos, de pren-

dre place dans les bibliothèques d'élite après avoir figuré sur la table de famille. Cette heureuse alliance de la littérature et de l'art en présence des immortels sujets d'admiration que l'art prodigue à l'imagination des lettrés, s'accommoderait mal de la dose d'amertume dont ne peuvent se défendre les esprits froissés dans leurs affections, leurs intérêts ou leurs croyances; elle est faite pour marquer et embellir un jour de trève, où les vœux et les souhaits restent dans le vague de peur d'avoir à se heurter contre des réalités trop cruelles, où nous nous souhaitons les uns aux autres une *bonne année*, sans trop savoir comment elle pourrait s'y prendre pour être bonne.

Une œuvre d'apaisement, maintenue dans les régions sereines où l'idéal trouve ses revanches, que n'atteignent ni les haines, ni les colères, ni la tyrannie des méchants, ni les agitations de la vie, ni même la crainte de la mort, puisqu'elle se confond sur cette terre sacrée avec des visions d'immortalité; à côté de ces ménagements qu'un ouvrage d'art doit aux consciences inquiètes et aux âmes malades, un tendre respect pour tout ce qui est saint, un culte sincère pour tout ce qui est beau, une émotion sympathique pour tout ce qui est grand, une irrésistible pitié pour la faiblesse et le malheur, tel doit être le programme de l'écrivain qui entreprend de nous parler de Rome, de nous la représenter au complet, dans l'infinie variété de ses souvenirs, de ses richesses, de ses paysa-

ges, de ses édifices, de ses ruines, des détails de sa vie intime et de ses physionomies caractérisques.

Dire que M. Francis Wey a rempli tout ce programme, ce ne serait pas donner une exacte idée des mérites de son livre. Peut-être vaudrait-il mieux remarquer qu'alors même qu'il nous arriverait seul et désarmé, sans une seule des parures qui suffiraient à illustrer la prose la plus médiocre, il aurait encore droit au premier rang parmi les ouvrages que le lecteur serait fier d'avoir écrit, que l'éditeur est sûr de vendre et que l'acheteur est heureux de donner. Comme je redoute les séductions de cette promenade expliquée et animée par un pareil guide, comme je craindrais d'oublier, chemin faisant, les artistes qui l'ont si bien secondé, c'est par eux que je veux commencer. L'auteur de *Rome* ne m'en voudra pas ; chacun des hommages qu'ils obtiennent rehausse encore la valeur de cette œuvre collective dont l'honneur peut se partager sans s'amoindrir. Le ballet des nonnes et le décor du cloître de Saint-Trophime n'ont pas fait tort, que je sache, à la musique de *Robert-le-Diable*.

Vous retrouverez là, dans toute l'originalité de son talent plein de sève et de vigueur, Henri Regnault, l'héroïque martyr d'une défense désespérée, aussi saisissant, aussi *particulier* dans les familiarités de son crayon que dans les audaces de son pinceau; Français, le paysagiste-poëte qui a su donner à la vue crépusculaire du lac d'Albano le charme mélancolique d'une élégie de La-

martine ; Paul Baudry, à qui je ne reproche — l'homme n'est pas parfait — que son amitié pour M. Edmond About; Delaunay, pour qui Rome et l'Italie n'ont pas de mystère, et qui semble avoir recueilli l'inspiration religieuse dans le testament d'Hippolyte Flandrin; Ulmann, dont nous n'avons pas oublié la toile vengeresse, que le jury de l'Exposition jugea digne de ne pas être admise, tant le régime républicain nous a rendus fiers ! Nanteuil, dont la grâce fantaisiste sait se plier à tous les sujets ; Anastasi et Clerget, qui excellent à encadrer un monument dans un paysage ; et enfin, — alcades, saluez ! — la portraitiste en vogue, par excellence et par présidence, l'aimable privilégiée de l'*Essai loyal* en peinture, la fée aux marrons qui ne sont pas d'inde et que M. Thiers nous a fait tirer du feu ; Mlle Nélie JACQUEMART ! Le dirais-je ? La seule velléité de malice que m'ait suggérée le beau livre de M. Francis Wey, c'est à Mlle Nélie Jacquemart que je la dois. Son principal dessin représente une pauvre femme, adossée au mur d'une église et tenant sur ses genoux un enfant à demi-nu. Une petite fille en haillons se penche sur l'enfant ; un adolescent aux longs cheveux, au visage maladif, debout à l'angle d'un pilier, regarde d'un air sombre sa sœur et sa mère. Cette scène est d'un aspect morne et triste qui serre le cœur. Malgré moi, par un de ces procédés psychologiques qui s'appellent association des idées, je songeais à l'ouvrage le plus celèbre de Mlle Jacquemart. Je me figurais le por-

trait de M. Thiers accroché à la muraille, en face de cette famille misérable et désolée. Cette femme qui tend la main et dont les yeux nous poursuivent d'une plainte muette, devenait pour moi l'image de la France ou de l'Italie, veuve de son Roi ou de son Pape, et disant tout bas aux puissances de ce monde : « Vous voyez que mes enfants sont bien malheureux, qu'ils ont faim et que je n'ai plus de quoi les nourrir... pourquoi ne pas me rendre ce qui pourrait les consoler?... »

Pardonnez-moi cette folie : à Rome, l'imagination va si vite ! Je reviens à M. Francis Wey, que je voudrais ne plus quitter. Par l'exactitude de ses tableaux, la fidélité de ses souvenirs, l'intérêt de ses récits, la souplesse de son style, par l'accent de vérité qui recommande aux plus sceptiques ses impressions d'artiste et d'érudit, par ses alternatives d'émotion et de bonne humeur, de gravité attentive et de familiarité charmante, il m'a fait vivre, pendant quelques heures, dans cette ville qui ne ressemble à aucune autre, dont les séductions ne peuvent ni s'analyser ni se définir, qui s'empare insensiblement des plus nobles facultés de l'intelligence et de l'âme, et dont on a dit avec raison qu'elle était la seconde patrie de tous les chrétiens ; — surtout, hélas ! de ceux qui n'ont pas lieu d'être contents de la première.

L'auteur de *Rome* a très-spirituellement compris que l'écueil, en un sujet si vaste, si riche, tellement inépuisable, c'était la monotonie dans l'admiration ; qu'il y

avait en nous un fond de taquinerie et de résistance, une réserve de vanité paradoxale, en garde contre le lieu-commun et toujours prête à se réveiller si l'on veut forcer notre enthousiasme, violenter notre caprice, nous obliger de suivre la route rectiligne des idées toutes faites et des traditions consacrées. Dès les premières pages, il a su donner à ses explorations un air d'aventure. Il nous applique la méthode qu'il a employée pour lui-même ; ou plutôt il n'a pas de méthode, et son art, d'autant plus vrai qu'il est mieux caché, consiste à faire de ses descriptions des rencontres, de ses rencontres des surprises, de chacune de ses journées romaines une série de bonnes fortunes pittoresques, d'émouvants épisodes où l'imprévu a sa part et où nous avons la nôtre. Pour nous comme pour lui, Rome ne s'impose pas ; je dirais qu'elle s'insinue, si je ne craignais de manquer de respect à ses merveilles. Sa douce et puissante magie opère peu à peu, sans secousses, par gradations presque imperceptibles, comme un air tiède et balsamique qui pénètre dans nos poumons et réchauffe le sang de nos veines, avant que nous ayons pu nous expliquer pourquoi une ineffable sensation de bien-être succède en nous à un état de fatigue ou de fièvre.

Francis Wey n'est nullement acquis d'avance à la ville des Papes et des Césars, qu'il visite sans se douter encore qu'il la décrira. C'est un hasard de convalescence qui l'y a conduit; c'est un aimable et savant abbé, tout impré-

gné des *parfums de Rome*, qui se charge d'abord, non pas de lui en faire solennellement les honneurs, mais de lui apprendre à l'aimer pour la mieux connaître et à la connaître pour la mieux aimer. Nous assistons, dans les premiers chapitres, à cette espèce d'acclimatation romaine qui lui a si bien réussi. Il hésite, il se méfie, il ne voudrait ni contester ce que tout le monde admire, ni accepter, sur parole, des admirations de Panurge. Le voilà dans la rue, une rue assez laide, d'une propreté douteuse, sans caractère, sans style, aboutissant à un carrefour complanté d'arbres comparables à ceux qui *décorent* les places ou les boulevards de nos petites villes de province. Le ciel est bas, pâle, blafard. Il pleut; les *trattorie* exhalent des odeurs que M. Veuillot lui-même trouverait moins appétissantes que celles des cuisines de Chevet. Quel début! quel prologue! quelle pauvreté de mise en scène! — Mais patience! vous tournez la page, et voici que la Ville-Reine répond à nos appréhensions et à nos doutes en déployant ses magnificences. Voici la fontaine de Trévi, la colonne Antonine, le château Saint-Ange, le Panthéon d'Agrippa, le Temple d'Antonin, le Campo-Vaccino, et cent autres prodiges de majesté ou d'élégance, d'antiquité incessamment rajeunie par la poésie ou par l'histoire; portiques silencieux, chapiteaux rongés par les siècles, architectures contemporaines de toutes les grandeurs et de toutes les adversités, saintes basiliques où la pierre et le marbre témoignent des vic-

toires de l'Église sur le paganisme, illustres décombres, poussière faite des restes de chefs-d'œuvre, que l'on ne peut fouler sans réveiller les échos du Forum, la grande voix des Gracques, les joyeuses clameurs de la foule autour des chars de triomphe, l'ardente parole des Apôtres annonçant la *bonne nouvelle*, les prières montant au ciel du fond des catacombes et les mélodieux soupirs des vierges chrétiennes.

C'en est fait, la glace est rompue ; l'écrivain amoureux de toutes les formes du Beau, l'observateur attentif à tout ce qui honore l'humanité, l'homme de talent, d'intelligence et de cœur, capable et digne de tout comprendre, comprend qu'il ne pourrait se *marchander* plus longtemps sans mauvaise grâce. Ce récalcitrant devient *cicerone* à son tour, et je n'en connais pas de plus engageant, de plus véridique, de plus instructif et de moins pédant. Par cela même qu'il n'a pas apporté, dans ses bagages, sa provision d'enthousiasme *préconçu*, son itinéraire tout tracé, ses informations étiquetées, sa sincérité est plus évidente et plus communicative. Il regarde ce qu'il nous montre, il écoute ce dont il nous parle ; on dirait que son éducation se fait en même temps que la nôtre. Il n'a pas les attitudes hautaines d'un initié, mais les cordiales allures d'un compagnon de voyage. Il nous propose de pénétrer avec lui ces secrets que Rome ne livre qu'à de rares élus ; si bien que ses visiteurs se partagent en deux groupes fort inégaux ; ceux qui y passent deux mois et qui

ne la vantent que du bout des lèvres, pour l'acquit de leur conscience ; et ceux qui y reviennent sans cesse et qui voudraient ne plus la quitter.

Pourquoi M. Francis Wey nous rend-il si exactement l'attrait mystérieux que Rome exerce sur les esprits d'élite? C'est que, sans jamais viser à l'effet, il s'est profondément inspiré de son modèle, non-seulement pour le bien décrire, mais pour le refléter dans son curieux mélange de majesté et d'intimité, d'animation et de tristesse, de mouvement et de solitude, de silence et de bruit, de solennité sacerdotale et de familiarité populaire, de cérémonial et de sans-façon, de vétusté apparente et d'impérissable jeunesse. Voyez par exemple ces valets de cardinaux, « tous raides sous leur livrée, » qu'Heilbuth avait devinés, qu'Henri Regnault a *croqués* d'un trait si vif et si fin. Les valets ont cent ans, les livrées ont trois siècles, les carrosses semblent dater du pontificat de Sixte-Quint ; les maîtres ne sont pas beaucoup plus jeunes ; ils vivent dans le passé comme dans leur atmosphère naturelle, et quand vous les rencontrez dans ces belles galeries où Francis Wey nous promène avec lui, vous vous demandez si les Bembo, les Bibbiena, les Sadolet, les Médicis, ne vont pas descendre de leur cadre pour les prier de les remplacer. Le Maître que servent ces maîtres leur a communiqué l'immobilité des choses éternelles. Il les dispense de renouveler ce qui ne doit pas mourir ; ils savent que leurs vieilleries dureront encore, lorsque bien des nou-

veautés superbes se seront écroulées sous la main des hommes ou effacées sous la main du temps.

Le *Neque semper arcum* ne saurait perdre ses droits dans la patrie d'Horace; M. Francis Wey n'a garde de l'oublier. Quelque sujet qu'il traite, quelle que soit la beauté du monument qu'il nous présente ou la grandeur du souvenir qu'il évoque, qu'il nous conduise à Saint-Pierre ou au Colysée, au Vatican ou au Capitole, il songe à notre faiblesse, qui s'effrayerait d'avoir à admirer ou à contempler trop longtemps. Il se plaît à *détendre l'arc* avec une dextérité charmante. Une anecdote nous repose d'une colonnade, un trait de mœurs alterne avec une statue, un détail de couleur locale s'entremêle à la description d'une église ou d'un temple, d'un fronton ou d'une coupole; un chapitre d'histoire contemporaine nous dérobe aux lointaines profondeurs de la légende antique ou de la tradition chrétienne. Quoi de plus pathétique et de mieux raconté que l'épisode de l'assassinat du comte Rossi, ce sanglant prologue d'une tragédie révolutionnaire où Cassius et Brutus s'appellent Mazzini et Garibaldi? Quoi de plus charmant que cette soirée musicale chez le prince de Caraman, où Liszt, traité par l'auteur avec un peu trop d'indulgence, nous apparaît pourtant tel que nous l'avons revu; prétentieux, plein de lui-même, étonné que l'univers ne soit pas en extase devant sa musique, mettant sa vanité à parler du néant de sa gloire, vivant dans un perpétuel effort pour concilier tant bien

que mal ses habitudes de don Juan avec son vœu de chasteté, la date de son acte de naissance avec ses minauderies de vieil enfant gâté, ses succès avec sa soutane, son prestigieux talent de pianiste avec ses effroyables *fours* de compositeur, et son humilité chrétienne avec son orgueil incommensurable? Quoi de plus piquant que l'histoire du guide Alicetto avouant aux personnes qui lui ont donné leur confiance, que, douze ans auparavant, il a été légèrement compromis dans l'arrestation d'*il signor Auzette* par des bandits; lequel *signor Auzette* n'est autre que M. Sauzet, ex-président de l'ex-Chambre des ex-députés? Quoi de plus amusant que le dialogue avec cette bonne dame, enthousiaste des vertus du peuple italien, et, de vertus en vertus, amenée à déclarer que ce peuple modèle possède à peu près tous les défauts ou tous les vices? Les traits de ce genre abondent dans ce livre superbe et charmant, et il en résulte que vous arrivez au terme de ces excursions infatigables, de ces vaillantes études, que vous avez tout vu, tout examiné, tout approfondi, sans éprouver un moment de lassitude ou de migraine.

Puis-je vous recommander un ouvrage sur Rome sans vous parler de Pie IX? Tout me ramène à cette auguste et sainte figure, sa sérénité et sa tristesse, ses grandeurs et ses infortunes, sa résignation et son courage, ses espérances et les miennes, mon mépris et ma haine pour ses persécuteurs; tout jusqu'à l'approche de cette nouvelle

année qui représente l'inconnu, jusqu'aux intérêts les plus réels de ce peuple qui accepte d'une minorité factieuse les apparences de l'ingratitude; de cette ville qui perd son caractère unique en ce monde et cesse d'être elle-même pour devenir la plus prosaïque et la plus vulgaire des capitales administratives. Si le mot de *bonheur* était encore français et s'il pouvait s'appliquer à cet abîme de douleurs, je dirais que Pie IX porte *bonheur* à M. Francis Wey. Chaque fois que ce nom triste et doux, synonyme de sainteté et de martyre, se rencontre sous sa plume, son émotion redouble, et cette émotion respectueuse communique à son langage un accent plus sympathique et plus pénétrant. Je ne puis résister au plaisir de citer quelques lignes : « Contemplé de près, quand on » peut discerner les traits de son visage, le Saint-Père » cause une sensation vive; elle provient d'un contraste » formel entre la situation dominatrice du seul souve- » rain de nos âges égalitaires qui ait encore des hu- » mains pour attelage, et la contenance modeste, pater- » nelle et recueillie de ce prince qui paraît ne tenir au » monde que par les bénédictions qu'il y répand. Pie IX, » dont l'œil énergique et la tête accentuée sont tempé- » rés par une harmonieuse pâleur, possède une majesté » sénile tout à fait propre à la dignité pontificale; on » y discerne un mélange de noblesse et d'humilité. Un » aussi étrange accord se résume dans une distinction si » simplement atteinte, que l'aspect vigoureux du Saint-

» Père la rehausse au lieu de l'atténuer. Quand son buste » s'abandonne à demi et que son bras se soulève pour » bénir, l'expression du geste est souverainement belle; » il y a là pour la statuaire un mouvement d'une grâce » adorable. Le Pape chante juste et module en maître. » Sa voix de *basso cantante* a la rondeur et la puissance » d'une cloche; elle remplit les nefs de la basilique; et » quand du haut de la *loggia* dominant la grande place, » Sa Sainteté bénit la ville et le monde, aucune des na- » tions représentées devant la basilique ne perd une » syllabe. Ce pontife officie au maître-autel avec l'ardeur » d'un jeune lévite à sa première messe; rien d'éclatant » comme l'évidence de sa foi. Un jour, Lefebvre et moi, » presque seuls dans Saint-Pierre, nous l'avons vu s'ap- » procher de la statue du Prince des Apôtres dont il » baisa le pied sur lequel il retint appuyé longtemps son » front pensif.

» En assistant à un office où l'on ne peut prendre » place dans les tribunes qui environnent l'autel sans » être en tenue officielle, je me rappelais qu'en mainte » cccasion le Saint-Père daignait descendre, avec nos » soldats, aux familières bontés d'un pasteur de village. » Lorsqu'ils étaient rappelés au pays par leur congé, les » troupiers des régiments d'occupation ne manquaient » pas d'aller demander sa bénédiction au Saint-Père, » qu'ils considéraient à peu près comme un aumônier » général. Il les recevait paternellement. Un d'entre eux

» s'avisa de lui présenter une singulière requête : ce » soldat voulait que le Souverain-Pontife célébrât une » messe pour lui, mais pour lui seul. Le Pape y consen- » tit. — Mais, ajouta notre homme, je voudrais y assis- » ter. — Eh bien! répondit le Saint-Père, venez demain » à neuf heures; on vous ouvrira ma chapelle, et il n'y » aura que vous. — Demain! repartit le soldat, impos- » sible! Nous faisons la reconduite à des amis jusqu'au » chemin de fer; mais après-demain, mon Pape, je suis » votre homme. — Alors, mon enfant, pour après-de- » main, conclut Pie IX avec complaisance. »

Que pourrais-je ajouter à ce tableau? Un pareil mélange de majesté et de douceur, de grandeur et de bonté, de sainteté digne de la primitive Église et de familière tendresse pour les humbles et les petits, n'est-il pas plus éloquent que toutes les paroles? Ne fait-il pas aimer à la fois le Souverain-Pontife que tant de douleurs ont éprouvé sans l'aigrir ou sans l'abattre, et le bel ouvrage qui nous le montre sous un aspect si imposant, si charmant et si vrai? Ce livre, qui doit plaire à tous, qui ne peut offenser personne, où il semble que Pie IX règne encore et que la Ville Éternelle met à ses pieds l'héritage de trente siècles, les reliques des saints, les trésors de la poésie et de l'art, puis-je mieux faire que de le placer sous le patronage de quiconque, voulant bien connaître Rome, lui demandera un double exemple et une double leçon : Comment passent les grandeurs humaines? Comment résistent les vertus divines?

XIV

GŒTHE

ET LES GERMANISANTS FRANÇAIS[1]

Décembre 1872.

Si les plaideurs malheureux ont vingt-quatre heures pour maudire leurs juges, combien d'années accorderons-nous aux peuples vaincus pour maudire leurs vainqueurs? Les malédictions ne consolent pas ; mais nous pouvons, faute de mieux, rompre avec ces admirations bénévoles qui, depuis un demi-siècle, s'égaraient de préférence au delà de nos frontières, et ont attendu, pour se raviser, que ces frontières se fussent rapprochées. Nous l'avons déjà dit, et on ne saurait assez le répéter; juger enfin et

1. A propos des *Maîtresses de Gœthe*, de M. Henri Blaze de Bury.

réduire à leur juste valeur le génie et le caractère allemands, ce n'est pas seulement obéir à nos rancunes nationales; c'est aussi rentrer dans le vrai, rétablir les proportions et les mesures, retrouver, en littérature et en morale, les honnêtes douceurs du *chez soi*, et cesser de sacrifier nos grands hommes et nos chefs-d'œuvre à des physionomies et à des œuvres très-contestables.

Prenons garde pourtant ! La colère conseille mal et l'exagération ne prouve rien. N'y aurait-il pas quelque chose de puéril et de maladroit à dire trop haut, de façon à être entendu de trop loin : « Tel jour et à telle heure, j'ai cessé d'admirer et de lire Goëthe, Schiller, Lessing, Klopstosk, Jean-Paul, Wieland ; j'ai déclaré ne plus comprendre Herder, Kant, Hégel, parce que la France, battue par l'Allemagne, a été forcée de lui abandonner deux de ses provinces. *Faust*, *Werther*, *don Carlos*, la *Messiade*, *Emilia Galotti*, *Hermann et Dorothée*, *Marie Stuart*, *Wallenstein*, merveilles avant la bataille de Reischoffen, rapsodies après le traité de Francfort ! » — Non, ce n'est pas ainsi que procèdent la conscience et le goût. Ces exécutions sommaires, *ab irato*, s'accorderaient mal avec la dignité triste qui sied aux malheureux et aux vaincus. Nous ressemblerions aux enfants gâtés qui trépignent et brisent leurs jouets quand on les contrarie ou quand ils se font une égratignure.

Est-ce possible, d'ailleurs? Serait-ce sincère? Une fois lancés dans cette voie, pourquoi nous arrêterions-nous

à la poésie, à la littérature, à la philosophie, à la politique? Pourquoi ne décréterions-nous pas que le quatrième acte des *Huguenots* est frappé d'interdit, que l'ouverture du *Freyschütz* et le chœur des sylphes d'*Oberon* n'ont plus droit à être écoutés par les oreilles françaises, qu'il est défendu de chanter ou d'entendre les mélodies de Schubert, sous prétexte que nous avons gravement à nous plaindre de Guillaume et de Bismarck, de Werder et de Manteuffel? Voilà une génération tout entière — et M. Blaze de Bury figure parmi ses plus ingénieux représentants — qui, à tort ou à raison, s'est laissé enivrer par les philtres germaniques, moins purs et plus capiteux que nos généreux vins de France. Séduites par la mystérieuse sensation du vague et de l'infini, les imaginations contemporaines se sont enfoncées avec délices dans les profondeurs des forêts où retentit le cor enchanté, où passe la chasse fantastique, où les esprits des eaux et des bois se glissent sur un rayon de lune, à travers l'épaisse feuillée. Beethoven nous révèle le secret d'un monde invisible qu'il peuple à son gré de toutes les harmonies rustiques de la vie pastorale, de toutes les inspirations grandioses des âmes héroïques. Weber nous dérobe au contact de la réalité ou au *romantisme* de convention pour nous emporter avec lui vers les régions idéales où le surnaturel se confond avec les voix et les aspects de la nature.

C'en est fait, nous sommes ennuyés de nos lignes

droites et de nos clartés; nous ne voulons plus de ces contours précis et corrects, de cette langue qui ne dit que ce qu'elle veut dire, de cette raison écrite ou chantée, de cette poésie qui se borne à versifier des idées nettes et sensées. Il nous faut le frisson de l'inconnu, la vision de l'impénétrable, la fantaisie aux doigts de fée, aux ailes d'abeille, la voluptueuse inquiétude d'une âme mise au défi par des alternatives d'ombre et de lumière, et devinant quelque chose au delà de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend. Le cavalier noir traversant l'espace, le roi des Aulnes laissant couler ses larmes comme des gouttes de rosée sur des fleurs, le voyageur égaré, la nuit, dans la plaine, tandis que des feux follets l'attirent vers les fondrières et les étangs, Hoffmann promenant sa lanterne sourde sur des figures de spectres qui semblent sortir du cabaret pour entrer au cimetière, l'impalpable prenant un corps, l'incroyable devenant possible, une attraction magnétique entre les ténèbres et le jour, entre les sens et l'esprit, entre le réveil et le songe, entre la vérité et la chimère, entre la rêverie et l'idée, entre le visage et le fantôme, entre ce qui ne peut pas être et ce qui est, quel charme pour des intelligences régentées par Boileau, aiguisées par Voltaire, échauffées par Rousseau, rassasiées de pain quotidien et d'avance éprises de fruit défendu !...

Mais silence ! quelles sont ces nouvelles rumeurs que l'on dirait sorties de l'écorce des chênes ou amenées par

le vent avec le murmure des sapins de la Forêt-Noire? Est-ce le soupir de Charlotte ou de Marguerite? Est-ce l'écho lointain de la chanson de Mignon? Est-ce la ronde des willis effleurant la surface du lac noyé dans la brume? Allons-nous voir apparaître l'ondine amoureuse du pêcheur? Non, c'est la sombre fourmilière qui va s'abattre sur nos vallées et dévorer nos moissons; c'est le flot des ennemis insaisissables qui foudroient sans se montrer; c'est le galop des chevaux et le grincement des roues sur les chemins durcis par la gelée; c'est la sinistre approche des uhlans, frères des démons et des oiseaux de nuit, qui frappent de terreur les imaginations populaires. Aussitôt, voilà le doux rêve qui s'enfuit, le poétique refrain qui se perd dans un cri de douleur et de haine. Philosophes, poëtes, romanciers, artistes, songeurs, nous ne vous connaissons plus, nous ne connaissons que des hordes barbares qui nous rançonnent et nous pillent avec un sang-froid méthodique ou une furie réglée par la discipline. Nous ne connaissons que des stratégistes inflexibles, habiles à monter et à démonter l'art de la guerre comme un immense mécanisme dont ils ont étudié tous les rouages; des généraux froids et tranchants comme l'acier, qui donnent aux cruautés de la victoire quelque chose des calculs de l'algébriste et des rigidités du bourreau; des soldats impassibles, combattant sans ivresse, vainqueurs sans enthousiasme, enclins à ne voir dans leur triomphe

qu'une bonne affaire, touches d'un clavier gigantesque sous la main des Thalberg de la destruction et de la ruine. Surprise effroyable! Il nous plairait de faire tomber les barrières matérielles pour apprendre de nos voisins à reculer les bornes de l'Idéal; et voici que nous nous heurtons aux plus âpres réalités qui aient jamais meurtri une nation intelligente. Le germanisme s'était offert à nous sous les traits d'un héros de roman, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, se promenant sur les bords de la Lahn ou du Neckar, les pieds dans la rosée, les regards dans le ciel ou dans les nuages; et le voici transformé en bête de proie, guettant l'heure favorable à ses rapines, enfonçant ses griffes dans notre chair et buvant le sang de nos veines. Hermann compte son butin, Werther emballe des pendules; Faust, des besicles sur le nez, se fait le commissaire-priseur du pillage; Wilhelm Meister met le feu aux villages et aux granges; le marquis de Posa vole des serviettes; Laërte réquisitionne des jambons et du vin de Champagne; Charles Moor joue au naturel *Les Brigands* sur les théâtres de Metz, de Strasbourg et de Reims; et nous, stupéfaits, écrasés, humiliés, brisés, anéantis, nous ne pouvons plus que haïr ce que nous avons aimé!

Eh bien, non! le pli était pris, et tout ce que peuvent faire ces germanisants qui sont restés si passionnément Français, si sincèrement patriotes, — M. Mézières par exemple, ou M. Blaze de Bury, — c'est prendre date,

nous avertir ou nous rappeler que leurs livres étaient écrits et même publiés avant la guerre; que, si l'Allemagne leur fut longtemps presque aussi chère qu'une seconde patrie, ils la repoussent maintenant comme des amants trahis et reviennent à la France avec un redoublement de tendresse. La vraie nuance, selon moi, ce n'est pas de brûler ce que nous avons adoré, mais plutôt de soumettre à l'analyse ce que nous avons souvent admiré en bloc et de confiance, d'étudier avec plus de sévérité certains traits de caractère que nous avaient dérobés les séductions de l'ensemble, et que les chefs-d'œuvre mêmes, — en supposant que ce soient des chefs-d'œuvre, — ne sauraient justifier.

Un des mérites de l'intéressant volume que M. Henri Blaze vient de publier sous ce titre, *les Maîtresses de Gœthe*, c'est que, en somme, et bien que de date antérieure, il ne fait pas aimer le poëte de *Mignon* et de *Marguerite*. Or, Goëthe est la personnification la plus éclatante et la plus complète du génie allemand. Notre patriotisme n'aura donc pas à se plaindre si on peut prouver que ce cœur ne fut qu'un cerveau élevé à sa plus haute puissance; que, dans ces amours destinés à se traduire en récits pathétiques, en drames émouvants, en délicates élégies, il n'y eut jamais ni dévouement, ni oubli de soi-même, ni abnégation, ni cet esprit de sacrifice qui communique à la passion terrestre un reflet de l'amour divin. Chacun de ces romans ébauchés avec la vivacité de

la jeunesse, délaissés avec la froide réflexion de l'âge mûr au moment où ils seraient devenus un embarras et un obstacle, ne fut, en réalité, qu'une expérience, un *sujet*, une *étude* faite sur place pour se convertir plus tard en tableau, un thème à variations idéales, une fleur condamnée à se dessécher entre les pages d'un livre. En d'autres termes, Goëthe, plus ou moins amoureux de Frédérique ou de Charlotte, de Lilli ou de Christiane, de Bettina ou d'Ernestine, reste constamment assez maître de lui-même pour distinguer dans sa passion ce qu'il peut lui accorder sans inconvénient, ce qui pourrait devenir un ennui ou un péril, et surtout ce qui doit un jour enrichir sa galerie de portraits, sa collection de reliques, son répertoire de poëte, de romancier et d'artiste. Les femmes qui eurent ou crurent avoir une part et une place dans son cœur, dans son génie et dans sa vie, ne furent que des confidentes qui lui servaient, comme dans une répétition de théâtre, à essayer ses effets avant de les livrer au public, ou des modèles qui posaient à leur insu devant lui et qui cessaient peu à peu d'être des créatures vivantes, pour devenir des œuvres d'art. Nul ne posséda plus absolument la faculté, trop commune à notre époque, de s'observer en se passionnant, de faire de l'encre avec des larmes, de ne rien laisser perdre de ce que l'on a inspiré ou ressenti, de se dédoubler, dans ces moments où la vraie passion est essentiellement simple, de ne donner au feu de paille ou d'a-

mianthe dont on a l'air de brûler que la moindre partie de son *moi* (pardon, nous sommes en Allemagne,) et de se réserver presque entier pour l'heure de réflexion féconde où l'homme de génie se console de souffrances dont il n'est pas mort, en les rendant immortelles.

Quoique très-beau, bien que doué de ce goût du changement que Fourier appelle la *Papillonne*, Goëthe n'était pas un don Juan. Don Juan se laisse entraîner par l'ardeur de sa passion sans s'inquiéter de savoir où elle le conduira. Goëthe raisonne la sienne, en fixe par avance les conditions et les limites, lui dit avec une sérénité olympienne : « Tu n'iras pas plus loin ! » et en fait le chapitre préliminaire d'un roman qu'il aura *vécu* au lieu de l'imaginer. Don Juan se donne, sauf à se reprendre ; Goëthe se prête... à usure.

Vous voyez maintenant, et M. Henri Blaze vous redira, avec toutes sortes de délicatesses et de grâces, quel fut le double tort de cet homme illustre. Non content d'exprimer et d'inspirer plus qu'il ne ressentait, il demeura presque toujours égoïste et calculateur au milieu des romanesques épisodes qui embellirent sa vie sans jamais la troubler, et qui n'auraient dù admettre que l'*égoïsme à deux*. Sûr de s'arrêter en temps utile, de résister à ses entraînements, de se retrouver le lendemain aussi intact que la veille, il se préoccupa fort peu des ravages que pouvaient exercer les agréments de sa figure, l'éclat de son génie et le prestige de sa renommée dans des âmes

neuves et confiantes. Il se demanda très-rarement si, pour le plaisir ou l'illusion d'une saison, pour une satisfaction d'amour-propre ou une légère crise d'amour de tête, il n'allait pas compromettre à tout jamais le repos d'une jeune fille digne de sa tendresse, briser une existence, flétrir une imagination virginale. Cette puissance de cerveau, substituée aux vrais élans du cœur, ce calcul égoïste intervenant dans ce qui ne devrait être que détachement et oubli de soi-même, n'est-ce pas le trait caractéristique où se reconnaît l'Allemagne tout entière, l'Allemagne devenue l'objet de nos légitimes rancunes? Ecartez les voiles d'or que la poésie prodigue à ses élus pour couvrir leurs faiblesses; descendez des hauteurs du génie dans la foule des natures vulgaires; vous avez le type germanique, tel qu'il vient de se révéler à nos dépens; dur, rapace, positif, impitoyable sous ses airs de bonhomie sentimentale ou patriarcale. Seulement, Frédérique ou Charlotte s'appelle cette fois la France, et on emporte des provinces, des pendules et des milliards en guise de manuscrits.

Frédérique Brion! c'est cette charmante jeune fille, si bien peinte par M. Blaze de Bury, qui résume à mes yeux le premier tort de Goëthe, cette façon insouciante et superbe de faire des objets de ses fugitives tendresses une série de victimes en attendant une galerie d'héroïnes. Frédérique aime passionément le jeune Wolfgang, qui n'est encore qu'un étudiant de vingt ans, grand homme

en expectative. Elle accepte auprès de lui ce rôle d'infériorité qui rend une femme si touchante, qui mériterait de lui faire tout obtenir par cela même qu'elle ne demande rien ; hommage délicieux de la faiblesse à la force, de la candeur au génie, de l'innocence à l'amour, que Goëthe rencontra souvent sous ses pas, et dont il usa sans scrupule comme d'un impôt prélevé sur le genre humain et sur la naïveté féminine par ses ouvrages et par son génie. Lorsque arriva l'heure des adieux, Frédérique ne se plaignit pas ; aucun reproche ne monta de son cœur à ses lèvres : — Goëthe, dit-elle, lui était trop supérieur pour qu'elle pût aspirer à devenir sa femme. — Elle resta fidèle au souvenir de cette saison printanière, ne se maria jamais et mourut obscurément, pendant que le poëte gravissait les degrés du temple et passait à l'état de demi-dieu.

C'est avec Charlotte Büff, fiancée à l'honnête Kestner, — « homme de mœurs bourgeoises et débonnaires, » — que nous pouvons signaler, dans toute son ampleur, — en France on dirait scandale, — l'autre tort de *Faust* et de *Werther;* celui qui consiste à remuer des cendres éteintes ou attiédies, à prendre le public entier pour confident de ce qu'on a souffert ou fait souffrir, à se servir de sa faculté d'*idéalisation* pour raconter avec d'indiscrètes transparences ce qui devrait rester éternellement dans le cœur comme dans un sanctuaire, — caché comme un secret, scellé comme un dépôt, sacré comme

une relique. Opération délicate et dangereuse qui ne peut, quelle que soit d'ailleurs la dextérité de l'artiste, s'essayer et s'accomplir sans qu'il s'expose à ternir une réputation après avoir troublé une âme.

Ici se présente une question scabreuse, dont la littérature contemporaine a fait, en permanence, une sorte d'*actualité*. Jusqu'à quelle limite ces indiscrétions sont-elles permises dans le domaine de la poésie et du roman? Jusqu'à quel degré l'*autobiographie*, dont notre époque a tant abusé, a-t-elle le droit, pour se rendre plus intéressante ou pour être plus complète et plus vraie, de s'emparer des existences qui se sont un moment mêlées à la nôtre, d'initier des lecteurs curieux ou malins à des mystères dont nous ne sommes que les détenteurs, et d'exploiter au profit du succès cette curiosité et cette malice? Le romancier, je le sais, peut répliquer au moraliste : Enseignez-moi, je vous prie, le moyen de sortir d'embarras. Si j'écris un roman d'aventures, sans étude pyschologique, mon œuvre est reléguée au second rang et déclarée dépourvue de toute valeur littéraire. Si j'invente des caractères qui n'ont jamais existé, on me dit que je suis dans le faux. Pour *faire vrai*, quoi de plus sûr que de regarder en moi-même, d'appuyer l'idéal sur le réel comme on donne une base solide à un élégant édifice, de rassembler mes souvenirs en éliminant les détails vulgaires que l'art ne saurait poétiser ni assouplir?... Tant pis pour les femmes qui m'ont aimé, que ces réminiscences

ou ces révélations vont poursuivre dans leur repentir ou leur retraite! L'essentiel est de réussir, à l'aide de cet accent de vérité que rien ne remplace. Si mon récit fait rougir quelques fronts et couler quelques larmes, qu'importe l'atome absorbé dans un rayon de ma gloire? qu'importe le cri étouffé par l'applaudissement universel?

Il y aurait ici bien des nuances à indiquer, qui nous mèneraient trop loin. En France, la personnalité dans le roman n'a été possible, excusable ou sans conséquence fâcheuse, que lorsqu'elle est restée, comme dans *Adolphe*, dans *Delphine* ou dans *René*, tellement vague qu'il a été permis de douter ou de nier, — ou bien lorsqu'elle s'est appliquée à des personnages d'une moralité tellement inférieure, d'une réputation tellement compromise, que leurs désordres font partie de leur célébrité, qu'une faute de plus ou de moins compte pour bien peu dans leur dossier, qu'il faudrait beaucoup oublier pour avoir quelque chose à apprendre, et qu'on est à peu près sûr de ne pas leur déplaire en les affichant. Les mœurs allemandes sont plus accommodantes, et je n'en voudrais pour preuve que cet épisode de Charlotte Büff, qui est devenu le célèbre roman de *Werther*. Charlotte, son fiancé Kestner, et Goëthe, l'amant-poëte, forment un *trio* qui relèverait, chez nous, du théâtre du Palais-Royal, et qui, à Wetzlar, nous attendrit et désarme notre envie de rire. Kestner est si confiant! Charlotte demeure si pure! Goethe, — rendons-lui cette justice, — songe si peu cette

fois à faire métier de séducteur! Cette chaste et paisible idylle n'est gâtée que par l'épilogue. Irréprochable au moment où Charlotte pourrait faillir, Goëthe devient coupable d'une façon rétrospective et à distance, lorsque, mariée à Kestner, elle a commencé en conscience ses fonctions de ménagère et de mère de famille. Le roman de *Werther* éclate comme la foudre; le succès est immense; il retentit dans toute l'Allemagne, et le tranquille ménage de Wetzlar en subit nécessairement le contre-coup. Eh bien! même dans cette nouvelle crise, le *trio* reste fidèle à ses attributions respectives. Kestner, qui aurait pu se dire à lui-même : « *Tue-les!* » ne se sentant pas ridicule, se contente d'adresser à Werther-Goëthe quelques douces remontrances. Charlotte, qui, dans une de nos villes de province, aurait été montrée au doigt, se venge honnêtement de son indiscret romancier en donnant douze enfants à son mari. Goëthe, enfin, à peine séparé des deux fiancés qui vont s'unir, se hâte de chercher une diversion, et il la trouve auprès de la belle Maximiliane, fille de Mme de la Roche. « Il y a en lui, ajoute excellemment M. Blaze de Bury, une telle exubérance de vie, tant de force jointe à une impressionnabilité si extraordinaire, que jamais un sentiment, quel qu'il soit, ne saurait enchaîner son indépendance et l'absorber, comme Werther, jusqu'au suicide. Son cœur ressemble à ces grands arbres des forêts qui portent des chiffres mystérieux gravés au vif de leur écorce, et qui, chaque année, au printemps,

voient leurs rameaux se couronner de feuillages nouveaux et s'emplir de joyeux concerts, associant ainsi la fête de l'heure présente à l'indélébile mélancolie des souvenirs. »

La comparaison est charmante; et cependant, ô mon cher lecteur, si vous aimez une sœur de Charlotte ou de Frédérique, si vous êtes encore au bel âge des fiançailles, je vous souhaite, pour l'année qui vient, de ne pas rencontrer sur votre chemin un de ces chiffres ou un de ces arbres. Le chiffre risquerait de vous réduire à zéro, et l'arbre vous donnerait beaucoup d'ombrage.

XV

CHATEAUBRIAND

ET SAINTE-BEUVE[1]

Décembre 1872.

Il existe dans la critique, comme en toutes choses, des vérités qui, sans cesser d'être vraies, changent d'aspect avec le temps. En 1860, quand parut ce livre qui date en réalité de 1848 et dont la partie littéraire est à peu près irréprochable, il souleva des colères qui n'avaient rien de commun avec la littérature. Certes, Sainte-Beuve n'avait pas fait une œuvre méritoire en appliquant les dissolvants et les corrosifs de sa nouvelle manière, non-seulement au génie de Chateaubriand, mais à sa vie in-

1. *Chateaubriand et son Groupe*, par Sainte-Beuve.

time, aux *en-dessous* de ses professions de foi catholiques et monarchiques. Pourtant la question fut mal posée, et si je crois pouvoir, à douze ans de distance, revenir sur un sujet que j'ai déjà traité, c'est que, au lieu d'avoir à me répéter, j'en suis plutôt à craindre de me contredire.

Il ne s'agit plus, en effet, de savoir si Sainte-Beuve a raison contre Chateaubriand, mais de prouver que l'auteur des *Martyrs* a pu être quinteux, irascible, vindicatif, orgueilleux, inconséquent, peu réglé dans sa conduite, peu soucieux de mettre d'accord ses maximes et ses pratiques, ses ouvrages et ses actes, ses opinions et ses amitiés, ses croyances et ses haines, sans que les causes qu'il a tour à tour servies et compromises soient responsables des inégalités de son humeur et des pages fâcheuses de sa vie.

Nous accusâmes Sainte-Beuve de trahison et d'ingratitude, parce que, après avoir joué son rôle dans le chœur des thuriféraires, il s'efforçait d'affaiblir le prestige de Chateaubriand et son autorité morale.

Le reproche était mérité. Le panégyriste obséquieux de 1834 s'était d'avance enlevé le droit de clairvoyance. Toutefois il eût mieux valu agrandir le débat et signaler dans cet épisode, aujourd'hui fort apaisé, deux traits caractéristiques : un curieux, un sceptique, d'une sagacité prodigieuse, passant de la phase de doute respectueux à la période agressive et s'équipant pour cette nouvelle

campagne, — et la littérature d'apparat en présence de la littérature de *déshabillé*.

Ne vous récriez pas trop contre ce mot *apparat*, qui eût fait bondir Chateaubriand, comme il bondissait chaque fois que ses amis lui attribuaient les articles de M. de Salvandy. Je ne prétends pas assimiler les soupirs de Cymodocée, les confidences de René ou la passion de Velléda aux harangues officielles et aux discours académiques. Je veux dire seulement que, dans cette prose harmonieuse et *cadencée*, l'art ou l'artifice tient trop de place pour que l'homme réel, l'homme vrai, ne reste pas en dehors de son œuvre. Chateaubriand a pu avouer ou laisser deviner qu'il avait essayé de se peindre dans Chactas, dans René, dans Eudore, dans Aben-Hamet. C'était là, je le sais, son orgueil et sa manie. Un de ses anciens secrétaires d'ambassade me racontait que, étant à Londres, ambassadeur du roi très-chrétien, quinquagénaire et à l'apogée de sa gloire, il *daignait* avoir des *bontés* pour une jolie femme, fort peu prude, dont le mari était alors un des virtuoses à la mode. D'après la pauvre madame L..., qui en paraissait plus surprise que charmée, tous les rendez-vous se passaient à dire : « Savez-vous ce que vous pourrez raconter un jour ? Que vous avez eu un tête à tête avec René ; que vous avez été aimée de Chactas, d'Aben-Hamet et d'Eudore. » Ainsi, même dans les moments où le naturel peut seul servir d'excuse, il *posait* encore. Il aurait été très-

étonné si un précurseur du réalisme lui eût répondu : « Vous avez cru vous peindre ; mais cette peinture de convention, à la Girodet, ne nous donne pas votre exacte ressemblance. Vous vous êtes reflété dans ces personnages, non pas tel que vous êtes, mais tel que vous seriez s'il vous était possible de vivre comme vous rêvez, si vos faiblesses s'absorbaient chaque matin dans un rayon de votre poésie. René, ce n'est pas vous, pas plus que Chactas ou Eudore ; c'est le fils de vos songes, l'idéal où vous vous abritez contre vous-même, le type que votre imagination compose en éliminant les détails indignes de votre génie. Telle est la puissance de cette imagination sans contrepoids et sans frein qu'elle a la faculté de se dédoubler pour être à la fois votre force et votre petitesse, votre gloire et votre danger. Enchanteresse dans le monde invisible que vous peuplez de créations romanesques, elle vous rend, dans le monde réel, malheureux, inquiet, mesquin, ombrageux, difficile à vivre, mécontent de vous et d'autrui, enclin à briser l'objet de votre ambition ou de votre amour, sous prétexte de lassitude et de dégoût. En politique, elle vous expose à passer d'un extrême à l'autre, suivant que votre vanité sera froissée ou séduite ; en religion, à remplacer l'église par vos palais fantastiques, la morale par le catéchisme de vos passions, le dogme par votre religiosité complaisante, le vrai Dieu par vos idoles et le sacrement par l'aventure...

» Tant que nous sommes sous le charme, tant que vous

avez affaire à une génération habituée à votre langage, façonnée à vos bizarreries, complice de vos chimères, décidée à ne pas écarter un seul des voiles d'or dont vous vous couvrez, vous resterez, même dans votre retraite et votre silence, même en publiant des livres tels que la *Vie de Rancé*, le Chateaubriand légendaire. L'amitié d'ailleurs, l'esprit de parti, la tradition d'un demi-siècle, le respect dû à un grand nom, feront bonne garde autour de votre fauteuil. Mais plus on vous environne d'une atmosphère artificielle, plus la réaction sera impitoyable. Que la société change de face; qu'à la suite de révolutions nouvelles, une littérature démocratique vous soumette à ses conseils de révision, sous la présidence d'un critique spécialement heureux d'endommager les statues dont il a jadis contribué à fournir le marbre; vous risquerez de sortir fort entamé de cette épreuve. Que des catastrophes inouïes vous rendent inutile au parti que vous avez détesté, mais qui ne pouvait se passer de votre panache et de votre nom; alors il sera permis, non pas d'approuver votre détracteur, mais de comprendre votre châtiment. Il sera possible, non pas de vous jeter par-dessus le bord, mais de penser tout haut, comme si le navire n'avait plus besoin de vous. »

Pour un esprit tel que Sainte-Beuve, il y avait, dans cette soudure ou ce contraste, une tentation bien puissante. A cette fin d'année 1848, tout se réunissait pour la rendre irrésistible; la révolution de février, qui supprimait toutes

les servitudes sociales ; l'essai de République, où se révélait la grotesque incapacité des gens que Chateaubriand avait le plus cajolés et flattés ; les griefs personnels du futur causeur des *Lundis* contre cette révolution qui, non contente de le déranger, s'était amusée à le compromettre ; la mort de Chateaubriand, qui amenait une liquidation définitive entre l'Abbaye-au-Bois et la critique ; plus que tout cela, la publication de ces terribles *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui, ne ménageant personne, frappant sur les adversaires et principalement sur les amis, traduisant de vieilles rancunes en coups de boutoir, trahissant des secrets de cœur consacrés par la mort, abusant des priviléges du sépulcre pour molester les vivants et du témoignage de notre néant pour se draper dans un suaire, autorisaient toutes les représailles et donnaient envie d'entrer par les petites portes que le défunt venait d'entr'ouvrir. Sainte-Beuve se trouvait là tout à point pour s'acquitter de cette tâche scabreuse où nul ne pouvait se complaire et réussir mieux que lui. On lui faisait la partie belle ; il l'a jouée, et je dois avouer qu'il l'a gagnée. Seulement, en pareil cas, l'écrivain qui renonce à l'approbation des intelligences élevées et délicates joue à qui perd gagne ou à qui gagne perd.

Le représentant le plus glorieux et le plus éloquent du *convenu* en littérature, en politique, en sentimentalisme religieux, se *découvrait*, comme se découvre un duelliste fatigué ou emporté par l'ardeur du combat. Profiter de

cette *distraction* en douze volumes, c'était pain bénit pour un homme émancipé par les événements et ennuyé, lui aussi, de s'être fait, pendant vingt ans, le chambellan du *convenu* sous forme d'admirations et de présentations bénévoles. Mais voici peut-être la page la plus curieuse de ce chapitre d'histoire littéraire. Au fond, Sainte-Beuve aimait Chateaubriand, pourvu qu'on lui permît de l'accommoder et de l'assaisonner à sa guise. Il suffit de relire ces deux volumes si pleins — trop pleins, — pour reconnaître entre l'opérateur et le patient de secrètes affinités. Le *chrétien* et le sceptique se touchaient par un point. Ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, l'imagination chaste; il en résultait, entre eux, une sorte de parenté chatouilleuse, où le survivant se délectait trop pour être bien hostile au mort. En outre, la gloire de Chateaubriand ne l'offusquait pas. C'était pour lui un *ancien*, un homme d'une génération différente, d'une *couche* et d'une phase antérieures, dont il n'était pas plus jaloux que de Voltaire ou de Jean-Jacques. Avec Villemain et Lamartine, plus rapprochés de date, plus faciles à rencontrer sur des terrains communs ou au pied de murs mitoyens, la jalousie commence; elle dégénère en haine à l'égard des *voisins*, des compagnons de route, des contemporains ou devanciers immédiats, depuis Victor Cousin et Balzac jusqu'à Laprade et Alfred de Musset. Remarquez que, dans ces deux volumes sur *Chateaubriand et son groupe*, chaque fois que le poëte

des *Martyrs* et le poëte des *Méditations* se trouvent en présence, Sainte-Beuve ne cache pas ses prédilections; il préfère évidemment Chateaubriand à Lamartine. Je me permetttrai d'être d'un avis contraire. Le factice s'accuse de plus en plus et s'écaille dans la prose poétique que nous avons trop admirée; tandis que, grâce à la *langue immortelle*, pas une teinte n'a pâli, pas une note n'a faibli dans les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn*. Qui ne préférerait les *Confidences* aux *Mémoires* et *Graziella* au *Dernier des Abencerrages?* Quant au charme, à la douceur des relations (étant donné un même fond de superbe indifférence), au maintien extérieur de la dignité et de la tendresse conjugales, au mérite de se faire ou de se laisser aimer sans jamais changer ses conquêtes en ravages, et, pour tout dire, à l'amabilité dans l'égoïsme, il n'y a pas de comparaison possible.

Sainte-Beuve aimait donc Chateaubriand; il l'aimait à sa manière et en essayant de l'accaparer comme sien. Dans ce livre, où il a l'air de taquiner sa mémoire, ce n'est pas lui qu'il attaque; c'est quelque chose ou quelqu'un de plus grand que lui.

Si Chateaubriand était resté l'homme de l'*Essai sur les Révolutions*, le disciple de Rousseau partagé entre un déisme sans conséquence et un penchant à désespérer de l'immortalité de l'âme, peu importerait à Sainte-Beuve telle ou telle incohérence de sentiment ou de doctrine, tel ou tel désordre de la vie privée. Ce qu'il veut, ce

qu'il dissimule à peine sous le masque du critique et à l'aide des prodiges habituels de sa stratégie littéraire, c'est démontrer que la conversion de l'auteur du *Génie du Christianisme* fut purement sentimentale, qu'elle n'eut rien de solide ou de décisif, et qu'elle ne cessa de se démentir par de fréquentes rechutes.

Pour atteindre ce but ingénieusement poursuivi à travers huit cent cinquante pages, il reprend la thèse au point où l'ont laissée, sous le premier Empire, les derniers survivants de la philosophie sensualiste et voltairienne; les Ginguené, les Garat, les écrivains de la *Décade*, de qui M. Cousin me disait un jour avec son beau geste de hiérophante : « Affirmez hardiment que c'étaient de bien pauvres sires ! » Voyez jusqu'où peut conduire la passion, quand elle s'empare d'une intelligence, exquise d'ailleurs et inépuisable ! *Le pieux et tendre rêveur de* 1829, le confident des poëtiques audaces du *Cénacle*, l'introducteur dévoué de toutes les œuvres et de toutes les célébrités du *romantisme*, en arrive à rajuster, à épousseter, sous leurs bandelettes, les froides momies de cette philosophie glaciale, de cette doctrine de mort dont les ravages, commencés dans les âmes, continués dans le chaos, légalisés par la Terreur, avaient abouti à la destruction universelle. Tel était le vide créé par ces doctrines, telle était la sensation de néant léguée par cette littérature, que le spiritualisme chrétien avait été accueilli comme un bienfaiteur et un sauveur par une

génération tout entière. Passant de la métaphysique dans l'art, il l'avait réchauffé, vivifié, fécondé, rajeuni. Le *romantisme*, — le bon, le vrai, — ne fut et ne pouvait être que l'œuvre de cette réaction vengeresse, le triomphe de l'âme contre la matière, la revanche des imaginations fatiguées de ne rien espérer, de ne rien aimer, de ne rien croire. C'est ainsi que le comprirent et le pratiquèrent, au début, ceux qui devaient plus tard renier cette noble origine, sacrifier cette noble cause aux mensonges de la popularité et aux servitudes révolutionnaires.

Eh bien! Sainte-Beuve, le *romantique* d'avant-garde, le plus actif, le plus hardi, et, en apparence, le plus convaincu de ces ouvriers de la première heure, finissait par se rattacher, en haine du christianisme, à ceux-là mêmes que l'on ne considérait plus, dès 1810, que comme des spectres errant sur des débris; radoteurs de sensualisme, attardés au milieu des ruines qu'ils avaient faites, discrédités par le résultat de leurs leçons et les crimes de leurs disciples, empaquetés dans des habits officiels qui achevaient de démonétiser leurs idées; hommes sans valeur, sans talent, sans conscience, sans vertu, derniers rebuts d'une école à la fois stérile et funeste, comparable à la carcasse d'un feu d'artifice surpris par un orage; tellement inutiles à autrui, importuns à eux-mêmes, dépaysés dans le nouveau siècle, qu'ils contribuèrent, à leur façon, à la renaissance intellectuelle et littéraire; car il suffisait, pour être dans le vrai, aspirer au beau et en-

trevoir le bien, d'écrire le contraire de ce qu'ils avaient écrit, de faire le contraire de ce qu'ils avaient fait.

Voilà, selon nous, la *clef* de cet ouvrage si intéressant, si *curieux* (je répète à dessein ce mot désormais inséparable du nom de Sainte-Beuve), qui restera, non-seulement comme une preuve de l'incroyable souplesse et des ressources infinies de ce talent doué des propriétés de la torpille, mais comme le préambule des années militantes et offensives où l'auteur devait accentuer de plus en plus ses tendances anti-chrétiennes. Rien ne le distrait de cette arrière-pensée. Alors même qu'il semble ne traiter qu'une question de goût, — par exemple à propos du *merveilleux chrétien*, qui occupe trois chants des *Martyrs*, — au lieu de se borner à indiquer tout ce que ce placage a de laborieusement suranné, il s'appuie sur les découvertes de la science moderne pour démontrer qu'il est impossible de donner une idée *pittoresque* du Ciel, du Purgatoire et de l'Enfer. Tout le reste à l'avenant. Lisez avec attention ces chapitres si riches, — j'allais dire si chargés, — de notes, de renseignements, d'indiscrétions épistolaires ; vous admirerez l'art singulier avec lequel Sainte-Beuve a su fondre, par gradations insensibles, ses chicanes de critique et ses trouvailles d'anecdotier écoutant aux portes et regardant à travers les serrures.

Et maintenant, est-il le seul coupable ? Ou plutôt — parlons sans crainte — quel est le vrai coupable ? Décidé

à rompre avec le christianisme, entraîné du doute à l'indifférence et de l'indifférence à l'acrimonie, aspirant tout ensemble à se refaire une popularité aux dépens du bon Dieu et à se tranquilliser tant bien que mal dans ses croyances négatives [1], Sainte-Beuve cherchait partout des points d'appui et des pièces justificatives. Il avait un vif intérêt, de présent et d'avenir, à prouver qu'entre les démolisseurs et les défenseurs du trône et de l'autel il n'existait d'autre différence que le *decorum* ou le semblant. En s'emparant de l'homme illustre qui s'était modestement attribué la renaissance catholique de 1802, il a fait son métier ; Chateaubriand avait-il fait son devoir? C'est ici que douze années de malaise, de mécomptes et d'épreuves, terminées par un coup de foudre, peuvent nous donner enfin nos coudées franches. Grâce à deux ou trois dates de sa vie publique, à son culte, un peu théâtral, mais sincère, pour l'honneur et aux pages restées vivantes de son œuvre déjà vieilli, Chateaubriand est immortel ; il n'est plus sacré. Il garde la couronne de chêne ou de lierre ; il a perdu la mystique auréole. Les raisons qui le dérobaient à notre contrôle ont cessé d'exister. Après 1830, le mal qu'il avait fait à la monarchie légitime fut officiellement racheté par l'attitude qu'il prit en face du nouveau gouvernement. Une velléité d'exil volontaire,

1. Un sceptique spirituel me disait en avril 1869 : « Croiriez-vous que ce diable de Sainte-Beuve n'est pas *tranquille* ? » — Il le connaissait bien.

une miniature de persécution, quelques heures de prison, une romance et quelques mots à effet : — *Votre fils est mon roi.* — *Un nouvel univers !* formèrent l'appoint de la rançon. Après 1848, la douloureuse stupeur causée par ses impardonnables *Mémoires* fut étouffée parmi nous, d'abord parce que l'on n'aime pas à s'avouer dupe et que c'était le parti royaliste qui avait payé d'avance ce paquet de verges trempées dans le vinaigre; ensuite, parce que, la France étant assez folle pour ressusciter la légende napoléonienne et pour croire à la Royauté *ramenée par les baïonnettes étrangères*, nous avions besoin de placer, entre ce mirage et nos contemporains, l'ombre d'un homme de génie. A présent, le mirage a disparu dans un gouffre de sang et de boue. La République s'est si bien arrangée des *baïonnettes étrangères*, elle leur doit tant, qu'il ne lui reste plus que la pudeur du silence. On sait où nous a conduits la légende napoléonienne. La Révolution et l'Empire, même en se cotisant, demeureraient encore si pauvres que, pour les accabler de notre richesse, Chateaubriand nous devient inutile; nous aurions assez de M. d'Arlincourt [1]. On peut donc se dégonfler.

1. D'Arlincourt ! Je ne puis écrire ce nom, « sans me sentir le cœur tout gonflé d'amertume ! » Voilà un homme qui a vécu, qui a brillé, qui a vieilli, qui est mort, sans se douter un moment qu'il était un des grotesques de la littérature. A qui la faute ? J'admets que, pendant les dernières années de sa vie,

Assurément, je ne crois pas un mot de la sotte histoire d'après laquelle M. de Chateaubriand aurait imaginé une scène de comédie, renouvelée de Richelieu et de Jélyotte, afin de se dispenser d'épouser pour tout de bon M[lle] de la Vigne. Pourtant, s'il avait pris plus au sérieux le mariage,

il lui ait fallu une dose incroyable de vanité et de sottise pour se figurer encore qu'on le prenait au sérieux. Mais à la belle époque du *Solitaire* et *d'Ipsiboë* ! Ne me dites pas que sa vogue n'était que du ridicule, que madame d'Arlincourt, par dévouement conjugal, achetait une ou plusieurs éditions de chacun de ses ouvrages. Ce n'est pas vrai. Tout le monde, alors, achetait le *Solitaire*, et la preuve, c'est qu'on trouve cet absurde roman dans toutes les bibliothèques de ce temps-là. Il donna son nom à des étoffes, inspira le génie des modistes, fut traduit dans quatorze langues et servit de texte à une quinzaine de pièces de théâtre. Trente ans après, M. d'Arlincourt était encore le *célèbre auteur* du *Solitaire*. Il se mirait dans sa gloire en passant la main dans les frisures de ce faux-toupet, que je n'ai vu qu'à lui et à M. Briffault, autre produit des complaisances banales de la société polie ! Il disait volontiers : « Chateaubriand et moi ! Lamartine et moi ! » — on riait sous cape ; mais les belles dames et les beaux messieurs du faubourg Saint-Germain respectaient ses illusions et sa personne comme des reliques ; et pendant ce temps, des jeunes gens d'un vrai talent, venus à Paris avec la ferme intention de vouer leur plume à la cause monarchique, étaient, après quelques mois de privations, de mortifications et de rebuffades, forcés de passer aux journaux sceptiques ou révolutionnaires. Nourrir ses défenseurs, ou, s'ils ont de quoi vivre, les soutenir, les suivre dans leurs luttes, les encourager de son approbation, les récompenser par ses suffrages, c'est ce dont se soucie le moins la société qui applaudit de ses blanches mains les d'Arlincourt et les Viennet.

cette fable n'aurait rencontré que des incrédules, et Sainte-Beuve n'eût pas osé la mentionner. Je m'obstine à regarder comme apocryphes ces *Mémoires*, d'un bas-bleu de troisième ordre, qui nous montrent René sexagénaire, en 1829, courant les guinguettes de la banlieue, buvant du vin de Champagne avec Mme Hortense A... et se faisant chanter le *Dieu des bonnes gens* par cette étrange sœur de Velléda et de Cymodocée[1]. Cependant, si, dans ses confidences d'outre-tombe, notamment dans la fantaisie sénile, intitulée *Cynthie*, il n'avait pas couronné de roses anacréontiques son front olympien, la dame en eût été pour ses frais de *fatuité* féminine. Je voudrais ignorer ou du moins oublier les noms des belles patriciennes dont les initiales transparentes forment une guirlande funéraire autour du médaillon. Néanmoins, si Chateaubriand ne nous avait pas raconté, avec moins de remords que de complaisance, comme quoi, accueilli dans une honnête famille anglaise, il s'était fait adorer par la fille de la maison, miss Charlotte Yves, et avait prononcé beaucoup trop tard le mot terrible : « Je suis marié ! » — Sainte-Beuve aurait eu moins de plaisir à souligner ces épisodes, à nommer ces anonymes, à soulever ces masques de velours et à nous prouver que le grand poëte se jouait de la destinée d'une femme comme d'un plaisir d'imagination ou de vanité.

1. Voir, à ce propos, le singulier livre intitulé *les Enchantements de Prudence.*

Il me répugne de croire Chateaubriand dépourvu de toute conviction, de tout dévouement aux principes. Toutefois, si nous ne l'avions pas vu en coquetterie réglée avec Béranger et Carrel, si, dans ses *Mémoires*, notamment dans l'épisode des Cent-Jours, il n'eût pas trouvé moyen de déverser le ridicule sur les plus fidèles serviteurs de la Royauté; si, après s'être représenté comme une victime de l'ingratitude de *ses* princes et de *son* parti, il ne prodiguait pas des hommages, même à la reine Hortense, même à Louis-Buonaparte, Sainte-Beuve n'aurait pas essayé de nous le donner pour un sceptique.

Cette remarque, variée à l'infini, appliquée tour à tour à la politique, au roman, à la religion, aux questions d'argent, aux explosions d'orgueil ou de colère, au choix des amitiés, à l'opiniâtreté des rancunes, aux capitulations de conscience, pourrait s'écrire en marge de toutes les pages du livre de Sainte-Beuve; protestation également significative contre l'homme qui, acharné à dissoudre les croyances religieuses et monarchiques, abuse des faiblesses de leur plus célèbre champion, et contre celui qui donne une telle prise aux insinuations, aux sous-entendus, aux anecdotes, aux yeux de lynx et aux griffes félines du plus malin des commentateurs. Que ce soit là, en définitive, la moralité de cet épisode et la conclusion de cet article. Tous, nous pouvons profiter de la leçon; les *illustres*, pour se souvenir que, quel que soit

l'engouement de leurs contemporains, il arrivera un moment où leurs défaillances serviront à calomnier les causes qu'ils ont l'honneur de défendre; les médiocres, pour nous dire que, n'ayant pas à attendre les mêmes indulgences, nous devons être sans reproche pour qu'on nous pardonne d'être sans génie; les humbles enfin, pour se consoler en songeant que, si le cœur humain n'est que désordre et misère, la Vérité est immortelle.

XVI

UN ROMAN PAR LETTRES

---

4 janvier 1873.

Le 27 décembre 1872, un fait assez singulier s'est passé sur le chemin vicinal n° 3, entre la petite ville de Cérignac, chef-lieu de canton du département de la Haute-Durance, et le village des Blaguières. Au petit jour, le facteur rural fut surpris par une de ces pluies torrentielles qui, depuis trois mois, désolent le beau Midi de la France. Avait-il mis d'avance un peu trop de vin dans son eau ? Se ressentait-il encore des effets d'un réveillon sardanapalesque, savouré avec les commis de l'octroi, l'appariteur de la mairie et le bedeau de la paroisse ? Le fait est que son pied glissa sur le sol détrempé. Dans sa chute, son front porta sur une grosse pierre ; il s'évanouit, et,

comme un malheur n'arrive jamais seul, les courroies de de sa sacoche se brisèrent; la poche intérieure s'ouvrit, et une vingtaine de lettres ou d'imprimés de diverses provenances s'éparpillèrent sur le chemin. Notre homme, couché tout de son long dans la boue, était hors d'état de remarquer ce détail. Deux villageois qui allaient faire leur journée dans un champ voisin et qui relevèrent le facteur, ne s'occupèrent pas de ces papiers et de ces écritures. Ils étaient absolument illettrés, ce qui ne les avait pas empêchés de voter pour le candidat gambettiste.

Pendant qu'ils transportaient dans une grange le blessé qui ne rouvrait pas les yeux et perdait beaucoup de sang, un rayon de soleil parut dans le ciel blafard et dissipa les nuages. Admirez les jeux du hasárd! Un brave citadin, qui chassait encore malgré ses soixante ans, avait donné rendez-vous à un de ses amis, journaliste en retraite, qui habitait, à une demi-lieue de là, une maisonnette tapie dans un massif de chênes verts. — « Tiens! se dit-il en apercevant les lettres et paquets gisant au bord d'une flaque d'eau, ceci amusera mon ami le folliculaire... Sont-ils indiscrets, ces diables de journalistes! » L'honnête provincial, — on ne s'avise jamais de tout! — avait soin d'oublier qu'il allait être de moitié dans cette coupable indiscrétion.

Je n'excuse pas; je raconte. Une heure après, les deux amis, ne songeant plus aux bécassines, aux pluviers et anx canards sauvages qui avaient servi de prétexte au

rendez-vous, s'abandonnaient, quoique blancs, à toutes les licences du cabinet noir. — « Je constate, disait le journaliste, que, grâce à la secousse et à l'humidité, les cachets et les bandes ne tiennent presque plus. — Et tu meurs d'envie, répliquait le vieux chasseur, d'achever leur œuvre *dissolutionniste*. — On dirait, monsieur le sournois, que vous n'en avez pas autant d'envie que moi ! — Eh bien ! capitulons avec les honneurs de la guerre.. Convenons que tout ce qui trahirait un secret de cœur ou de famille sera immédiatement refermé, recacheté et oublié... Ne lisons que ce qui nous offrira un intérêt d'*actualité* politique. — Oui, et, si nous trouvons quelque chose, j'enverrai notre cueillette à la *Gazette de France*. — Pour ses étrennes ? — C'est dit. »

Voici l'envoi :

A M. Rouginard, conseiller général et maire.

Versailles, 24 décembre 1872.

Monsieur,

Le président de la République a reçu l'adresse que vous avez rédigée et signée au nom de nos amis, les citoyens républicains de Cérignac. M. Barthélemy Saint-Hilaire étant indisposé par suite d'une lettre rentrée, c'est moi qui suis chargé de vous transmettre les remercîments de l'homme illustre qui passe sa vie à sauver la France. Oui, vous l'avez bien compris, et vous nous ai-

derez à fonder cette République conservatrice, que nous pouvons dès à présent regarder comme symbole et gage — en latin, *pignus* :

1° De prospérité. Dieu lui-même — car nous croyons en Dieu — prend parti pour cette admirable forme de gouvernement, puisqu'il nous envoie des récoltes magnifiques et bénit les efforts de nos agriculteurs.

2° De sécurité. Sous une monarchie, on n'est jamais tranquille, parce que les monarchies n'existent que pour tomber; tandis que — suivez bien mon raisonnement — la République ne pouvant jamais tomber que de très-bas, c'est comme si elle ne tombait pas du tout. Un chêne que l'on déracine peut tuer son homme. Un chardon que l'on arrache n'écrase personne. Tout au plus peut-il contrarier les ânes.

3° De moralité. Il était temps d'échapper aux miasmes de l'Empire. La République, c'est la régénération morale et sociale, puisque, d'après les publicistes, les historiens et les philosophes de tous les siècles, elle ne peut exister sans vertu.

4° De dignité. Ceci n'a pas besoin d'être démontré. Il n'y a pas de monarchie sans cour; pas de cour sans courtisan; pas de courtisan sans bassesse, vénalité, obséquiosité et servilisme. Quand on veut flétrir une femme, on lui inflige un nom qui en fait la *femelle* d'un courtisan. La Royauté a des sujets, la République a des citoyens. Le sujet est à genoux; le citoyen debout, inflexible et

incorruptible, regarde de haut toutes les puissances de la terre.

5° Enfin d'union. Ici je ne puis que répéter le mot sublime de notre auguste Président : « La République est le gouvernement qui nous divise le moins. » Vive la République !

Agréez, monsieur, les salutations distinguées et civiques de votre tout dévoué

MITOUFLET,
Sous-délégué de la sous-commission
du sous-secrétariat de la sous-présidence.

P. S. Vous me demandez si les trois petits procès que vous avez eus en police correctionnelle, sous l'infâme tyrannie, ne peuvent pas fournir un prétexte aux éternels ennemis de la liberté pour chicaner votre élection. Je m'empresse de vous rassurer. Tout est racheté par l'énergie patriotique avec laquelle vous n'avez cessé, depuis le 4 septembre, de combattre la hideuse réaction...

M. Durandel, régisseur, à M. le marquis de X..., à Paris.

Les Blaguières, 27 décembre 1872.

Monsieur le marquis,

A mon grand regret, il m'est impossible de vous envoyer les douze mille francs que vous me demandez pour

votre Jour de l'An parisien. La parole humaine ne saurait exprimer l'état de désolation de notre malheureux pays. Nous en sommes à notre quatrième inondation. — De Lyon à la mer, toutes les plaines riveraines du Rhône, de l'Ardèche, du Gardon, de la Durance, et de leurs affluents, ne sont plus que d'immenses nappes d'eau; tous les regains ont été perdus, toutes les semences noyées ou retardées de trois mois, tous les travaux interrompus. J'ai dû employer le peu d'argent que j'avais en caisse à souscrire quelques centaines de bons de pain — la suspension du travail ayant aggravé toutes les misères — et à faire réparer votre digue dont le fleuve a emporté environ trois cents mètres. Encore ne sommes-nous pas les plus à plaindre. Votre voisin M. Badureau n'en sera pas quitte pour cent mille francs, et on ne parle, depuis six semaines, que de dégâts, de désastres, de maisons écroulées et de catastrophes de toutes sortes. M. Godard, l'ingénieur, que j'ai rencontré à Avignon, et qui m'a chargé de ses vœux de bonne année pour M. le marquis, m'a dit qu'en évaluant, d'après ce que viennent de souffrir nos vallées de la Durance et du Rhône, les ravages exercés par la Loire, la Seine, le Lot, le Cher, l'Allier, le Tarn et autres rivières, on arriverait à une perte totale de cinq cents millions; l'intérêt d'un capital de dix milliards. Quel triste présage pour l'année qui arrive! Quel surcroît de ruine après tant de calamités! Comment, si on ne récolte rien, pourra-t-on payer les

impôts qui augmentent et se multiplient sans cesse? Pendant ce temps, les cabarets et les guinguettes ne désemplissent pas. On y fait signer des pétitions pour la dissolution de l'Assemblée, et hier ce mauvais drôle de Frichon, qui ne vit que de vos aumônes, criait, entre deux couplets de la *Marseillaise*, qu'on devrait profiter de la crue de la Seine pour y jeter tous les députés.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, monsieur le marquis, votre très-humble et très-obéissant serviteur et régisseur.

MARIUS DURANDEL.

A Mademoiselle Ursule de la Brémonière, au château de B...

Cérignac, 26 décembre 1872.

Chère et sainte demoiselle,

Votre charité inépuisable m'encourage à vous avouer que, pour avoir de quoi manger en famille la dinde de Noël avec le cardon au jus, les quatre bouteilles de vin blanc et la livre de nougat, j'ai engagé au Mont-de-Piété une paire de draps, un matelas et la croix de ma chère Marianne. Je me hâte de vous le dire, parce que vous allez être obsédée de demandes; rien que dans la rue Calade, nous sommes cinquante-trois pères de famille dans le même cas; on n'a pas idée d'une pareille dé-

tresse ! Je suis, chère et sainte demoiselle, votre tout dévoué et reconnaissant.

JACQUES BERNARDET.

A M. Crochard, huissier, à Cérignac (Haute-Durance.)

Les Blaguières, 26 décembre 1872.

Monsieur,

Vous pouvez me faire saisir mon cheptel et mon mobilier ; quant à de l'argent c'est autre chose. Il n'y a plus un centime dans toute la maison. Vous savez que cette maladie qui a un nom latin a tué toutes nos vignes ; malheur qui nous est commun avec huit ou dix départements. C'est une perte énorme, incalculable, et il faut bien que le propriétaire en ait le contre-coup.

Patience ! Tout ceci *virera*, quand nous aurons la *bonne*. Au surplus, monsieur, je suis fermier du Mas des Closeaux depuis 1845, et j'ai toujours payé exactement jusqu'en 1870. Or, nous lisons ici un excellent journal, la *Feuille de Jean-Pierre-André*, qui nous enseigne une vérité évidente à laquelle nous n'avions pas songé : Quand un fermier a payé vingt annuités, la terre est à lui, et tout ce qu'il donne en sus est pure générosité. Je vous salue.

PHILOCOME MUNARD,
fermier du Mas des Closeaux.

A Me Calixte Ermel, notaire à Cérignac (Haute-Durance.)

Les Blaguières, 24 décembre 1872.

Mon cher monsieur,

Je désirerais vendre environ cinquante hectares de ma terre de Pujault. Vous me direz, je le sais d'avance, que nous ne pourrons pas en tirer, vu le malheur des temps et l'inquiétude publique, plus des deux tiers de leur valeur réelle : mais c'est justement ce qui me décide à vendre. J'ai soixante-huit ans, un catarrhe chronique ; ma fille est veuve avec quatre enfants dont le plus âgé a neuf ans. A nous tous, nous ne serions pas en état de nous défendre contre un lièvre communiste. Or il se passe et il se dit ici des choses à faire frémir. Je ne puis pas essayer un tour de promenade sans rencontrer des ceintures rouges et des visages menaçants; les bouches sifflent la *Marseillaise* et les yeux me disent : « A bientôt ! » Mon ami d'Esparbat, — un vieux bonhomme ! — a été insulté dans son jardin. Dans tous les cafés de nos bourgades et de nos villages, on se distribue d'avance les propriétés, les bestiaux, l'argenterie, le linge. Il est clair que nos démagogues ne tiennent pas à la République pour ce qu'elle leur donne, mais pour ce qu'elle leur promet. En outre, mes infirmités précoces m'ont rendu affreusement nerveux. Vous ne pouvez vous figurer à quel point je suis agacé chaque fois que je vais

à la ville, et que j'aperçois, fiers, arrogants, superbes, brûlant le pavé dans de fringants équipages, des gens notoirement insolvables et absolument tarés avant le 4 septembre. C'est pourquoi mon parti est pris. Avec le produit de la vente dont je vous prie de vous charger, j'achèterai une maison de campagne dans les environs de Bruxelles ou de Genève, et j'y passerai les quelques jours que j'ai encore à vivre. C'est triste ; mais au moins je n'éprouverai plus de serrement de cœur en regardant mes petits enfants. Tout à vous,

LE BARON DES VENETTES.

A Georges de R...

25 décembre 1872.

Mon cher Georges,

Vous allez me maudire ; mais, en vérité, il me semble que je serais une mauvaise mère, si je mariais ma fille dans un moment comme celui-ci. Savons-nous où nous serons et ce que nous serons dans six mois ? Le salut, le repos, la fortune, la vie des honnêtes gens ne tiennent qu'à un fil ; la démagogie et le communisme sont prêts ; c'est une armée qui n'a plus qu'à entrer en campagne.

J'emmène Gabrielle en Italie. Pardonnez-moi et souhaitons-nous les uns aux autres des jours meilleurs. Vous connaissez, mon cher Georges, bon nombre de députés ; dites-leur de nous rendre la monarchie ; je vous donne

immédiatement Gabrielle, et j'augmente de cent mille francs le chiffre de sa dot.

Votre vieille amie,

Comtesse d'AUBIGNAN.

Au vicomte Frédéric de S..., château de Breuil, par Cérignac.

Paris, 24 décembre 1872.

Mon cher ami,

Les désastres auxquels tu viens d'assister et dont tu as ta grosse part, t'empêchent de venir passer l'hiver à Paris ; tu m'en demandes des nouvelles. Mauvaises, mon pauvre Frédéric, très-mauvaises ! — Je ne te dirai rien de la politique ; tu as bien assez de tes journaux... Mais le reste ! Je lisais, l'autre jour, je ne sais où : « Quand l'anarchie des institutions vient brusquement s'ajouter à la corruption des mœurs, ce n'est plus du désordre, c'est de la débâcle. » — Hélas ! rien de plus vrai. Nous étions, à ton choix, sous l'Empire, des Corneille, des Bossuet, des héros, des saints, des économistes ou des rosières, en comparaison de ce que nous sommes aujourd'hui. Cette fièvre de plaisirs grossiers, arrachés aux angoisses d'hier, aux périls de demain, cette nation abreuvée de honte, qui s'étourdit au bal masqué, au café-concert, dans tous les mauvais lieux de la comédie et de la chanson, c'est là un spectacle lugubre qui m'hu-

milie et m'épouvante. Je crois voir des condamnés à mort, s'enivrant de vin bleu et d'absinthe frelatée entre le geôlier et le bourreau.

Et puis, ce qui me consterne, c'est l'abaissement universel des consciences et des âmes. Jamais la peur inspirée par le despote le plus cruel n'a produit des phénomènes d'adulation servile, tels que ceux qui surabondent autour du Président et de son groupe. L'encens regagne en quantité ce qu'il perd en qualité. Louis XIV et Napoléon Ier, aux plus beaux jours de leur puissance et de leur gloire, n'ont rien entendu de comparable. En ma qualité de frère d'un conseiller d'État et de cousin d'un membre de l'Institut, j'ai mes entrées partout. Je suis allé, l'autre soir, à la Présidence. O mon ami, que ce serait drôle, si ce n'était pas si triste ! Il y avait là des députés écarlates, idoles du mandat impératif, incapables de plier le genou devant le Dieu de l'Évangile, et qui rendraient des points au duc d'Antin, croisé de Gil-Perez. Si M. Thiers, qui a tant d'esprit, n'en a pas assez pour voir clair dans le jeu de ces misérables et pour se souvenir de son Tacite : « *Omnia serviliter pro dominatione,* » c'est une page de plus à joindre à l'histoire des faiblesses des hommes forts et des petitesses des grands hommes.

Tout à toi.

ANTONIN DE C...

A M. Lélio, membre de la Société des gens de lettres, à l'Arbresle, près Cérignac (Haute-Durance.)

Paris, le 23 décembre 1872.

Cher monsieur,

J'ai lu votre manuscrit. Je vois avec plaisir que les six mois de *villégiature* exigés par votre santé n'auront pas été perdus pour la littérature. Votre roman a beaucoup de mérite; les caractères sont bien tracés; les situations fortes et pathétiques, le style élégant et châtié. Et cependant j'ai le regret de ne pouvoir vous publier. C'est trop honnête, trop *robe montante;* j'en serais pour mes frais; vous n'auriez ni lecteurs, ni lectrices, ni acheteurs. Ne vous fâchez pas! Pour vous prouver combien je tiens à nos bonnes relations, je vais vous donner un excellent conseil. Puisque vous avez encore quelques semaines à passer en Provence, profitez-en pour écrire un autre roman; je vous l'achète les yeux fermés, pourvu qu'il y ait une scène de bain, trois scènes d'alcôve, une vingtaine de pages érotiques, un jeune homme ensorcelé par une sirène aussi peu vêtue que possible. Aujourd'hui — je copie la femme de chambre de Mme Du Barry — il n'y a que le NU qui habille — et qui donne aux auteurs, non-seulement de quoi s'habiller, mais de quoi rouler carrosse... Bref, mon cher monsieur, un joli petit mélange de Casanova de Seingalt, de Choderlos de Laclos et du

marquis de Sade ; moyennant quoi, vous pouvez ne vous préoccuper ni de la logique des caractères, ni de la vraisemblance des situations, ni de la pureté du style ; je vous garantis trente-six éditions. Votre éditeur et ami.

DAURIAT.

Au citoyen Cévolant, membre de l'Assemblée nationale, à Versailles (Seine-et-Oise.)

Cérignac, 24 décembre 1872.

Citoyen,

Je vous envoie copie de ma supplique au Président de la République. Je l'ai rédigée d'après vos conseils; le secrétaire de la Commune, qui est un BON, en a été très-content. Salut et fraternité.

« Monseigneur le Président de la République française,

» Ébloui par votre gloire, écrasé par votre grandeur, suffoqué par votre génie, en extase devant votre toute-puissance, je prends la liberté de me jeter à vos pieds, pour en baiser la poussière, pour avoir l'honneur de vous dire que je vous place, ô majestueux sauveur de la France, au-dessus de tous les rois de la terre, au-dessus de tous les héros de l'antiquité, au-dessus de Dieu même, — et pour vous demander le bureau de tabac n° 2, dont le titulaire actuel est un plat réactionnaire, prodiguant

des coups de chapeau aux nobles et aux prêtres, et sujet à de stupides superstitions, telles que d'aller à la messe le dimanche et de faire maigre le vendredi.

» C'est à vos genoux, Monseigneur le Président, et dans l'attitude du faquin (lisez *fakir*) prosterné devant Brahma, que j'ose vous prier humblement de me pardonner cette démarche, et d'agréer l'hommage du respect, de l'admiration, de l'adoration avec lesquels je suis,

« Monseigneur le Président,

» Votre très-obéissant serviteur et sujet.

» ARISTIDE FIÈREMBAS,

» *Ex-fournisseur de chaussures des*
» *dragons du Désespoir.* »

A. M. l'abbé Morin, vicaire général à N...

26 décembre 1872.

Mon cher oncle,

Demain, à la sainte Messe, priez pour moi ; priez aussi pour les sieurs Brichet, Loupiaz et Guron, pauvres égarés qui viennent de m'insulter dans la rue. Ils m'ont même jeté des pierres ; mais j'en suis quitte pour une légère égratignure... Or, que nous ordonne le divin Maître ? Cher oncle, vous le savez mieux que moi. Je vous embrasse avec la plus respectueuse tendresse.

MORIN, *vicaire à Cérignac.*

A madame Jourdeuil, aux Blaguières
(par Cérignac.)

Lyon, 24 décembre 1872.

Mère,

Craignant que tu ne sois inquiète, si tu lis dans les journaux ce qui vient de nous arriver, au sergent Vernier, au caporal Fusteau et à moi, je mets la main à la plume. C'est quelque chose, et ce n'est rien du tout. Douze ou quinze polissons nous ont assaillis dans le quartier de la Croix-Rousse, en nous appelant *Capitulards* et en menaçant de nous jeter à l'eau. Un rassemblement s'est formé, et ces stupides bourgeois paraissaient disposés à prendre parti contre nous. Quelques-uns ont même crié : « A bas les lâches et les traîtres ! » Heureusement il nous a suffi de faire voir les lames de nos sabres pour dissiper toute cette canaille. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Vernier a été blessé à Wissembourg, Fusteau à Reischoffen et moi à Gravelotte ; tandis que tout le monde sait que, si les Prussiens avaient voulu entrer à Lyon, les *Groléens*, — comme on les nomme aujourd'hui, — leur en auraient ouvert toutes les portes.

Je t'embrasse et suis pour la vie ton fils.

Jean Bérard,
fourrier au 17e de ligne.

Extrait du BARTHOLO, *journal parisien.*

24 décembre 1872.

Nous avons assisté hier matin à une scène assez caractéristique.

Un de nos plus spirituels *lundistes* donnait l'hospitalité à son oncle, sexagénaire fort lettré, ancien habitué de la Comédie Française et du Théâtre Italien, mais retiré en province depuis un quart de siècle. Vous comprenez qu'en pareil cas, un neveu doué de quelque savoir-vivre et n'ayant que l'embarras du choix en fait de billets de spectacle, saisit au vol cette occasion d'être agréable à son oncle, surtout quand cet oncle, veuf et sans enfants, est en mesure de riposter avec des billets de banque.

Mon confrère tenait à la main un numéro de l'*Entr'acte*. — Voyons ! mon cher oncle, disait-il, choisissez, jetez le mouchoir.. Voulez-vous l'Opéra ?

— Que donne-t-on ?

— *La Coupe du Roi de Thulé.*

— Merci ! de mon temps, sous l'infâme monarchie, nous avions *la Muette de Portici*, *le Comte Ory*, *Guillaume Tell*, *Robert-le-diable*, *la Sylphide*, *la Juive*, *les Huguenots*, le tout chanté, joué ou dansé par Nourrit, Levasseur, Mme Damoreau, Mlle Falcon, Mlle Taglioni... Je ne veux pas gâter mes souvenirs.

— Soit : mais le *Théâtre français ?* Ah ! pour le coup,

vos souvenirs ne peuvent vous offrir mieux que l'affiche de ce matin... *Le Misanthrope*, et *le Chandelier*..

— Qui joue Célimène?

— Célimène joue tout le monde.

— Ah ! ceci est une paillette, monsieur le feuilletoniste! Je te demande quelle est l'actrice qui joue Célimène ?

— Parbleu ! Mll Favart.

— Et Alceste?

— Bressant.. qui voulez-vous que ce soit ?

— Attends... laisse-moi rappeler mes souvenirs. Le 11 décembre 1834, je vis jouer, aux Variétés, une pièce d'Ancelot et Comberousse, intitulée *le Tapissier*. Le rôle du jeune premier était rempli par Bressant; il y a de cela trente-neuf ans; il en avait bien vingt-deux ou vingt-trois... Total, si l'arithmétique est une science certaine...

— Trente-quatre ou trente-cinq ans, âge probable du héros de Molière.. Après tout, la misanthropie est une ride du cœur; on peut se la figurer en cheveux gris, et...

— Oui, mais Mlle Favart? ses débuts, si j'ai bonne mémoire, remontent à 1848; comptons, ou plutôt ne comptons pas; car il s'agit d'une charmante artiste mais enfin, est-ce d'un *cœur bien léger* et d'une lèvre bien souriante qu'elle pourra dire les vers célèbres :

Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti.

Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces ;
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans...

Quant au *Chandelier*, il a fallu — n'en déplaise à Musset, une des plus chaudes admirations de ma jeunesse, — tout notre débraillé démocratique, pour que cette comédie, si parfaitement indécente, pût s'acclimater au Théâtre-Français. Il est vrai que les auteurs ont pris un bon moyen pour en atténuer l'effet ; Fortunio a cinquante ans ; Clavaroche, soixante ; Jacqueline, quarante-cinq ; encore un progrès, et l'indécence sera sauvée par les rhumatismes.. décidément, j'y renonce ; j'irai aux Italiens...

— Ils sont fermés.

— Pour cause ?..

— De République.

— Je m'en doutais.. Eh bien ! alors, mon cher Gymnase..

— Oui, mon oncle, le Gymnase.. vous aurez *la Femme de Claude*... [1]

A ces mots, l'oncle dilettante bondit, comme si son neveu lui eût demandé un emprunt forcé de dix mille écus.

— Tiens ! s'écria-t-il, si tu ne veux pas me remuer la bile, ne me parle ni de Claude, ni de sa femme, ni de la pièce, ni de l'auteur !... Ses derniers ouvrages, celui-là

1. Je demande grâce pour l'anachronisme. — Du 1er au 16 janvier.

surtout, me causent une sensation analogue à celle que j'éprouverais si je voyais passer au cirage un tableau du Titien, coiffer la Vénus de Milo d'un chapeau de 1810, mêler une drogue infecte à un litre de Château-Margaux, couvrir de deux doigts de rouge les joues virginales d'une jeune fille, lancer un troupeau de bœufs dans un magasin de Vieux-Sèvres et verser de l'huile de ricin dans un salmis de perdreaux ! Ce qui m'irrite le plus chez ce diable de Dumas fils, c'est justement qu'il m'avait paru doué de toutes les qualités nécessaires pour éviter les écueils où il se brise.. si spirituel, si net, si vif, si français, si habile à étreindre la réalité, si impitoyable pour le charlatanisme des poseurs, des hiérophantes, des réformateurs, des demi-dieux, des diseurs de bonne aventure politique et sociale ! Qui s'est moqué plus finement que lui des attitudes pontificales de M. Victor Hugo ? Il savait à fond tous les secrets de la comédie humaine, de la comédie moderne ; il était de ceux dont on dit : « Il ne faut pas essayer de leur en faire accroire ! » — et il ne s'aperçoit pas, le malheureux, l'aveugle volontaire, le dissipateur incorrigible de tous les dons de la nature et du hasard, qu'il est plus tristement comique que tous ses personnages et toutes ses comédies ! A la fois sensuel et mystique, réaliste et halluciné, anatomiste et visionnaire, nébuleux et crû, apôtre et gouailleur, régénérateur et dissolvant, dieu et cuvette, il accumule en lui seul plus d'antithèses que M. Hugo n'en a introduit dans ses

romans et dans ses drames. De *Ruy-Blas* à *la Femme de Claude*, quelle décadence!

— Quelle chute!

— C'est ce que je voulais dire... Mais sois sûr que le Césarisme, la Révolution et la République, y sont pour beaucoup.. Les tempéraments les plus sains ne sauraient résister à ces influences atmosphériques... Quand toutes les têtes sont à l'envers, toutes les idées au rebours, quand les avocats se font dictateurs, les apothicaires généraux, les journalistes proconsuls, les repris de justice tribuns, les incendiaires philanthropes, pourquoi les auteurs dramatiques ne se feraient-ils pas prédicateurs et fondateurs de religion?. C'est dommage, Dumas fils aurait pu être, sinon le Molière, au moins le Beaumarchais du dix-neuvième siècle.. il ne sera que le Père Hyacinthe du théâtre contemporain...

Je n'en entendis pas davantage; l'oncle continuait à gesticuler avec furie.. les mots de déchéance, de débâcle, de Bas Empire, de basse République, de phase byzantine, surabondaient dans son discours. Je m'esquivai. Le soir, je rencontrai mon homme, sur le boulevard. Il était accompagné de son neveu, qui eut le temps de me dire en passant: « Aux grands maux les grands remèdes.. Je le mène voir *Héloïse et Abélard*. »

A mademoiselle Zulma Turquoise,
17, *rue La Bruyère, à Paris.*

Les Saulaies, 26 décembre 1872.

Zulma, je vous ai obéi comme l'esclave à son maître. Vous m'avez dit : Va-t-en ! — Je m'en suis allé. — Reste à la campagne pendant quinze jours pour y attendre mes ordres. — Je suis monté en wagon, et me voici comptant les jours et les heures. Zulma, c'est une question de vie ou de mort. Nous sommes au 26 décembre : cette quinzaine fatale expire le 31. Si, d'ici-là, je n'ai pas reçu un mot de vous, qui me rappelle, qui me permette d'espérer.. Hé bien, tout est dit. Ce n'est pas pour rien que j'ai acheté un revolver avant de quitter Paris. Il est bon, et ma main est sûre. Je vous adresse d'avance mon programme. Si vous êtes inflexible, le soir de la Saint-Sylvestre sera pour moi une veillée funèbre. Au coup de minuit, je me brûlerai la cervelle.

Je souffrais trop ; il fallait me dégonfler.. Je me suis confié à mon beau-frère.. L'imbécile ! il prétend que j'ai tort de vous aimer, parce que vous avez été à d'autres... à beaucoup d'autres ! Mais c'est justement pour cela... vraiment, ces provinciaux n'entendent rien à la passion !

Zulma, j'ignore ce que sera votre arrêt. S'il me condamne, regardez votre pendule, au moment où elle son-

nera la première minute de 1873. A la troisième, j'aurai cessé de vivre. En attendant, je vous envoie mille baisers et une dinde truffée,

Votre martyr,

GODEFROID CONSOMMÉ.

Extrait du COURRIER DE PARIS.

24 décembre 1872.

La journée d'hier a eu, comme les précédentes, son contingent de suicides. On en a compté treize; quatre par amour; trois par misère; deux dont les causes sont encore inconnues, deux autres pour échapper à des maladies réputées incurables. Un homme du meilleur monde s'est tué, parce que, ayant été riche jusqu'à soixante ans, il ne pouvait se résigner à l'idée de travailler pour vivre. Enfin le treizième, avant de se donner la mort, a écrit une lettre d'où il résulte que les désastres de la France et la perte de nos deux provinces l'avaient frappé au cœur; qu'il s'était pourtant accordé un sursis de deux ans, dans l'espoir que sa patrie, corrigée par le malheur, se mettrait en mesure de travailler à la revanche; mais que, la voyant persister dans sa folie, s'enfoncer de plus en plus dans le gouffre et se livrer à un parti qui, après avoir achevé sa ruine, ne peut aboutir qu'à une nouvelle invasion et au démembrement de la France, il n'avait

plus rien à faire en ce monde, et se tuait pour échapper à ce honteux spectacle.

Pas de commentaires !

Extrait de la SENTINELLE DU VENTOUX.

23 décembre 1872.

Une scène épouvantable a eu lieu avant-hier à Mormonas. Les gendarmes emmenaient un malfaiteur de la pire espèce, récidiviste et pris en flagrant délit de vol et de tentative d'incendie. Le misérable, en passant devant le *Café du 4 septembre*, a eu l'idée de crier : Vive la République! Citoyens, on emmène un de vos frères! — Aussitôt s'est formé un rassemblement très-menaçant. Il a commencé par des injures, et a fini par des voies de fait. Une pierre lancée de l'intérieur du café a atteint le gendarme Pingenet à la tempe. Alors le brigadier a tiré son sabre et s'est adossé au mur pour faire face aux furieux. Intimidés par son attitude et aussi lâches que méchants, ils se sont rués vers la maison de M. Belmas, maire avant le 4 septembre; ils ont brisé les vitres, enfoncé la porte, saccagé le jardin et volé une douzaine de poules. Puis ils se sont dirigés vers le presbytère en proférant, contre le curé, des vociférations atroces. Mais là, la brigade de gendarmerie les a rejoints, et ces mauvais drôles se sont de nouveau dispersés. Voilà la troisième scène de ce genre,

dans notre seul arrondissement, depuis le commencement du mois de décembre...

Extrait du DÉMOCRATE DE LA HAUTE-DURANCE.

24 décembre 1872.

Le décembriste Tapoil, rédacteur en chef de l'*Abeille du Luberon*, est un affreux coquin, un mouchard, un repris de justice, mille fois plus détestable que Bismarck......

Extrait de l'ABEILLE DU LUBERON.

25 décembre.

Le citoyen Grenat, rédacteur en chef du *Démocrate de la Haute-Durance*, est un horrible scélérat, un bandit, un échappé du bagne, mille fois plus exécrable que Manteuffel...

Extrait des deux journaux.

26 décembre.

Les soussignés, choisis comme témoins par MM. Tapoil et Grenat, après avoir entendu les loyales explications de ces deux honorables publicistes, — déclarent : qu'en se traitant mutuellement de coquins, de bandits, de scélérats, de mouchards, etc., etc., MM. Grenat et Tapoil n'ont pas eu l'intention de s'insulter ; au contraire.

Qu'en conséquence l'honneur est sauf, et que l'affaire ne doit pas avoir de suites.

Pour le citoyen Grenat :

MUTIUS,

FRANJU.

Pour le chevalier Tapoil :

BROU, *dit Marengo*,

CAMPIAS.

On le voit, tout y est ; prospérité publique, allégresse des agriculteurs, sécurité, moralité, dignité, union. Pas une pièce justificative ne manque à l'optimisme républicain du sous-secrétaire Mitoufflet.

1er janvier 1873.

XVII

SOUVENIRS

DE LA RESTAURATION[1]

Janvier 1873.

On l'a dit avec raison, voulez-vous avoir des *souvenirs*, des *mémoires* intéressants et sincères? Faites-les écrire par des hommes très-distingués, de second ordre.

Les illustres, les *premiers rôles*, sont trop préoccupés d'eux-mêmes pour bien voir et pour bien observer. Habitués à se faire le centre des événements qu'ils racontent, ils ne les jugent que dans leurs rapports avec les grandes choses qu'ils croient avoir accomplies. Au lieu de se considérer comme un des ressorts de l'immense machine dont

1. *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*, par M. le comte de Carné.

ils nous expliquent le jeu, ils nous donnent à entendre que la machine n'existe que par leur volonté et n'a fonctionné que par leur génie. Ils ressemblent à ces acteurs en vogue et en vedette, qui trouvent toujours que leur rôle est trop court, que les autres sont trop longs, et qui voudraient arranger le drame de manière à débiter ce qu'ils sont forcés d'entendre. Ils mettent leur personne dans leurs souvenirs, et elle y tient tant de place que l'Histoire devient leur histoire. Loin de les subordonner à ses vérités et à ses lois, c'est en eux qu'elle s'absorbe, et chacun de ses chapitres a l'air d'être une de leurs confidences. Leur enjeu, dans la politique, la société ou la littérature de leur temps, a été si considérable, qu'il leur est bien difficile de se défendre de beaucoup de mauvaise humeur s'ils ont perdu, et d'un peu de jactance s'ils ont gagné. Enfin, rencontrant sur leur chemin, au premier plan de leurs récits, des rivaux de gloire, des égaux en grandeur et en influence, ils sont constamment enclins à les dénigrer ou à les amoindrir, suivant qu'ils retrouvent en eux des adversaires ou des émules, des amis ou des ennemis.

Tels ne sont pas les inconvénients des *Souvenirs* ou des *Mémoires*, sous la plume des hommes de talent, qui ont été mêlés aux affaires sans prétendre les diriger, ont approché les grands personnages sans se mesurer avec eux, et se sont plus intéressés au succès de leurs idées qu'au progrès de leur fortune. Académicien correct, ancien député, publiciste estimable, historien sérieux,

mais par-dessus tout honnête et galant homme, M. de Carné est un de ces sages esprits, d'autant plus clairvoyants qu'ils ne sont pas éblouis par leur propre gloire; ils ne peuvent pas s'offenser qu'on les appelle *bons seconds*, puisque nous avons tant à nous plaindre des premiers. Ils sont les basses chantantes de l'histoire, soutenant les chœurs et les morceaux d'ensemble pendant que le ténor écorche les *ut* de poitrine. Ils suppléent à l'éclat par la solidité, à l'imagination par la raison, au luxe des broderies par la valeur de l'étoffe, à l'audace des aventures par la sûreté des conseils. Leur nom ne nous vient pas aux lèvres quand nous improvisons la liste des grandes célébrités contemporaines; mais il y vient encore moins quand nous avons à répéter le *quidquid delirant reges*, et à régler nos comptes avec les maléfices de l'orgueil, les abus de la puissance et les égarements du génie. Au déclin de la vie, quand ils reportent leurs regards en arrière, ils peuvent se rendre cette justice qu'ils ont toujours suivi le droit chemin, qu'à travers les insolents triomphes du paradoxe, de la folie et du mensonge, ils sont restés fidèles aux causes généreuses et vaincues, que, s'ils n'ont rien sauvé, ils n'ont rien compromis, et que les déceptions de leur patriotisme sont dédommagées par la paix de leur conscience.

Nous ferons deux parts dans le livre de M. de Carné, et je me hâte d'ajouter que la part de l'éloge l'emporte de beaucoup sur celle de la critique. Le sentiment est ex-

cellent, l'émotion est communicative, les souvenirs sont vrais, les observations fines et justes, l'idéal est digne d'une haute intelligence et d'une belle âme. L'appréciation de certains faits, trop persistante en dépit d'une série de cruelles expériences, trop conforme aux illusions matinales du point de départ, voilà ce qui peut donner lieu à quelques chicanes.

Le début est grandiose et pathétique. Nous sommes en Bretagne, le 30 octobre 1870. La pluie tombe à torrents; les mugissements de la mer, mêlés au bruit de l'orage, semblent apporter, d'heure en heure, au penseur foudroyé par nos désastres, au Français déchiré par les humiliations de son pays, au père de famille frappé ou menacé dans ses affections les plus chères, au solitaire enfermé entre ces vieux murs que battent les vents et la tempête, le bulletin ou le présage de nouvelles hontes, mal dissimulées par les hâbleries gambettistes. Il ne connaît encore ni la capitulation de Metz, ni l'insurrection parisienne qui va préluder à la Commune, ni les inexprimables souffrances des débris de nos armées et des recrues de nos campagnes; héroïques ou débiles victimes vouées d'avance à la mort, sacrifiées à l'ambition d'un groupe de charlatans entourés d'une bande de scélérats. Il n'a pas encore vu mourir son fils, apprécié déjà par les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, et qui devait succomber, un mois plus tard, aux fatigues d'un lointain voyage, vaillamment entrepris et excellemment ra-

conté. N'importe! le malheur est dans l'air. Il plane comme ces grands vautours des grèves armoricaines, qui tournoient un moment dans les nuages avant de fondre sur leur proie. Je comparerais volontiers ce pressentiment des castastrophes prochaines aux lavandières des légendes bretonnes, telles que nous les rencontrons dans les beaux dessins de M. Yan d'Argent. Ce ne sont, au premier coup d'œil, que de blanches vapeurs qu'exhalent les eaux dormantes et dont les formes indécises se confondent avec la pâle végétation des étangs, avec les brumes de l'horizon. Peu à peu, à mesure qu'on approche, les vagues contours s'accusent, les vapeurs deviennent des spectres, les spectres renaissent à la vie pour envelopper de leurs froides étreintes le voyageur éperdu. Ils l'enlacent, l'entraînent, le précipitent, et il disparaît dans le gouffre.

Pour échapper à ces sinistres images, M. de Carné se réfugie et se recueille dans les souvenirs des brillantes années de sa jeunesse, où, à force de tout espérer, on oubliait de tout craindre. Son récit remonte aux débuts des ministères de droite ou d'extrême-droite qui furent appelés à remplacer M. Decazes. Il ne va pas au delà des derniers jours de 1831, époque où les rédacteurs du *Correspondant* renoncèrent à une tâche désormais inutile, et où l'auteur de ces *Souvenirs* alla se préparer, dans la retraite, à une nouvelle phase de sa vie publique. Pour patienter, il se maria, — non pas, grand Dieu!

parce que le mariage est une école de patience, mais parce qu'il n'existe pas, pour les consciences droites, sincèrement éprises du devoir, un meilleur asile contre les bourrasques de la politique et même de la littérature.

Réduit à sa plus simple expression, abstraction faite d'anecdotes joliment tournées, de portraits bien réussis, de réflexions d'une piquante justesse, cet ouvrage nous offre l'histoire d'un groupe que l'on pourrait qualifier de doctrinaires royalistes; il joua, auprès des vétérans de la droite, des défenseurs attitrés du trône et de l'autel, des catholiques trop enclins à identifier les intérêts de l'Église avec ceux de la légitimité, un rôle analogue à celui qu'essayèrent les doctrinaires libéraux vis-à-vis de toutes les fractions du parti révolutionnaire et bonapartiste. Le *Correspondant* d'alors fut l'antithèse du *Globe*, rédigée en fort bons termes par de jeunes honnêtes gens qui croyaient possible d'aller à la messe sans attenter aux droits de l'esprit moderne et de plaider pour la monarchie sans manquer de respect à la liberté.

Les révolutionnaires s'appuyaient sur la passion sans trop s'inquiéter de savoir si cette passion factieuse, chauffée et envenimée par tous les moyens, s'arrêterait au point où ils voulaient la conduire. Le *Globe* substituait la métaphysique du libéralisme aux ardeurs de la révolution, préférait l'infiltration au débordement et proposait, comme une infaillible conquête du raisonnement, ce que la

gauche et surtout l'extrême-gauche voulaient arracher par la force. Il cherchait des terrains mixtes où Royer-Collard se rencontrait avec Victor Cousin, Villemain avec M. Guizot, Duchâtel avec Duvergier de Hauranne, Dubois avec Jouffroy, où l'on célébrait Shakspeare après avoir médit de M. de Villèle, et où l'on donnait rendez-vous aux royalistes *romantiques* pour aller applaudir de compagnie M. Victor Hugo. Quelques-uns de ces métaphysiciens de l'opinion libérale vivent encore. S'ils persistent à croire aux calculs de leur sagesse précoce (1827), il faut que leur foi soit bien robuste, car voici où elle les a menés. La plupart ne voulaient pas la Révolution de 1830 ; ils l'ont subie. Après l'avoir acceptée, ils l'ont servie; après les avoir élevés, elle les a trahis et renversés. Cette République, qu'ils avaient esquivée en juillet, les a pris au collet en février, et leur seule ressource a été de recourir au principe d'autorité, mais en se réservant le bénéfice d'inventaire et de triage. Survint le troisième larron ; il leur prit tout ; l'autorité dont ils discutaient les origines, la force dont ils avaient voulu se passer, le prestige si nécessaire à qui prétend gouverner la France, le succès qui entraîne la foule des irrésolus et des neutres ; tout, jusqu'à l'honneur de les rassurer malgré eux et de leur donner dix-neuf ans de répit dont ils ne profitèrent pas pour mourir. Mais ce ne pouvait être le dernier mot de cette démocratie ajournée plutôt que vaincue, et bien plus certaine de ses victoires sous le joug d'un César de contrebande que

sous la tutelle d'un roi légitime. Elle a fini par éclater; les doctrinaires du libéralisme, jetés comme nous en pâture à cette troupe de dictateurs, de proconsuls, de tribuns, d'aventuriers et de voleurs, dont chaque jour nous révèle une nouvelle prouesse, peuvent méditer sur la certitude de leur doctrine et dénombrer les étapes qui les ont métaphysiquement conduits de Peyronnet à Guizot, de Guizot à Lamartine, de Lamartine à Caussidière, de Caussidière à Morny, de Morny à Rouher, de Rouher à Émile Ollivier, d'Émile Ollivier à Jules Favre, de Jules Favre à Raoul Rigault. Un dernier échec, un dernier démenti les attendait : leurs fils sont presque tous ralliés à la République de MM. Thiers et Gambetta, République conservatrice... de tout ce qu'il faut pour les détruire.

Les doctrinaires royalistes, parmi lesquels M. de Carné occupe un rang si honorable, n'ont eu ni autant de regrets à ressentir, ni autant d'illusions à perdre, ni autant de mécomptes à déplorer. La tâche qu'entreprirent les fondateurs du *Correspondant* (10 mars 1829) fut à la fois plus restreinte, plus utile et plus claire. Il y a d'ailleurs, dans une forte conviction religieuse, une consolation toute prête, une indemnité inaliénable, pour le cas où les idées et les espérances de détail se heurteraient à des obstacles imprévus. La politique punit de leurs erreurs ceux qui se trompent à son service ou à ses dépens; la religion dédommage ses fidèles du mauvais succès de leurs efforts pour fléchir les préjugés qu'elle brave. L'une

écrase ceux qui tombent, l'autre relève ceux qui chancellent; l'une dit : « Réussissez, ou je ne vous connais plus! » — l'autre : « Quand même vous ne réussiriez pas, je vous connais encore! Revenez; vous me retrouverez toujours, et tous vos chagrins se tairont dans le silence du sanctuaire! »

Réconcilier la jeunesse *libérale* avec la monarchie séculaire, dégager la religion catholique de toutes les fausses apparences qui pouvaient, grâce à la piété du roi Charles X, la faire ressembler à une religion d'État, lui ramener les esprits généreux et ombrageux qu'offusquait l'alliance entre la Royauté et l'Église, tel était le programme du *Correspondant.* J'en connais peu qui aient mérité une adhésion plus franche, une plus respectueuse sympathie. Pourquoi ce qui pouvait être une date décisive ne fut-il qu'un recommandable épisode? Pourquoi l'essai loyal — oh! très loyal, celui-là! — auquel se consacrèrent ces intelligences si pures, servies par de remarquables talents, vint-il échouer, au bout de trois ans, déjoué à la fois par la fatalité des événements et l'animosité des partis? Vicissitudes lointaines, à demi perdues dans la nuit des temps, et que M. de Carné nous retrace avec une chaleureuse éloquence. Le *quorum pars magna fui* se reconnaît à toutes les pages de ce récit où l'auteur a su retrouver, à quarante ans de distance, ses émotions d'autrefois, et où il nous parle, avec une tendresse quasi-paternelle, de son œuvre inachevée ou avortée. Il y a, dans

la vie des hommes éminents ou distingués, un moment, un point lumineux qui les attire et les ramène sans cesse, parce qu'ils y ont mis leur âme tout entière, parce qu'il représente le plus parfait accord de leurs aptitudes avec leur tâche. Ce n'est pas toujours l'heure où ils ont occupé le poste le plus élevé, où ils ont atteint un but patiemment poursuivi, où ils ont goûté, dans toute leur plénitude les jouissances du succès ou les joies de la famille. Ainsi, M. de Carné a été député, homme politique; la *Revue des Deux-Mondes* lui a donné une publicité plus éclatante, plus européenne que le *Correspondant* de 1829. Il est arrivé à l'Académie; on peut sans indiscrétion ajouter qu'il avait réalisé le problème de l'amour dans le mariage, puisqu'il nous en fait avec une rare délicatesse (page 284) l'aimable confidence. Eh bien! je parierais volontiers que, dans ce trésor de bons souvenirs, il choisit de préférence l'heureuse année où, le cœur plein de foi et d'espoir, associé à des coopérateurs dignes de lui, il fonda ce journal, organe de ses pensées les plus chères, destiné à recruter des catholiques et des royalistes dans la génération nouvelle, sans qu'il en coûtât rien à l'indépendance d'esprit et à la liberté de conscience. Il l'aime et la regrette, comme nous regrettons la première femme qui nous fit l'aumône d'un sourire, les premiers vers où une muse sans lendemain exhalait ses ivresses et ses rêves. C'est la saison unique où on a eu vingt ans, où il semble que l'air était plus doux,

le ciel plus pur, le soleil plus radieux, que les fleurs avaient plus d'éclat et de parfum, les fruits plus de saveur, que les vérités étaient plus vraies, les illusions plus charmantes, les amitiés plus fidèles, les femmes plus belles et les hommes meilleurs.

Ce qui paralysa et abrégea cette noble tentative, vous le savez, et, si vous l'avez oublié, M. de Carné vous le dira mieux que moi. La Révolution de juillet, si coupable et si funeste, déplaça tous les points de vue, aggrava toutes les dissidences, gâta ce qui voulait mûrir, fit prévaloir le côté violent de toutes les idées, produisit, en un mot, l'effet de ces orages qui changent en amas de gravier et de sable les massifs de fleurs et de verdure. Le *Correspondant* était trop tempéré pour cette ardente atmosphère. Les doctrinaires de toutes nuances avaient pris pour devise un vers d'Ovide qui signifie que la raison achève ce que l'élan a commencé :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

Désormais, c'était l'impétuosité qui remplaçait la raison. L'école de Lamennais, se plaçant au centre même de la Révolution, tenant pour non avenue la tradition monarchique, demandant à la liberté de donner au catholicisme ce qu'il n'attendait plus de l'autorité, étonnant de ses audaces amis et adversaires, devait naturellement, pendant ces jours de crise, accaparer l'attention publique et étouffer de son bruit les doctrines plus timides et

plus sages. L'*Avenir* tua le *Correspondant*, comme le cri de guerre couvre le chant du pâtre, comme le torrent destructeur absorbe le ruisseau fertile. Le journal de M. de Carné s'adressait à une société qui n'existait plus, au profit d'une réconciliation désirable que la Révolution brisait de ses mains brutales. Le journal de Lamennais et de ses disciples était un baril de poudre posé sur un autel, entre deux cierges, un brûlot fiévreusement accroché à la barque de Saint-Pierre. Il s'adressait aux vainqueurs de la veille, se disant plus révolutionnaire qu'eux, afin qu'ils devinssent aussi catholiques que lui. Les deux journaux finirent, comme on pouvait s'y attendre, d'une façon conforme à leur origine et au caractère de leur rédaction ; le *Correspondant*, discrètement, à l'amiable, comme l'adieu de gens de bonne compagnie qui espèrent bien se revoir ; l'*Avenir*, avec des allures de soumission provisoire, justement condamné par la cour de Rome trop habile pour se laisser compromettre par des défenseurs plus dangereux que des ennemis.

J'ai dit, en commençant, que j'aurais à faire, à propos de M. de Carné et de ses *Souvenirs*, une petite part à la critique. Cette critique, il m'est plus facile de l'indiquer que de la préciser. Au risque de ne pas rendre ma pensée avec une exactitude rigoureuse, je dirai que l'honorable écrivain me semble à la fois trop fidèle aux idées et trop accommodant avec les faits. Tâchons de nous expliquer.

M. de Carné a été, à ses débuts, catholique, royaliste et libéral. Très bien ! mais le temps a marché, une révolution s'est accomplie, sinistre présage de deux ou trois autres. M. de Carné, bien entendu, est resté catholique. Mais, après cette cruelle épreuve où triomphait la comédie *libérale*, a-t-il rogné sur son amour pour la liberté de quoi garder intact son culte pour la monarchie? Non; sa foi religieuse est demeurée la même, mais sa religion politique s'est assouplie aux circonstances et résignée à des *à peuprès*. Il lui a paru sans doute que, s'il réussissait à sauver sa chère liberté, il pourrait se consoler de l'altération du principe monarchique. Par malheur, la démocratie révolutionnaire n'était pas d'aussi facile composition. Le 24 février 1848, elle prouva aux partisans de la monarchie atténuée et de la liberté intacte, que peu lui importaient les vrais intérêts de celle-ci pourvu qu'elle se débarrassât de celle-là. On sait le reste; M. de Carné, comme nous tous, a gémi du triomphe passager de cette République, qui nous semble aujourd'hui un prodige d'honnêteté, de bon ordre et de dignité morale, en comparaison du 4 septembre, mais qui n'en devait pas moins nous conduire à la dictature et au césarisme. Ce dénouement et le trop long règne du faux César rapprochèrent M. de Carné de ses anciens amis, et je croirais lui faire injure ou commettre un pléonasme en disant trop haut qu'il n'a voulu être, sous l'Empire, qu'un académicien. Voici pourtant quelques

lignes qui m'étonnent et qui me serviront à résumer ma critique :

« A l'ouverture de cette année fatale (2 janvier 1870), sur laquelle se levèrent de décevantes espérances, je jouissais de l'*éclatant triomphe* obtenu par les idées auxquelles j'avais consacré ma vie. Je voyais mon pays rentrer, en faisant l'économie d'une révolution, en possession de la liberté politique, etc. »

M. de Carné parle ici comme un gourmet qui se déclarerait ravi si on lui offrait, sous le pseudonyme de vin de Bordeaux, une bouteille de gros bleu au bois de campêche. Il se calomnie; il est impossible qu'il ait regardé comme le triomphe des idées de toute sa vie ce replâtrage *libéral*, qui n'était et ne pouvait être que l'abdication anticipée, le désarmement de l'Empire en face des passions irritées. En renonçant à la force matérielle, le gouvernement d'alors perdait tout. Il n'avait plus sa raison d'être; créé pour assurer et pour réprimer, la liberté tardive qu'il se laissait prendre n'était bonne qu'à démuseler ceux qu'il réprimait et à effrayer ceux qu'il avait rassurés. Ce ne fut pas une délivrance, ce fut un déchaînement. De deux choses l'une, dirai-je à ceux qui avouent leur complaisance pour ce mirage : ou vous détestiez l'Empire, et alors vous deviez immédiatement traduire en français le *timeo Danaos;* ou vous l'aimiez, et alors vous deviez prévoir que le coup d'État de la liberté serait mortel au coup d'État de l'arbitraire.

En somme, si je voulais préciser et abréger la seule critique qui me semble applicable à M. de Carné, à sa politique et à son livre, je la résumerais en deux dates; il n'a pas assez maudit le 29 juillet, et il a trop béni le 2 janvier.

Il lui reste 363 jours — et 364 les années bissextiles — pour être tel que nous le connaissons et que nous l'aimons; loyal et bon, voué à toutes les nobles causes, animé des intentions les plus généreuses, chrétien fervent, patriote sincère, écrivain de talent et de race, et même beaucoup plus spirituel qu'on ne le croit généralement. Il y a dans son volume bien des pages exquises ou piquantes sur le salon de Mme d'Aguesseau, sur les célébrités de cette époque, sur la fête *volcanique* du Palais-Royal. Prosper Mérimée aurait signé la charmante anecdote que l'on pourrait intituler *la dent du chevalier de Trézurin* et que le défaut d'espace m'empêche de citer. Décidément je serais bien ingrat de trop chicaner ces aimables *Souvenirs de jeunesse*. Lu ou relu au milieu des révélations odieuses ou grotesques qui achèvent de déshonorer la démagogie de septembre, à travers ces plaidoyers dérisoires qui rappellent à s'y méprendre l'épigramme de Rousseau :

> Par charité, rendez-moi ridicule
> Pour rétablir ma réputation;

dans ce chaos ténébreux de folies, de crimes, d'inepties,

de lâchetés, de violences, de gaspillages et de brigandages, ce livre, baigné des douces clartés de la Restauration, nous fait l'effet d'une réunion de bonne compagnie après une séance des clubs de Belleville, d'une corbeille de roses et de lis à côté d'un affreux cloaque peuplé de crapauds et de couleuvres; d'une mélodie de Christine Nilsson après un concert de chats sauvages et de bêtes de proie; d'une délicieuse aurore après une nuit de Walpurgis, hantée par des Méphistophélès de pacotille, qui ne valent pas le diable.

XVIII

VOYAGE AUX PAYS ROUGES[1]

---

31 janvier 1873.

Je n'adresserai qu'un reproche à ce spirituel *conservateur ;* il manque un peu de logique.

Impossible de mieux peindre les pays qu'il parcourt; impossible de retracer avec plus de vigueur et d'énergie cet abominable régime qui, depuis le 4 septembre, fait de la plupart de nos municipalités méridionales des musées de grotesques, des repaires de bêtes fauves ou des cavernes de bandits. Avignon, Bollène, Marseille, Carpentras, Arles, Perpignan et quelques stations intermédiaires, lui ont offert le spectacle de cette hideuse anarchie morale, de cette oppression des bons par les méchants,

1. Par un Conservateur.

des médiocres par les pires ; taches de sang, souvenirs de scènes odieuses ou bouffonnes, saturnales d'athéisme, parades sacriléges, obscénités bestiales, profanation de l'enfance, guerre au bon Dieu, essais de terreur, alliance avec la Commune, toutes les variétés de la bêtise et de la perversité humaines, toutes les folies furieuses d'un carnaval sinistre, tous les épisodes de cette horrible dictature, mille fois plus déshonorante pour notre malheureuse France que les capitulations et les défaites. L'auteur a bien vu, bien écouté, bien observé, et des renseignements très-exacts ont suppléé pour lui aux lacunes de ses impressions de voyage. De ses récits tour à tour enjoués et indignés, navrants et railleurs, il ressort, non-seulement que les pays rouges dont il nous parle sont livrés au rebut des populations, aux triplures provinciales des héros du 18 mars, aux créatures de Gambetta doublé de Cluseret, mais que, depuis le désastre de Sedan dont ils fêtent l'anniversaire, jusqu'aux dernières élections qui continuent leur triomphe, ces républicains, ces patriotes, ces héritiers du grand souffle de 92, ces volontaires ou ces martyrs de la guerre à outrance, n'ont pas songé un moment à la défense nationale, qu'ils n'ont haï et combattu d'autres ennemis que les prêtres, les religieuses, les riches et les honnêtes gens ; qu'ils n'ont pas cessé d'exploiter nos malheurs pour en faire leur crédit, leur bombance, leur pouvoir et leur fortune, et que, en les appelant les Prussiens de l'intérieur, nous les flattons encore,

puisque les Prussiens ont au moins la discipline, la science et le courage.

Je n'aurais que l'embarras du choix en fait de révélations piquantes, de détails curieux, de vérités poignantes, de jolis croquis de paysage lestement enlevés entre deux haltes, d'éloquentes flétrissures, d'infamies prises la main dans le sac, de portraits à qui il suffit d'être ressemblants pour rivaliser avec les meilleures caricatures. Vous plaît-il de voir un *gâte-sauces* érigé en personnage politique, maire, conseiller général, en passe de devenir député? Voici le charmant citoyen Varène, idole du mandat impératif, bras droit ou bras gauche des Gent et des Naquet, et profitant de sa spécialité de cuisinier pour se faire le restaurateur du calendrier républicain. Voulez-vous contempler une arrière-petite nièce de la déesse Raison? Je vous présente une servante de guinguette qui réunit toutes les conditions du genre. Tenez-vous à savoir comment, dans l'officine républicaine — surtout quand il s'y rencontre un chimiste, — les antécédents judiciaires peuvent s'allier et se fondre avec toutes les dignités municipales, départementales et parlementaires? Qu'à cela ne tienne! Nous avons à vous offrir toutes les variétés de l'espèce, et Dieu merci! s'il y a des fauteuils dans les salles de préfecture ou de mairie, ils ne manqueront pas de *dossiers*. Aimeriez-vous à apprendre ou a vous rappeler par quel prodige on peut être membre du conseil général et de l'Assemblée nationale, après avoir été pendant

quelques heures, le complice, — pardon! le collègue de Gaston Crémieux, fusillé, et de Job, du fameux Job, qui n'était ni duc ni patriarche, mais mulâtre et proxénète? Marseille vous le dira. Désirez-vous connaître par le menu, et à l'aide de noms plus au moins propres, les moyens de tricher la loi, d'éluder les mesures du gouvernement, de se moquer d'un préfet pavé de bonnes intentions, de pratiquer, en réalité, toutes les doctrines de la Commune, comme si l'armée de Versailles avait été vaincue par les fédérés? Toute la vallée du Rhône, avec embranchement sur Cette et sur Perpignan, sur Toulon et sur Fréjus, vous offrira les échantillons écarlates et cramoisis de cette politique de contrebande, prohibée par les ministres, réprimandée par les préfets et légalisée par les maires. Enfin, puisqu'il est convenu que nous ne devons plus nous effrayer ni nous étonner de rien, auriez-vous envie d'admirer le scandale de l'impunité élevé à sa plus haute puissance? Oh! ici, le champ est vaste, la moisson inépuisable. Des Pyrénées-Orientales aux Alpes Maritimes, vous pouvez prendre au hasard, dans le tas. Égorgeurs, assassins, incendiaires, insulteurs de prêtres, pillards, fripons, repris de justice, profanateurs d'églises, persécuteurs de couvents, fournisseurs tarés, enfouissseurs civils d'enfants de huit jours ou de deux mois, assermentés de l'Internationale, coryphées de l'excitation à la débauche, colporteurs d'immondes gravures et de brochures infâmes, acteurs des drames

sanglants de Perpignan, de Pia, de Thuir et d'Ouveillan, scélérats de toutes les provenances, de toutes les audaces et de tous les opprobres, se promènent fièrement, la tête haute, prêts à recommencer, cassant les vitres et brisant les portes pour s'entretenir la main, rôdant autour de leur proie, attendant l'occasion favorable pour renverser ce qui les épargne, dévorer ce qu'ils convoitent, massacrer ce qu'ils insultent et détruire ce qu'ils menacent.

Oui, c'est le mardi-gras de la démagogie communarde, égayé et enjolivé par le crime ; un immense *travesti* que l'on peut résumer en disant que tout ce qui devrait être dans le ruisseau est au pinacle, que tout ce qui devrait être obéi est vilipendé et opprimé. Pierrot, barbouillé de rouge, aiguise son couteau ; Arlequin fait sa provision de pétrole. Léandre chante la *Marseillaise* à la fenêtre d'un mauvais lieu. Cassandre invoque ses vieux amis Robespierre et Marat. Colombine prépare son costume de déesse en fredonnant ce refrain de café-concert :

Allons, curés ! restez dans vos églises,
Et laissez-nous instruire nos enfants !
Portez ailleurs vos saintes marchandises ;
Ignorantins, place aux honnêtes gens !

Scapin annonce aux multitudes l'avénement des nouvelles couches sociales ; Pasquin compte sur ses doigts le produit de ses rapines. Polichinelle rit comme un bossu en songeant à ses marchés de canons. C'est la ronde du sabbat révolutionnaire ; tout ce monde-là hurle, blas-

phème, boit, s'enivre, montre le poing, se roule dans la boue pour se relever électeur et éligible. Si vous croyez que j'exagère, écoutez le voyageur en pays rouges ; je rouvre son trop mince volume, et je cite au hasard :

— « Vraiment, je me reprocherais de vous raconter sur le ton plaisant les crimes qui se sont commis ici depuis le 4 septembre ; les coupables plus ou moins impunis marchent le front haut. Il y a ici des femmes dont les maris ont été assassinés par les radicaux au lendemain du 4 septembre. Je suis allé tout à l'heure saluer le colonel Pays. Il a été assommé à coups de crosse, en plein jour, sur une place de Perpignan, laissé pour mort... On frémit d'indignation en entendant certains récits. C'est la honte au front qu'on reçoit les plaintes de tant de victimes que la faiblesse du gouvernement n'a pas su venger et que demain, peut-être, il ne saurait pas défendre ! »

Et remarquez que l'auteur ne dit rien du plus épouvantable de ces épisodes ; l'assassinat d'un vieillard inoffensif, M. de Bordas ; assassinat commis avec des raffinements de cruauté capables de faire regretter la civilisation des Peaux-Rouges. J'avais refusé d'y croire ; mais quelques mois plus tard, Mme Justin D..., la bonne et belle fée du Roussillon, me raconta le meurtre avec l'émotion que cette scène de cannibales avait laissée à ce type de grâce et de bonté ; je reconnus que les journaux, contre leur ordinaire, avaient atténué plutôt qu'exagéré la vérité.

Ailleurs, à propos de la situation de Marseille : « Depuis deux ans, la malheureuse ville a connu toutes les formes du radicalisme. Quelle histoire on m'a racontée ! Quels personnages on voit défiler quand on passe seulement deux heures dans quelqu'un des grands cafés de la Cannebière ! Du 5 septembre 1870 au 4 avril 1871, ç'a été ici une longue débauche sanglante et terrible, une immense bacchanale, sinistre et grotesque, où la comédie était mêlée au drame, les infamies aux cruautés. Le lendemain de la révolution du 4 septembre, il sortit de dessous les pavés de la Cannebière toute une armée de coquins, originaires de tous les bouts du monde... »

Et de tous les cercles de l'Enfer, pourrait-on ajouter. En vérité, quand on pense que ces horreurs se sont accomplies au grand soleil, organisées ou tolérées, encouragées ou amnistiées par des préfets, des maires, des magistrats, des commissions et des commissaires, le premier mouvement est de se demander ce qu'a duré cette République, couvée dans le crime, éclose dans l'ignominie, grandie dans le sang, faite de tout ce que l'esprit peut rêver de plus funeste et de plus bas ; le second est de chercher dans quelle région se sont enfuis, dans quel trou se sont cachés, dans quelle Guyane ou sur quels pontons ont été transportés, sous quel feu de peloton sont tombés les fonctionnaires chargés de ces responsabilités écrasantes. Cette République ! elle vit encore, consacrée et affermie par tout ce qui devait l'anéantir.

Ces fonctionnaires! cherchez et vous trouverez. Tous ou presque tous sont restés en place; les plus compromis ont passé du sud-ouest au nord et d'une préfecture de seconde classe à une classe supérieure; ou bien ils ont échangé les broderies préfectorales contre les gâteries du suffrage universel; ils trônent à Versailles, fraternisent avec M. Barthélemy Saint-Hilaire et dînent chez M. Thiers. C'est ce qu'on nomme, dans le vocabulaire républicain, la justice distributive.

Ceci m'amène à expliquer pourquoi je reproche au *Voyageur en pays rouges* de manquer un peu de logique. Plus ses colères d'honnête homme éclatent en présence de ces phénomènes de scélératesse et de démence, plus ses couleurs sont vives, ses épigrammes acérées, ses jugements inflexibles, son dégoût franchement accentué, plus aussi on s'étonne du défaut de proportion entre le mal qu'il signale et le remède dont il paraît se contenter. Il ne me croirait pas, — et je m'en honore, — si je prenais contre lui le parti de M. Thiers. Non! cent fois non! Mais ce n'est pas aujourd'hui que M. Thiers est coupable, où, pour parler plus exactement, ses torts d'à présent ne sont que la conséquence rigoureuse, fatale, du premier et du plus grave de tous ses torts. Ses faiblesses, ses connivences, ses oscillations, ses ruses, ses subterfuges, son système de bascule, ses coquetteries à gauche, ses faux-fuyants à droite, la facilité avec laquelle il accepte d'ignobles et perfides flatteries, tout cela était

inévitable. Il s'y était condamné d'avance, ainsi que ses coopérateurs ou ses compères, le jour où, méconnaissant le vrai caractère de son mandat, le vrai sens de ses vingt-six élections, placé en présence d'une assemblée monarchique qui lui prodiguait sa confiance et l'associait à son œuvre, il a mieux aimé être le stratégiste astucieux de son ambition personnelle que le médiateur immortel entre la nation et la Royauté. Lorsque, en pleine Commune, sur un amas de ruines, au bruit du canon des fédérés qu'attaquait vaillamment l'armée de Versailles, au milieu de nos angoisses adoucies par une lueur d'espérance, M. Thiers, son télégraphe, ses journaux, ses confidents et ses amis, se déclarèrent satisfaits des exécrables élections du 30 avril, plus fraudées, plus tyrannisées que ne le furent jamais celles des préfets à poigne, il n'y eut plus à s'y méprendre. « Quand on appartient au diable par un cheveu, a dit Lessing, on lui appartient par tout le corps. » M. Thiers appartenait de corps et d'âme à la Révolution. Ils firent un pacte ; il promit de la ménager, elle consentit à attendre. La Droite l'eût conduit à la monarchie, c'est-à-dire à l'abdication ; la Gauche lui laissait la présidence, c'est-à-dire l'usufruit : comment aurait-il hésité ?

Maintenant, croire qu'il suffirait d'un quart de conversion du président et de son groupe, d'un peu plus de fermeté dans le gouvernement, d'un peu moins de propension à se laisser abuser sur le véritable état du pays, de

quelques armes défensives ou offensives entre les mains des préfets battus en brèche ou éludés par les produits du suffrage universel, c'est une illusion qui ne soutient pas l'analyse. Jamais le vieux proverbe : « *Aux grands maux les grands remèdes*, » ne trouva d'application plus exacte. Par cela même que son arrière-pensée a été de faire de l'*essai loyal* une solution définitive et de prolonger à son profit — pas à son honneur ! — la troisième République, M. Thiers ne pouvait jouer d'autre rôle que celui qu'il joue; les nuances n'y font rien. Ce n'est pas par l'homœopathie que se traitent les maladies violentes. Attacher trop d'importance à un semblant de volte-face qui suspendrait quelques maires, ferait taire quelques braillards, inquiéterait quelques coupables, *remonterait le moral* des conservateurs aux dépens des démagogues, c'est exactement comme si on ordonnait une infusion de mauve ou de petite centaurée pour guérir des accès de fièvre pernicieux. *Contraria contrariis.* Le mal affreux, continu, toujours croissant, que nous fait la République, ne peut être guéri que par son contraire.

Oui, le maintien de la République améliorée, tempérée et corrigée est une chimère, dont les conservateurs ne sauront jamais se servir. Dès qu'ils l'approchent pour transiger avec elle, ce n'est pas elle qu'ils fortifient, c'est eux qu'elle débilite. Ce n'est pas elle qu'ils assainissent; c'est eux qu'elle énerve. Il en est d'elle comme de ces influences pestilentielles qui tuent le médecin sans sauver le malade.

Cette force qu'elle possède pour détruire, elle ne peut l'appliquer à conserver sans manquer à sa nature, à sa prédestination, à son origine, à sa raison d'être. Au lieu d'accepter le concours de ceux qui, ne l'aimant pas, la subissent et essaient de se l'assimiler pour la fléchir, elle les saisit dans son engrenage et les rend également incapables d'arrêter le mouvement et de le régler. Témoin M. Casimir Périer, dont le nom nous parut à tous synonyme de réparation, de résistance, de revanche, et dont la contagion républicaine a fait en quatre mois un zéro politique et parlementaire au service du centre gauche. Il n'a rien réparé, et il est sorti fort endommagé de cette triste aventure qui n'a été ni une alliance ni une lutte.

Le *Conservateur* qui a écrit ce *Voyage en pays rouges*, et qui a sans doute des raisons pour ne pas le signer de son nom véritable, aurait donc fait œuvre, sinon plus méritoire, au moins plus complète, si, en présence des horreurs et des turpitudes qu'il décrit si bien et qui ne peuvent être vaincues, extirpées, supprimées que par le plus puissant des spécifiques, il avait conclu autrement. « Prenez bravement parti pour les honnêtes gens, dit-il au gouvernement actuel ; effrayez et domptez les scélérats, les factieux et les mauvais drôles, et vous finirez par faire aimer et pratiquer la République. » — « Reconnaissez votre impuissance, dirais-je plus volontiers. Renoncez à une tâche illusoire. Consentez à comprendre que le bien et le mal, la vérité et le mensonge, l'ordre et

le désordre, l'autorité et l'anarchie, la sécurité des bons et le règne des méchants, ne peuvent se rencontrer que pour se combattre, jamais pour s'unir. Effacez-vous, et laissez notre salut s'accomplir par le seul moyen qui puisse nous sauver ! » Que l'auteur me pardonne ! Je n'ai pas de meilleur argument que la vivacité de ses peintures.

Il constate qu'en maint endroit la majorité est excellente, qu'une poignée de chenapans tient en échec les neuf dixièmes d'une population honnête et raisonnable, que ces misérables seraient bien vite réduits à néant si les conservateurs n'avaient pas le tort de se calfeutrer ou de s'abstenir. Rien de plus juste ; mais ce malheur supplémentaire s'explique par la même cause. Ce qui aggrave notre péril, nos alarmes et notre honte, c'est que le parti démagogique, contrarié ou secondé par le gouvernement, agit toujours. Un peu plus d'audace ou de prudence, de cynisme ou de couardise, voilà toute la nuance, suivant que les représentants de l'autorité le favorisent ou le répriment. Les conservateurs, au contraire, sont tellement habitués à se sentir appuyés par le gouvernement, que, lorsque cet appui leur manque, ils sont pris d'un invincible malaise. Être forcés de regarder comme des ennemis tous ceux qui devraient les rassurer, le maire, l'adjoint, le garde champêtre, le commissaire de police, attribuer l'initiative du trouble à ceux dont la la mission est de pacifier, c'est là une condition anor-

male qui se traduit, chez les perturbateurs, en redoublement de hardiesse, chez les gens paisibles en découragement ou en terreur. Ils boudent, ils raillent, ils tremblent, ils ferment leurs portes, ils haussent les épaules, ils baissent la voix et ils s'abstiennent, selon leur tournure d'esprit ou leur dose de bravoure. Cet effroyable contresens, formule du danger d'hier, présage du danger de demain, est contenu tout entier dans un mot : République !

Une des pages les plus éloquentes de ce *Voyage aux pays rouges* est celle où le spirituel écrivain nous raconte sa visite à Fréjus et à ses antiquités romaines. Fréjus est la patrie de Cneius-Julius-Agricola, beau-père de Tacite ; Tacite, qui l'ignore? bien différent de la plupart des gendres, a immortalisé son beau-père dans un admirable panégyrique. Le *Voyageur* avait mis dans sa valise cette *Vie d'Agricola*, et il la relit sur ces pittoresques ruines. Singulière coïncidence ! Il y a deux ans, quelques jours après l'armistice, je parcourais l'amphithéâtre de Fréjus, je contemplais ses vieux pans de mur tapissés de lierre, ses massifs de pins maritimes, son merveilleux paysage; j'avais pour compagnon et pour *cicerone* un aimable et savant ecclésiastique, l'abbé C.... Il m'apprit, ce que j'ignorais ou ce que j'avais oublié, qu'Agricola était né à Fréjus. Aussitôt je me souvins de cette dernière page que nous savons par cœur, où Tacite, après avoir payé au vertueux Romain un juste tribut de

regrets, en arrive à l'envier plutôt qu'à le plaindre, et retrace tous les sujets d'indignation et de douleur patriotique que lui a épargnés la mort. Nous aussi, a cette date du 31 janvier 1871, nous avions envie de nous écrier avec le sublime historien : « Heureux ceux qui sont morts avant d'avoir vu la France vaincue, envahie, ruinée et décimée! » — Mais, peu renseignés encore sur ce qui s'était passé à l'intérieur, nous n'entendions appliquer cette réminiscence de Tacite qu'aux victoires des Prussiens, aux désastres de nos armées, au démembrement et aux souffrances de notre chère patrie. Aujourd'hui, quand nous répétons avec plus de conviction que jamais : « Heureux ceux qui sont morts! » les Prussiens ne sont plus que pour moitié dans cette exclamation douloureuse. Vous pouvez trouver l'autre moitié dans le *Voyage aux pays rouges*.

XIX

LE ROMAN CONTEMPORAIN

I

Janvier 1873.

Il y aurait une jolie étude à faire sur l'influence du pseudonyme en littérature. Lorsque la *Revue des Deux-Mondes* publie une de ses nouvelles, que l'on pourrait surnommer *Albanaises*[1], aussitôt les quelques salons, derniers refuges de causeries littéraires fort supérieures aux miennes, se mettent en frais de conjectures. — C'est une grande dame! dit l'un. — C'est une bourgeoise! dit l'autre. — C'est, dit un troisième, un publiciste à moustaches, qui, croyant avoir un avenir politique, ne se soucie pas de le gaspiller d'avance en menue monnaie romanesque. — Je vous dis, moi, que c'est Mme P... et,

1. Elles sont signées P. Albane.

quand je vous le dis, vous pouvez y ajouter *foy*. — Avec un y grec? — Précisément. — Ce diable de vicomte, toujours de l'esprit!

Pendant ce temps, l'ouvrage, souvent médiocre, fait son chemin. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les quatre ou cinq personnes que l'on désigne comme les vrais coupables, et que l'on félicite de ce charmant péché, ne s'en défendent que tout juste ce qu'il faut pour laisser croire que l'on a deviné. Elles me rappellent cet élégant à fausses bonnes fortunes, que nous avons tous connu, et qui, lorsqu'on le complimentait de ses succès imaginaires, répondait en se rengorgeant : « Ah! de grâce, messieurs!... vous me placez entre une fatuité et un mensonge!... »

C'est cette recherche de l'INCONNUE qui fit réussir, en 1864, le *Péché de Madeleine*, récit fort intéressant, mais dépourvu des qualités que l'on est le plus habitué à trouver — ou à chercher — sous la plume d'une femme; la chasteté d'exécution et la délicatesse de sentiment. Le petit roman par lettres que P. Albane vient de publier sous le titre de *Nouvelles amours de Hermann et de Dorothée*, est inférieur au *Péché de Madeleine*. J'en veux à l'auteur d'avoir manqué un délicieux sujet, où nos patriotiques rancunes auraient pu rencontrer un commencement de revanche. Ce sujet, voici, selon moi, comment elle aurait dû le traiter.

Hermann, jeune professeur de philosophie ou de bel-

les-lettres à Berlin, soldat par occasion, vainqueur par supériorité de nombre et de discipline, a laissé au pays une fiancée qui s'appelle Dorothée, pour ne pas désobéir à Goëthe. Dorothée est Allemande de la tête aux pieds, et je soupçonne ses pieds de ne pas être très-petits; sentimentale, vertueuse, fidèle, un peu pédante, initiée aux savants mystères du *moi* et du *non moi*, de l'*objectif* et du *subjectif*.

Hermann, blessé dans le voisinage d'un château quelconque, que vous placerez où vous voudrez, entre Saverne et Paris, est accueilli, soigné, hébergé par la châtelaine, que je nomme Henriette, et dont je fais une jeune veuve, douée de toutes les qualités françaises et même, si vous le voulez absolument, parisiennes. Henriette a un cousin qui doit être son second mari, et qui, pour le moment, se bat contre les Prussiens sur les bords de la Loire. Sa cousine l'aime, elle est fière de sa bravoure; elle n'attend, pour l'épouser, que la fin de cette horrible guerre. Mais son patriotisme lui dit à l'oreille droite qu'elle fera acte de bonne et vindicative Française en tournant la tête au romanesque professeur, et sa coquetterie lui souffle à l'oreille gauche que ce ne sera probablemeut pas bien difficile. La conquête du conquérant Hermann par Henriette la conquise, voilà *mon* roman. Je le maintiens dans ces sphères idéales, dans cette gamme délicate, dans ces harmonies de sentiment et de langage, où la défaite du pauvre *Tedesco inamorato*, le

triomphe de l'aimable veuve, les mille détails de cette lutte inégale, sont de nature à indemniser (pour cinq minutes) notre amour-propre national, en nous montrant, d'un côté, la grâce, la finesse, le charme, les merveilles d'une stratégie inconnue au comte de Moltke, de l'autre, un échantillon de germanisme amoureux, pesant et pédant, un fiancé conforme à la tradition d'outre-Rhin, tantôt égaré dans les nuages, tantôt retombant lourdement sur la terre, appelant vainement à son aide les formules de sa philosophie et le souvenir de sa *Gretschen*, et se débattant dans le filet aux fines mailles où l'enlace sa spirituelle ennemie. Une scène de Marivaux intercalée dans un volume d'Auguste La Fontaine! A la fin, l'armistice est signé : le cousin revient. Henriette fait une belle révérence à Hermann, qui peut à son choix, et sans sortir de son rôle, se brûler la cervelle comme Werther, ou revenir à Dorothée en lui portant, pour obtenir son pardon, quelques bijoux et quelques pendules.

Au lieu de cette donnée si simple et suffisamment vengeresse, l'auteur a commis une des plus singulières inadvertances où puisse tomber une femme de talent et d'esprit. Évidemment, son intention, dès les premières lignes, est de rendre à notre malheureuse France, humiliée et vaincue, quelques-uns de ses avantages. Elle tire parti de tout; de la durée du siége de Paris, des illusions dont se bercent les officiers prussiens, persuadés que la résistance est impossible; de leur penchant à confondre,

non plus le *moi* et le *non moi*, mais le *tien* et le *mien;* du sentiment d'admiration, de crainte, presque de respect, qu'ils éprouvent en contemplant la grande capitale; de l'étrange fascination dont ils ne peuvent se défendre, des espions dont ils se servent, de notre générosité dont ils abusent, de ce qu'il y a eu d'incomplet, de timide et de très-peu triomphal dans leur entrée à Paris. Soit! pas un de ces détails ne tiendrait contre l'analyse la plus débonnaire : mais ce ne sont là que de minces accessoires. Le roman, le sujet tel que l'auteur l'a compris, c'est la sotte passion d'Hermann, pour qui? Pas même pour une des étoiles du *demi-monde*, mais pour une ignoble fille de trottoir, maîtresse d'un des généraux de la Commune. Ainsi, Dorothée, qui est peut-être un peu gauche, un peu ennuyeuse, mais, en somme, honnête personne aux sentiments délicats et à l'esprit cultivé, voilà l'Allemagne; — Fidelis, c'est-à-dire la bohême recrutée par le pétrole, le plus infâme produit des plus basses corruptions parisiennes, le vice sans élégance, présidant des orgies de communards et s'habillant de soie et de velours aux dépens des armoires bourgeoises qu'elle a pillées, voilà Paris, voilà la France! En vérité, on n'est jamais trahi que par les siens, et je ne vous remercie pas de la part que vous nous faites. Si vous avez voulu nous offrir, en guise de dédommagement national, la bêtise de cet Hermann, assez niais pour se laisser subjuguer par cette odeur de musc au vin de Champagne, l'épigramme dé-

passe le but au lieu de l'atteindre; car il est clair que, si tous ses compagnons d'armes lui ressemblaient, ils ne nous auraient pas vaincus. Ce qui est encore plus évident, c'est que les Allemands qui liront ces *Nouvelles amours d'Hermann et de Dorothée* riront sous cape et n'auront pas tort. Votre Fidelis, noctambule du boulevard, Manon Lescaut du quartier Latin, ne leur donne-t-elle pas le droit de penser et de dire qu'ils ne nous calomniaient pas en nous représentant comme un peuple d'amuseurs, de bouffons et de libertins, gouvernés par des modistes et grisés par des courtisanes?...

Hélas ! que serait-ce s'ils lisaient — mais j'espère, pour notre honneur, que ce livre immonde ne franchira pas la frontière — *le Lion devenu vieux,* de M. Ernest Feydeau? Arrivé au bout de son rouleau d'histoires graveleuses et faisandées, l'auteur de *Fanny* a voulu, cette fois, être l'archevêque de Grenade de la plastique, du *nu* et de la luxure. Il s'est flatté sans doute de ramener son public en accumulant dans un seul volume tous les agréments pornographiques dont il avait émaillé ses précédents ouvrages. Je ne connais pas de spectacle plus lugubre que celui-là ; un homme sans talent, qui a eu son moment de vogue mal acquise, que l'on dit et qui se dit malade, qui n'est plus jeune, et qui essaye de lutter contre le froid des ans, les rhumatismes et l'oubli à l'aide de tableaux que refuserait le jury le plus indulgent, s'ils passaient du livre sur la toile. Heureusement, dans cette

débauche sénile d'un cerveau ramolli, c'est le *gâteux* qui a prévalu. Au milieu de ces scènes de bain et d'alcôve, vous chercheriez vainement une idée, un sentiment, un caractère, une préoccupation quelconque de vérité ou de vraisemblance. Le comte d'Abarey et le philosophe Rossignol nous sont présentés comme des camarades de collége ; or, le premier a trente ans, le second en a cinquante. Miss Nelly O'Rourke, une des héroïnes de ce sale roman, personnifie, à la page 199, le vice le plus égoïste, le plus effronté, le plus cynique, le plus raffiné, et elle devient, à la page 306, un type de dévouement et de tendresse. Le comte d'Abarey, posé au début comme un don Juan doublé d'un Mirès aristocratique, se conduit, tout le long du récit, comme un véritable idiot. Ainsi de suite. L'auteur, heureux et fier d'avoir déshabillé ses personnages, les abandonne au plus stupide hasard, dès qu'il s'agit de savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils disent et ce qu'ils font.

Des critiques indulgents, tout en constatant ce désarroi et cette débâcle, ont cru devoir ajouter que M. Feydeau, en qualité de *styliste*, dédaignait sans doute la *charpente*. Grand merci pour les stylistes ! Voulez-vous savoir par quelles perfections de style M. Feydeau justifie ses dédains? Il nous dit, par exemple, page 127 : « Diane le pria de se passer de M. le maire, qui, au surplus, n'était pas là *pour l'épouser*. » Le savant écrivain, qui n'aime pas les curés, ne sera pas fâché d'apprendre que le curé

de mon village me disait un jour : « Ma sœur se marie demain ; c'est moi *qui l'épouse.* » Plus loin, je lis cette phrase : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fruits vendus à mon maître d'hôtel que tu viens de faire à ma femme? » — Qui? quoi? L'histoire, les fruits, le maître ou l'hôtel? Ailleurs : « Voilà, mon cher, pour aboutir à quelle brillante position m'ont servi mes études. » — Ailleurs : « Elle s'était *jurée* à elle-même de réussir, » etc., etc. Quand nous échappons aux nudités et aux solécismes, c'est pour tomber en plein dictionnaire de médecine : « ... Il arrive fréquemment qu'une des exsudations fibrineuses qui couvrent les valves du cœur, s'en détache sous forme de caillot induré, est charriée par le cours du sang dans l'artère carotide; de là dans l'artère de la fosse de Sylvius, et de là dans les autres artères du cerveau. »

Ah! comme c'est bien là le roman du second Empire, tombé en enfance! Et comme c'est bien l'homme qui, manquant de respect à l'âge, à l'exil, à la majesté et au malheur, s'écrie à propos des pieds d'une de ses héroïnes : « Je n'en dirai rien, sinon qu'ils auraient pu rivaliser avec ceux de l'impératrice Eugénie, célèbres dans tout l'univers comme des merveilles de grâce et de beauté! » — La revanche de Sedan commençant par le coup de pied! Vraiment, quand on a lu ce *Lion devenu vieux*, on est tenté de se refaire écolier, de revenir aux déclinaisons latines et de dire : « FÆDUS, FÆDI, FÆDO. »

Il manquerait quelque chose à M. Feydeau et à son livre si de grosses impiétés bien brutales n'y alternaient pas avec les poses plastiques et les fautes de français. Interprète des plus chères pensées de l'auteur, le comte d'Abarey fait une scène atroce à la pauvre Rose, bonne de ses enfants, parce qu'elle leur enseigne l'histoire sainte. Ce gentilhomme aux belles manières et au beau langage parle de la Genèse, de la Bible, du peuple juif, comme en parlerait un fédéré d'avril 1871, soufflé par Dupuis et Dulaure, devant le comptoir d'un marchand de vins. Tant mieux! Erotique, impie et bête, ces trois épithètes, au temps qui court, vont très-bien ensemble.

Je voudrais pouvoir couvrir de fleurs et de louanges *Madame et Monsieur Cardinal*, de M. Ludovic Halévy. Nous passons ici d'un extrême à l'autre. L'esprit surabonde dans ces pages légères; mais j'en appelle à l'auteur du livre si émouvant et si vrai que M. Halévy a publié récemment, sous ce titre : *L'Invasion*. Assister à ces scènes poignantes, en prendre sa part, voir couler ce sang, fumer ces ruines; voir aussi nos religieux et nos prêtres braver les obus et les balles pour secourir, consoler et sauver nos soldats affaissés sur la neige; entendre les gémissements des blessés, le râle des mourants, les rumeurs sinistres des villages incendiés ; être un des témoins, des acteurs et des historiens de cette agonie de cinq mois; avoir cent fois plus d'intelligence qu'il n'en faut pour remonter aux causes morales de ces calamités

effroyables; puis rentrer dans sa bonne ville de Paris, secouer ces tragiques images comme les visions d'un cauchemar, et publier tranquillement *Mistingue et Lenglumé*, *Niniche*, *Quand on attend ses Messes*, et même *Madame et Monsieur Cardinal*, qui donnent au volume leur nom respectable... là, franchement, l'heure et le lieu sont mal choisis; pas n'est besoin d'être un prédicateur de régénération pour éprouver, pendant cette lecture, le malaise que nous cause une fausse note ou une couleur criarde. Voilà une société paisible, souriante, heureuse, riche, élégante, aveuglée par une prospérité factice, se fiant aux apparences, grisée de plaisir, de luxe, d'argent, de *blague*, de bons mots, de nouvelles à la main, de fantaisies brillantes, de gaietés non champêtres. On lui sert *Orphée aux Enfers*, *la Belle Hélène*, *la Vie parisienne*, *la Duchesse de Gérolstein*, et, comme récréation nationale, le journal ou se reflètent le mieux ces mœurs faciles et futiles, ces modes tapageuses et changeantes, cet esprit fait de gaz et de gaze, de caprice et de mousse, de clinquant et de paillettes, pétillant le matin, tiède à midi, évaporé le soir, tel que nous l'avions voulu pour faire croire aux étrangers qu'ils savaient le français et aux Parisiens qu'ils donnaient le ton à tous les mondes; soit! — Mais, quatre ans plus tard, quand le bonnet jeté par-dessus les moulins est retombé sur un toit en flamme ou sur un champ de bataille, quand le grelot a été étouffé par le tocsin et l'éclat de rire par les sanglots, quand

nous avons expié cette insolente dictature de la folie amusante, *Madame et Monsieur Cardinal* perdent un peu de leur charme.

Et puis, ces petites histoires, si drôles et si piquantes qu'elles puissent être, sont-elles bien originales? Il me semble avoir déjà vu quelque part cette mère et ce père d'actrices, essayant, avec une sorte d'ingénuité plus immorale que la rouerie, de concilier, en leurs grotesques personnes, le grave et le doux, les bénéfices du vice et les honneurs de la vertu, Joseph Prudhomme et Mme de Magnancourt, la dignité paternelle ou maternelle et l'art de centupler les maigres appointements de leurs filles. Supposez un homme de goût, mais un peu en retard dans ce genre de littérature, arrivant à la campagne, un jour de pluie, pendant qu'on lirait l'*Histoire d'une robe de bal* ou le *Dernier chapitre ;* son premier mouvement serait de s'écrier : « Tiens! du Gustave Droz! » C'est qu'en effet les divers récits dont se compose ce volume rappellent les jolis chapitres de *Monsieur*, *Madame et Bébé*, et ne les valent pas. Eh bien, est-ce la peine de se nommer Ludovic Halévy, d'être un des rois... pardon, des présidents du théâtre et du boulevard, d'avoir forcé la comédie contemporaine de sortir des routes battues et de faire rire en dépit du bon sens. pour n'arriver que *bon second* dans ce défilé de contes court-vêtus où la poudre de riz, la messe, les dentelles, le purgatoire, les coulisses, les salons, l'Académie, la bohême, le roman et

l'histoire, payent en menue monnaie leur droit de péage aux arrière-cousins des petits-neveux de Voltaire ?

Nous rentrons, avec M. G. de Parseval, et à sa très-agréable *Douce-Amère*, dans les zones tempérées. J'avoue que je m'y trouve mieux ; ce mot cruel *à outrance* nous rappelle désormais de si douloureux souvenirs, que l'esprit à outrance, la gaieté à outrance, le génie à outrance, me semblent toujours devoir finir, comme la guerre à outrance, par de lamentables déroutes. Il paraît que la *douce-amère* est une racine dont on fait de la tisane. On en fait aussi des belles-mères, s'il faut en croire M. Clausalle, gendre de Mme Bodignon. Seulement, chez celle-ci l'amertume est bien plus accentuée que la douceur, et, si le spirituel conteur n'y mettait bon ordre, Mme Bodignon, fourrant sans cesse ses dix doigts entre l'arbre et l'écorce, finirait par brouiller un jeune ménage qui ne demande qu'à s'aimer. Elle veut, l'ambitieuse, que le beau Clausalle, substitut à Versailles, devienne juge à Paris, et, pour obtenir cette faveur, elle compte tout à la fois sur un officier en retraite, oncle du ministre, et sur une charmante ambassadrice, amie intime de sa fille. Le lieutenant Clapier, fléau de son neveu, buveur d'absinthe, pilier de café, oncle prodigue, culotteur de pipes, mi-parti de grognard et d'ivrogne, abuse de l'idée fixe de Mme Bodignon pour ne pas payer son loyer et pour taquiner à tout propos papa Bodignon, que je voudrais faire reculer de trente ans pour être joué par

Lepeintre jeune et approuvé par Charles de Bernard.

L'ambassadrice ne manquerait probablement pas de combler les vœux de Clausalle et de sa belle-mère; mais elle découvre que sa chère Mme Clausalle, la jolie Aurore aux doigts de rose, ne se soucie pas du tout d'aller à Paris, où son époux achèverait de s'égarer sur la route de Mabille et du Casino-Cadet; d'autre part, le sentimental Vernoise, magistrat en province, venu à Paris pour solliciter cette même place, mais sans attacher la moindre importance et le moindre espoir au succès de sa requête, est amené par une aventure de bal masqué à échanger quelques lettres brûlantes avec la sensible Mélanie, comtesse de Colbraye, femme de l'ambassadeur, qui a malheusement vingt-huit ans de plus qu'elle. Vous devinez d'ici la suite du roman. Mme de Colbraye, fidèle à ses devoirs, mais émue de la franche et éloquente passion de Vernoise, le fait nommer juge à Paris. Afin que Clausalle et Aurore retrouvent, dans le recueillement et le tête-à-tête, les tendresses conjugales que gênait l'intervention incessante de Mme Bodignon, elle métamorphose, d'un second coup de baguette, le substitut de Versailles en procureur impérial du roi de la République, à Mâcon. Le lieutenant Clapier, éconduit par son neveu le ministre avec un billet de cent francs dans la main, perd tout son prestige aux yeux de Mme Bodignon, qui se débarrasse de cet insupportable locataire. Fixée à Paris, elle ne pourra plus mêler son verjus au miel de la lune bourguignonne.

Comme il est convenu que la critique a tout autant de droits que les belles-mères en général et que Mme Bodignon en particulier à la qualification de *douce-amère*, je dirai à M. de Parseval que son roman est amusant, honnête, bien mené, fort supérieur à de prétentieux chefs-d'œuvre que je ne veux pas nommer de peur d'être traité de sacrilége. Les caractères sont vrais, le dialogue est naturel; un trait piquant, un détail ingénieux, relèvent, de temps à autre, ce que l'ensemble pourrait offrir d'un peu vulgaire. Si Charles de Bernard n'avait pas existé, si le Théâtre Français n'avait pas joué quatre ou cinq cents fois une jolie comédie intitulée le *Mari à la Campagne*, j'ajouterais que le roman de *Douce-Amère* est original. En conscience, c'est le seul éloge que je suis obligé de lui refuser. Toutes ces figures, — Mme Bodignon, M. Bodignon, le lieutenant Clapier, Clausalle, Vernoise, — semblent découpées dans le répertoire de l'auteur des *Ailes d'Icare*. Dois-je m'en plaindre? Au contraire; persuadé qu'il vaut mieux imiter un bon modèle que devenir un mauvais original, fidèle admirateur de Charles de Bernard que l'on oublie trop, je remercie M. de Parseval de m'avoir fait croire qu'il n'est pas mort, ou qu'il va revivre.

II

O vanas hominum mentes!... s'écrie le poëte Lucrèce, dont je vous citerais toute la tirade, si je savais le latin. Il y a douze ou treize ans, une excellente mère de famille me disait un soir : « Nous sommes allées hier à l'Odéon... charmant spectacle! *Le Passé d'une femme*, un drame très-intéressant et très-pathétique, et le *Testament de César Girodot*, une franche et amusante comédie... Mais, vous comprenez... quand on conduit sa fille au théâtre, on ne saurait y apporter trop de précautions et de scrupules... *Le Passé d'une femme!* ce titre m'inquiétait un peu, et je me suis arrangée pour distraire mon Alice jusqu'à la chute du rideau... Pour le *Testament de César Girodot*, c'est autre chose... quels bons rires ! quelle honnête gaieté! Cette pièce pourrait se jouer devant toutes les pensionnaires du couvent des *Oiseaux* ou du *Sacré-Cœur !* »

Hélas! qu'aurait dit cette mère prudente, si un prophète lui eût annoncé que, douze ans plus tard, sa fille aurait un grand succès de toilette de nuit, à l'Opéra-Comique, dans le second acte de *Fra Diavolo;* que l'auteur de cette chaste comédie du *Testament de César*

Girodot publierait la *Femme de feu*, et que l'auteur de cet inquiétant *Passé d'une femme*, mon collaborateur et ami Frédéric Béchard, protesterait, dans un ferme et énergique langage, contre la dépravation du goût public et le dévergondage du théâtre?

Il me semble qu'on s'y est mal pris avec M. Adolphe Belot. On a procédé par l'injure ou par la réclame. L'injure l'a naturellement amené à se camper le poing sur la hanche, et certains moralistes s'en sont assez mal trouvés; il n'y a pas d'ailleurs de pire moyen pour réconcilier avec la vertu. La réclame, en étalant aux yeux du public et du romancier le nombre effroyable des exemplaires vendus, a eu le triple inconvénient d'encourager le coupable à de fréquentes récidives, de donner aux adorateurs du succès l'envie de suivre ce mauvais exemple, et enfin de populariser la légende d'après laquelle nos malheurs, au lieu de nous corriger, ne nous auraient rendus que plus immodestes.

N'eût-il pas mieux valu dire à M. Adolphe Belot : — « Vous avez écrit un joli roman, *l'Habitude et le Souvenir,* dont vous semblez, malheureusement, avoir perdu tout à la fois le souvenir et l'habitude. Plusieurs de vos pièces de théâtre, le *Testament de César Girodot*, *Miss Multon*, l'*Article* 47, prouvent que vous pouvez être applaudi sans déshabiller vos héroïnes. Vous êtes, en un mot, un homme arrivé, au moins aux secondes places, souvent plus lucratives que les premières. Pourquoi vous

faire, sans nécessité, le chef des *pornographes*, et cela au moment où, dans notre malheureuse France, la politique, la morale, l'honneur, le respect, l'autorité, les distinctions du bien et du mal, la fortune et la conscience publiques, offrent le spectacle d'un effondrement universel? Ce succès de plastique, de mauvais lieu et de bas étage, obtenu à l'aide d'un appel aux plus grossières corruptions du cœur et des sens, n'est permis à personne; il n'est explicable que chez deux sortes d'écrivains ; ceux qui, décidés à tout pour faire du bruit, vivant dans le scandale comme dans leur air natal, transportent dans leur littérature les procédés de la Commune, déposent leurs romans au bas des décrets de Raoul Rigault ou de Delescluze, et cherchent leur clientèle parmi les successeurs et les héritières des assassins et des pétroleuses; — et, dans des zones plus tempérées, quoique tout aussi malpropres, les éclopés, les poussifs, les invalides, les rhumatisants de l'ère glorieuse de *Fanny*, de *Salammbô* et de *Madame Bovary* ; lesquels ayant eu jadis le triste honneur de personnifier, dans leur vie et dans leur œuvre, les mœurs interlopes du *demi-monde* impérial, s'imaginent qu'ils réussiront encore parce qu'ils ont réussi une fois, et chevrotent la chanson du boudoir et de la baignoire, au lieu de s'empaqueter de flanelle et de demander à leur vieille Babet leur lait de poule et leur bonnet de nuit. Mais vous, vous n'êtes ni aussi envenimé que les uns, ni aussi essoufflé que les autres; vous ne sentez ni le pétrole, ni le

musc; vous valez mieux que vos livres, mieux que votre succès, mieux que ce spécialisme érotique dont votre nom, si vous n'y prenez garde, va devenir synonyme. Ne vous vantez pas du chiffre de vos éditions : ce n'est pas votre honneur, c'est notre honte; c'est le signe fatal d'une époque néfaste, d'une civilisation tombée en pourriture, d'une agonie mêlée de pestilence, d'une société affolée et perdue, où la rue de Bréda triomphe du faubourg Saint-Germain, où le trottoir l'emporte sur le salon, où Restif de la Bretonne fait taire Jules Sandeau, où les bons, frappés d'atonie et de stupeur, laissent prospérer le vice en attendant le crime. Sortez au plus vite de cette voie détestable.

Dédaignez un tirage arrivé de si bas;
La gloire ne peut être où la pudeur n'est pas!

En dehors de toute morale, — puisqu'il est prouvé que, en pareil cas, la morale n'est qu'une radoteuse qui récite une leçon et parle dans le désert, — nous dirons à M. Adolphe Belot que le moindre inconvénient des romans tels que le sien est de supprimer tout ce qui ressemblerait à un art quelconque. C'est tout simple; à quoi bon se préoccuper de la vraisemblance des situations, de la logique des caractères? Ce serait peine perdue; le public auquel on s'adresse demande beaucoup moins et bien pire. Pourvu qu'on lui offre trois ou quatre de ces scènes dont les détails réveillent les libertins blasés et piquent

au jeu cette ruineuse courtisane qu'on appelle la curiosité, il vous tient quitte de tout le reste.

Je ne m'amuserai donc pas à prouver à M. Belot — ce qu'il sait aussi bien que moi — que ses personnages sont des mannequins, que sa Diane n'est pas un caractère, mais un monstre ; que, d'un bout à l'autre de son récit, Lucien fait constamment le contraire de ce qu'indiquerait le point de départ de sa stupide passion... En voilà assez, en voilà trop. On dit que la critique s'en va ; elle aurait tort de revenir pour analyser la *Femme de feu* ; elle s'y brûlerait les doigts sans plaisir et sans profit. En éclairant au phosphore les beautés de cette abominable Diane, l'auteur semble avoir caractérisé d'avance la vogue problématique de son livre. Ce n'est ni une étoile, ni même une fusée ; c'est une boîte d'allumettes.

Si M. Adolphe Belot a le temps de lire *Les Rêves de Gilberte*, d'Amédée Achard, cet exemple lui montrera comment un écrivain de bonne compagnie, un romancier sérieusement épris de son art, traite un de ces sujets délicats où de chastes et pures tendresses, les doux songes d'une imagination virginale, le charme et la dignité de toute une vie, sont gaspillés et profanés par l'incorrigible faiblesse d'un homme toujours prêt à maudire ses fautes et toujours enclin aux rechutes. Qu'elle est touchante, cette Gilberte ! Bien des orages ont entouré son berceau ; elle a vu pleurer sa mère ; elle n'a connu son père que par de courtes visites et de rares caresses, in-

termèdes d'une vie de désordre. Alors elle s'est réfugiée dans ses rêves; les rêves de Gilberte!

Ainsi qu'il arrive presque toujours, elle a mal placé ses trésors de dévouement, mal choisi son idéal. René de Varèze n'est pas un méchant homme; il n'est incapable ni d'affections sérieuses, ni de généreuses inspirations, ni de sincères retours vers cet aimable nid où on voudrait le fixer. Seulement, il cède au courant qui l'entraîne du côté des plaisirs faciles, des toilettes tapageuses, des serres-chaudes de la fantaisie et du caprice où tout se paie, le sourire et les larmes, la parodie et le drame, le visage et le masque, le blanc et le rouge, la poudre de riz et le chignon, le collier de perles et le bouquet de camélias. Sans cesse ballotté entre ses mauvais génies et son bon ange, René entrevoit le bonheur sans avoir le courage de renoncer au simulacre et au mensonge. Il aspire au bien et n'ose pas rompre avec le mal; il regrette de n'être pas meilleur, et se fatigue au moindre effort pour devenir bon; Gilberte rêve toujours; les années s'écoulent; à la fin, René, enlacé dans un de ces mariages qui sont le châtiment des prodigues et des viveurs, père d'un enfant de hasard qui risque de grandir à l'aventure, René n'est plus qu'un débris, une épave; front dévasté, cerveau ramolli, cœur fermé, œil éteint; sa caducité précoce ressemble à une seconde enfance; il pêche à la ligne, tandis que son fils attrape des papillons. Ainsi fait ou défait, Gilberte l'a épousé. — « J'espère, dit-

elle à un ancien ami, mourir en paix, après avoir fait un homme du fils d'une autre. Si c'est encore un rêve, ce sera du moins le dernier... »

Et le livre se ferme sur cette image mélancolique, sans que rien ait terni la pureté de cette noble et originale figure. Elle a vécu, elle a souffert, elle a rêvé et, pour rester fidèle à son rêve, elle l'a changé en sacrifice. Les lecteurs vulgaires penseront qu'elle a été dupe; heureuse duperie qui demeure le privilége des belles âmes, et qui, transportée de la vie réelle dans le roman, fait passer un souffle d'idéal sur les bourbiers amassés par les adorateurs de la matière!

Et maintenant, permettez-moi de vous associer à mes respectueuses sympathies pour ces conteurs qui nous offrent, eux aussi, des modèles d'abnégation; assez spirituels pour savoir à quel prix s'obtiennent les succès d'argent et de tapage, ils se placent résolûment à l'extrémité contraire, s'y font les volontaires, j'allais dire les martyrs de la vertu, et réussissent à nous émouvoir en réduisant des trois quarts les ressorts ordinaires de la fiction romanesque. Lorsque Paganini, après nous avoir éblouis des prodiges de sa *virtuosité* fantastique, se mettait à jouer la *Prière de Moïse* sur la quatrième corde et brisait devant nous les trois autres, nous disions : « C'est beaucoup plus beau, car c'est beaucoup plus difficile! » — Eh bien! c'est avec la quatrième corde que Mlle Zénaïde Fleuriot nous donne ses intéressantes et

charmantes histoires, *Aigle et Colombe*, *Sans Beauté*, *Réséda*, *Ce Pauvre Vieux*, *Marga*. C'est avec la quatrième corde que M. Auguste de Barthélemy a fait presque un chef-d'œuvre : *Pierre le Peillarot*.

Parmi les nombreux récits de Mlle Zénaïde Fleuriot, je choisirai *Marga*, suite de *Ce pauvre vieux*, mais assez indépendante pour faire, à elle seule, son chemin. Ce pauvre vieux, c'est M. Brouan, un savant dont on s'est moqué, qu'on a traité de visionnaire et de radoteur, parce que, frappant du pied la lande déserte et stérile, il disait : « Il y a là une mine de plomb qui peut devenir une mine d'or! » — La mine a été trouvée, l'industrie est vénue au secours de la science; on a construit une usine; les produits sont magnifiques, et il en résulte que Marguerite ou Marga de Prévaneau, sa petite-fille, sera une très-riche héritière ; ce qui ne gâte rien aux perfections de son âme angélique et aux grâces de sa figure. Cette richesse date d'hier, et Marguerite voudrait que le secret en fût gardé, au moins pendant la saison qu'elle va passer à Vichy avec son grand-père. Les voilà partis. Mais le moyen de garder un secret, lorsqu'on a un père comme M. de Prévaneau, l'enfant terrible de la famille, *vieux beau*, égoïste, frivole et bavard, enchanté d'apprendre aux échos du puits Chomel et de la source Lardy que sa fille sera millionnaire! Hélas! c'est de cette première indiscrétion paternelle que va dépendre l'avenir de Marguerite. Elle rencontre à Vichy son jeune parent,

le brillant Robert de Nédonville, qui, jusqu'alors, l'avait à peine remarquée et qui tout à coup lui prodigue les plus tendres empressements. Sait-il ou ignore-t-il le changement de fortune que la jeune fille voudrait cacher à tout le monde afin d'être aimée pour elle-même? Faut-il attribuer sa nouvelle attitude à toutes ces qualités charmantes qui pourraient se passer de dot, ou à cette richesse de fraîche date qui pourrait se passer de beauté? Question délicate qui contient en germe tout le roman.

Autour de ces deux personnages, l'auteur a très-heureusement groupé d'amusantes figures, de piquantes esquisses de la vie mondaine, études qui semblent faites d'après nature et s'accordent fort bien avec le ton général du récit. Je vous recommande surtout Mlle Eugénie de Nédonville, cousine des Prévaneau, jeune personne de quarante ans, que chaque année de ce célibat infiniment trop prolongé a dotée d'une forte dose d'*acedia* et disposée à médire de son prochain. Avant de se passionner pour Marga, Robert avait paru fort épris de Charlotte, autre cousine — aimable et jolie, celle-là! — que Marguerite a retrouvée après de légers dissentiments de famille, et qui est devenue son amie. L'amour de Robert, l'amitié de Charlotte, une innocente rivalité entre les deux amies, Mlle Eugénie mêlant quelques gouttes de verjus à ce rayon de miel, vous voyez d'ici tous les éléments d'intérêt qui animent cet agréable récit. Marguerite finit par apprendre, premièrement, que sa cousine Charlotte sera

malheureuse si elle n'épouse pas Robert et très-peu consolée par les assiduités du riche et grotesque marquis de Bérinville, — encore une excellente caricature! — Secondement, que, lorsque Robert, à Vichy, est venu se loger dans le vieux quartier pour être son voisin, lorsqu'il lui a fait entrevoir les joies d'un mariage d'amour, il savait, grâce aux bavardages de M. de Prévaneau, à quoi s'en tenir sur la valeur réelle de la mine découverte par M. Brouan, sur les conditions du traité conclu entre le vieux savant et une compagnie industrielle, et sur les futurs millions de Marguerite. La plume tant soit peu venimeuse de Mlle Eugénie complète l'œuvre ébauchée par la langue indiscrète du père de Marguerite.

Ce qui en résulte, vous l'avez déjà deviné, étant données les exigences de la quatrième corde. Marguerite est fière, elle ne peut plus se faire illusion sur la tendresse *désintéressée* de Robert de Nédonville. Elle sait, ou elle croit que Robert, toujours aimé de Charlotte, pourra être aisément ramené à ses premiers projets. Le bon vieux grand-père, M. Brouan, est mort; que fera-t-elle? Il lui a suffi de cette courte expérience pour reconnaître tout ce que le monde renferme de futilité et d'égoïsme, tout ce que la vie a de mécomptes, tout ce que les affections humaines ont de trompeur et de fragile. Dieu seul est digne de cette âme sanctifiée par la douleur et le sacrifice. Elle entre au couvent, Charlotte épouse Robert, et M. de Prévaneau, après s'être plaint de ce qu'il appelle

l'abandon de sa fille, propose à Mlle Eugénie... de devenir sa seconde ou sa troisième femme. Elle accepte. Si la pieuse Marga était vindicative, elle ne pourrait pas souhaiter de plus spirituelle vengeance.

J'ai hâte, je l'avoue, d'arriver à *Pierre le Peillarot*, que j'avais déjà lu dans *le Correspondant*, mais qui, publié en volume, a dépassé de beaucoup mes premières impressions de lecture. Dans la langue du sud-ouest et de l'ouest de la France, *peillarot* signifie colporteur. Si les chemins de fer ont fort amoindri l'importance du *peillarot* et de sa pacotille, on conçoit tout ce qu'il devait être pour les populations rurales, dans les provinces reculées, à l'époque où il n'y avait ni grandes routes, ni diligences, ni service de postes, et où le colporteur était à la fois le marchand, le nouvelliste, le *boute-en-train* et la gazette vivante des bourgades et des villages. Maintenant, pour comprendre quel a pu être le rôle du *peillarot* dans un temps de désolation et de guerre civile, lisez le *sous-titre* du volume de M. Auguste de Barthélemy : 1789, 1795.

Il est, en effet, étroitement lié au drame révolutionnaire, cet admirable et intrépide Pierre, à qui l'auteur a su donner tant de relief, de vérité, de mouvement et de vie, qu'on se figure qu'il a réellement vécu. Il nous est d'abord présenté comme un orphelin, recueilli et adopté par le brave père Thomas, *peillarot* de la vieille roche, devenu par des prodiges d'économie propriétaire d'une métairie qu'il lègue à Pierre comme dernier témoignage

de sa tendresse quasi-paternelle. Jamais héritage ne tomba en de plus dignes mains. Voici la Révolution qui commence; nous entendons ses premiers rugissements; la fortune de Pierre, son infatigable jarret de colporteur, sa force herculéenne, ses talents bizarres, acquis pendant ses années d'enfance dont nous connaîtrons plus tard les douloureux secrets, tout cela va servir à protéger la faiblesse, à punir le crime, à rassurer les bons, à combattre les méchants, à déjouer les bourreaux, à sauver les victimes, à venger les martyrs, à prendre en main les causes immortelles de la religion et de la justice, de l'honneur et de la pitié.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mêler plus habilement et d'une façon plus naturelle un personnage épisodique à ces dates fatales, à ces événements terribles, qui naguère se bornaient à ensanglanter le passé et qui, aujourd'hui, épouvantent l'avenir. Dans ce tableau dont Pierre occupe le premier plan, nous voyons se détacher en rouge et en noir, comme de sinistres fantômes, les Carrier, les Lebon, les Chabot, les *fauves* de la Terreur, les féroces proconsuls qui ont rencontré, de nos jours, des disciples, des admirateurs, des plagiaires et des parodistes. Sous ce rapport, le livre de M. de Barthélemy, écrit en 1869, ajoute maintenant à ses autres mérites une *actualité* qu'il ne cherchait pas. Il nous montre, dans toute leur vérité hideuse, les états-majors de la Convention, du Comité de salut public et de la Commune, les officiers de la compagnie de Marat, les assassins de Qui-

beron, les pourvoyeurs de l'échafaud, les entrepreneurs des noyades de Nantes; il les suit d'assez près, il les conduit assez loin pour les retrouver, en costume *d'incroyables*, en tenue de solliciteurs ou en uniforme de courtisans, dans l'antichambre de Barras, sous la botte du Premier Consul ou sous la livrée de l'Empereur.

Ainsi se joignent et se complètent l'une par l'autre, dans cet irrésistible récit, la fiction et l'histoire. Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas? que cet étrange Peillarot, si généreux, si beau, si dévoué, si facilement initié à toutes les élégances d'éducation et de langage, n'est pas venu au monde dans une cabane de colporteur ou une baraque de saltimbanque? Non. Sans vous raconter toute son odyssée que vous voudrez lire et relire, je vous dirai que Pierre, de son vrai nom, s'appelle le vicomte Georges de Sennecourt-d'Ormières; qu'après les jours de péril et de lutte, il finit par rentrer en possession des preuves de sa naissance et par épouser Pauline de Blossan; noble et pathétique physionomie, cette Pauline! Le romancier a su nous la peindre sous de si admirables couleurs, qu'il nous semble, pendant tout le récit, que Pierre ne peut avoir d'autre compagne, et qu'en obtenant sa main il sera payé de toutes ses peines!

Dans cette page si incomplète, je renonce à détailler toutes les scènes émouvantes, toutes les situations dramatiques, tous les traits de caractère, qui abondent dans ce livre et nous arrachent tour à tour des larmes de compassion, des élans d'enthousiasme et des cris de colère.

Quel heureux mélange de délicatesse et d'énergie, de sévérité et de douceur ! Comme l'auteur excelle à faire la part de la vertu et du crime ! L'évasion de l'abbé Giraud m'a rendu mes belles émotions de jeunesse, alors que je lisais *Woodstock* ou l'*Espion*. Il s'exhale de tout cet ensemble un parfum d'honnêteté, je ne sais quel souffle de vaillance royaliste et de fidélité vendéenne, qui élève l'âme et réchauffe le cœur. *Pierre le Peillarot* me paraît, avec *Jambe d'argent* et le *Chevalier des Touches*, l'œuvre la plus remarquable qu'ait inspirée cette chouannerie de 1794 et 1795, si calomniée et si mal connue.

A présent que nous avons doublé le cap du jour de l'an, hérissé de reliures et de livres dorés sur tranche, je vous recommande avec les plus vives instances l'ouvrage de M. Auguste de Barthélemy. Cette délicieuse et fortifiante lecture vous fera aimer l'écrivain. Lui aussi, il a connu les déceptions de la vie ; lui aussi, — si ce cœur d'or était susceptible de rancune, — aurait le droit de se plaindre de l'injustice des hommes et de l'ingratitude des partis. Eh bien ! je lui propose une tâche qui peut effacer tous les chagrins et résumer toutes les récompenses. Que ce magnifique début l'encourage à persévérer, à fouiller de nouveau dans les légendes vendéennes, à ranimer les glorieux souvenirs de ces luttes héroïques. L'auteur de *Pierre le Peillarot* pourrait être un jour le Walter-Scott de la France.

XX

CHARLOTTE CORDAY

EN PAYS ROUGE

Février 1873.

A Frédéric Béchard.

Mon cher ami,

Vous me pardonnerez de marcher un moment sur vos brisées, en songeant à la quantité de kilomètres qui séparent la rue Richelieu de la place de l'Horloge, et à la distance infiniment plus grande qui existe entre Geffroy, Got, Delaunay, Leroux, Maubant, Bignon, Mmes Favart, Nathalie, principaux interprètes de *Charlotte Corday*, en 1850, et les tragédiens de notre chef-lieu. Je ne vous citerai qu'un trait caractéristique, afin de n'avoir pas à y

revenir. L'acteur chargé du rôle de Marat, où Geffroy était si merveilleux — j'allais dire si effrayant — avait chanté, la veille, le farouche Gessler, de *Guillaume Tell.* Mais, avant d'être noyé par le libérateur de la Suisse, Gessler avait cru devoir s'essayer dans un baril de vin de Châteauneuf. Il était absolument ivre, et les mélodies de Rossini furent remplacées par le dialogue suivant entre le parterre et le virtuose. — « *Siés sadoû! vaï té couchà!* » — « Tu es gris, va te coucher ! » — « Je résilie ! je résilie! » — Pendant ce temps, trois choristes chantaient à une danseuse absente : — « Toi que l'oiseau ne suivrait pas! » — l'oiseau a suivi, ou plutôt toute une légion de merles accompagnait la célèbre tyrolienne.

Non, mon cher ami, ceci n'est pas un essai de critique dramatique. La pièce de Ponsard a vingt-trois ans de date. Elle a été discutée et jugée à une époque où l'on pouvait prononcer le mot République sans se heurter à des scènes de honte, de ridicule et de crime. Ce que je voudrais aujourd'hui, c'est montrer, en abrégé et dans un bien petit cadre : 1° Tout ce qu'il y a de chimérique et de dérisoire à rêver une République à l'instar de Lacédémone, d'Athènes, de Rome ou de Philadelphie, une République qui soit un gouvernement comme un autre, et non pas la salle d'attente des plus odieuses passions de la multitude; 2° Comment le peuple souverain, c'est-à-dire le suffrage universel, répond aux efforts d'un poëte honnête homme pour dégager l'idée républicaine du

nuage de sang et de boue qui l'enveloppe; 3° Et comment Ponsard, qui était ou se croyait républicain, Ponsard qui écrivait son drame sous l'inspiration de Lamartine, dans un esprit de conciliation et d'apaisement au profit de ses opinions politiques, aux dépens du drapeau rouge, se trouve avoir atteint un but diamétralement contraire à celui qu'il se proposait. Tout ce qu'il veut nous faire aimer dans la Révolution se change en arguments écrasants ou en ironies poignantes contre notre troisième République; tout ce qu'il veut nous faire haïr est accueilli avec transports par les radicaux du parterre; si bien que *Charlotte Corday*, qui, dans la pensée de l'auteur, devait faire des républicains honnêtes, spirituels, généreux, raisonnables, devient, par la force des choses, à la suite de nos désastres, de nos humiliations et de nos furies, une arme à deux tranchants, un arsenal à l'usage des réactionnaires les plus énergiques et des démagogues les plus effrénés.

Je voyais souvent Ponsard pendant l'hiver de 1850; il était déjà facile de prévoir le dénouement de cette comédie républicaine, qui nous fait aujourd'hui l'effet d'un simple intermède. Paris s'amusait à nommer députés Carnot, Vidal, de Flotte et Eugène Sue, et il n'en fallait pas davantage pour troubler toutes les cervelles. Or, Messieurs Carnot, Vidal, de Flotte et même Eugène Sue — membre du Jockey-Club et aristocrate à manchettes, — comparés aux citoyens Ranc, Tolain, Férouillat, Barodet,

Millaud et Ordinaire, étaient, à votre choix, des Joseph de Maistre, des Belcastel ou des Vincent de Paul. N'importe! la querelle s'envenimait, et nous étions déjà bien loin de la lune de miel lamartinienne. Quinze jours avant la première représentation de *Charlotte*, Ponsard nous dit, dans une réunion d'artistes et d'hommes de lettres :

— « L'*Histoire des Girondins*, écrite et publiée sous la monarchie, a fait revivre la République et nous a brusquement rejetés dans son ardente atmosphère. Je voudrais que mon drame, écrit et joué sous la République, pût contribuer à la tempérer, à l'adoucir, à nous faire profiter des rudes expériences de nos pères pour devenir, une fois pour toutes, d'honnêtes patriotes au lieu d'être des révolutionnaires en permanence. J'ai été, d'intention du moins, aussi impartial, aussi impersonnel que possible. La défection de Mlle Rachel ne me permet plus d'espérer un succès de vogue. Eh bien, je serais amplement dédommagé, si, au sortir du Théâtre-Français, la liberté semblait plus aimable, le crime plus odieux, la République plus praticable; si, après avoir amnistié les Girondins, ménagé les émigrés, célébré les victoires de nos armées, obtenu pour Danton les circonstances atténuantes, fixé sur Robespierre et Marat l'indélébile anathème, entouré d'une patriotique auréole la virginale figure de Charlotte, je réussissais à convertir en vrais républicains quelques royalistes et quelques démagogues. »

Je ne discute pas, je raconte. On aurait pu, dès lors,

répondre à Ponsard que les Girondins, plus coupables parce qu'ils étaient mieux doués, avaient subi la peine du talion ; que le 31 mai était l'expiation du 21 janvier ; qu'aucun artifice de langage, aucun prestige poétique, historique ou théâtral, ne saurait justifier Danton le septembriseur ; que, lorsque, dans le prologue, la Muse Clio s'écrie :

Vous permettez au drame, introduit chez les rois,
De vous montrer Néron, Macbeth et Richard trois ;
Et pourtant leurs forfaits, *illustrés* par la Muse,
D'un fanatisme ardent n'avaient pas eu l'excuse !...

Elle rapproche ce qui n'est pas comparable. Ni Racine, ni Shakspeare n'ont songé à prendre parti pour Néron contre Britannicus, pour Macbeth contre Banco ou pour Glocester contre les enfants d'Édouard ; tandis que le poëte, impartial, mais républicain, qui met en scène les Siéyès, les Barbaroux, les Roland, les Vergniaud, les Buzot, les Louvet, les Danton, arrive fatalement à prendre parti pour les hommes de la Révolution contre Louis XVI et Marie-Antoinette, ou plutôt contre les lois immortelles de la vérité, de la justice et de la pitié.

Mais, pour aujourd'hui, la question n'est pas là ; elle consiste à savoir ce que la République actuelle, fille de nos désastres, a fait des honorables intentions du poëte, désireux de réconcilier les conservateurs avec une République idéale et de faire détester la Terreur et les terroristes par leurs héritiers de 1848.

Ceci posé, je commence. Un de mes amis m'avait offert une place dans sa loge, pour cette représentation grotesque mais instructive (1er février 1873). — Venez-y, m'avait-il dit, ce sera curieux. On a distribué, gratis ou au rabais, presque tous les billets de parterre et de seconde galerie aux radicaux les plus écarlates.

Me voilà donc installé dans une baignoire, ce qui était tout à fait de circonstance, puisque le principal personnage finit par être assassiné dans son bain. Je vous ai promis de ne rien dire de la représentation, au point de vue de l'art dramatique. Pourtant encore un détail. L'abbé Siéyès, qui avait chanté la veille, dans *Guillaume Tell*, le rôle de Rodolphe, a eu une distraction : il s'est écrié au moment où il fallait vanter les bienfaits de la liberté : « *Obéissez, il y va de vos jours;* » — à quoi Buzot, qui avait joué le vieux Melchtal, a répondu : « *Je les vois tous tremblants!* » Le public a cru que c'était dans la pièce.

Premier acte. Mme Roland demande que la République soit élégante, spirituelle, artistique, lettrée ; qu'elle adoucisse les mœurs par la culture des esprits. Elle ajoute, ne prévoyant pas le règne des citoyens Varène, Chépié, Cheval, Cubuche et autres illustres de 1871 :

Nous n'aurions fait que perdre au change des tyrans,
S'il fallait qu'on subît le joug des ignorants...

— *Tins*! s'écrie un loustic du parterre. Triple salve d'applaudissements.

Poursuivons. Première tirade de Barbaroux :

Les meurtres de septembre appellent des vengeurs,
Et nul ne s'est levé contre les égorgeurs !
La Commune a trempé dans cette boucherie;
Elle l'a commandée, elle la salarie ;
Et fière apparemment de ses hideux exploits,
Au Corps législatif elle dicte les lois.
Périsse la Commune ! Il est à côté d'elle
Une caverne, où gronde une émeute éternelle.
Le club des Jacobins opprime nos débats,
Et ses PÉTITIONS, insolents attentats,
Aux applaudissements de la foule accourue,
Dans l'enceinte des lois font déborder la rue.

Ici un spectateur naïf risque un *bravo* timide. Il est hué, et une bordée de sifflets répond à Barbaroux.

Tirade de Vergniaud :

« J'ai septembre en horreur (*Ouh! lou vilain! ouh! lou laï!* oh ! le vilain ! oh ! qu'il est laid ! s'écrie le suffrage universel, sous prétexte qu'il a le nez en trompette et les yeux de travers.)

J'ai septembre en horreur; je m'indigne avec vous
Du contact des coquins qui siégent parmi nous;
Il faut que nous brisions la Commune rebelle,
(Non ! non !)
Si nous ne voulons pas être brisés par elle ;
Enfin, je ne sais pas un seul gouvernement
Qui sous le feu des clubs puisse vivre un moment...
Oui, c'est vrai. — Je prévois que cet essai terrible
Rendra la liberté pour longtemps impossible,
Et que la France, après un si rude labeur,
Tombera de fatigue aux mains d'un DICTATEUR.

Hé ! hé ! il a du bon, Vergniaud ! Mais il cesse d'être prophète dans notre pays quand il ajoute :

... Alors sans doute, après bien des vicissitudes,
Après d'autres excès et d'autres servitudes,
La raison, qui poursuit son céleste chemin,
Resplendira sans ombre aux yeux du genre humain.

Il y a, de cela — 22 septembre 1792 — quatre-vingts ans quatre mois et treize jours ; il paraît que ce n'était pas assez, et que la République, pour produire tous ses bons effets, a besoin de trois siècles. Seulement, si elle continue de ce train-là, je demande ce qui nous restera, en fait d'honneur, d'argent et de frontières, le jour où nous resplendirons sans ombre et où la raison aura parcouru son chemin céleste.

Réplique de Siéyès. J'y cueille ces trois vers que M. Jules Simon devrait copier 606 fois, en guise de *pensum* international :

Vous avez aiguisé ces armes qui vous blessent ;
On s'en sert aussi bien que vous vous en serviez,
Contre vous qui blâmez ce que vous approuviez !

Inutile de constater qu'un silence de glace ou des grognements de boule-dogue ont salué ces divers morceaux. L'intelligent public affectait de ne pas comprendre, et peut-être ne comprenait-il pas.

Mais voici ce que les bons patriotes devraient écouter,

la tête basse, la rougeur au front et le désespoir dans le cœur : C'est Danton qui parle :

. . . La République est un robuste enfant,
Messieurs ; elle est venue au monde EN TRIOMPHANT.
Sous le feu des canons, nos jeunes volontaires
Ont montré le sang froid des plus vieux militaires ;
Puis, à la baïonnette, ils se sont élancés ;
LES PRUSSIENS ONT FUI...
. . . Ce n'est pas tout, et Dumouriez me mande
Que le désordre est grand dans l'armée ALLEMANDE.
La disette, la fièvre, un automne orageux,
Les chemins défoncés et le terrain fangeux,
L'approche de l'hiver après une défaite,
Tout enfin lui commande une prompte retraite.
Ainsi puisse périr toute autre invasion !
PARIS EST DÉLIVRÉ !... »

Qu'en dites-vous? L'ironie la plus implacable, la plus germanique, la plus prophétique, pourrait-elle mieux réussir à faire du passé une lugubre satire contre le présent? Tous les coups portent : chaque hémistiche est un soufflet. Vous croyez peut-être que ce passage a fait blémir ces visages cramoisis? Nullement; le baryton leur aurait chanté :

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours !

Ils n'auraient pas été plus impassibles et plus sereins.

En revanche, murmures et huées pour le vieux gen-

tilhomme décrivant le Paris de 93, qui ressemble singulièrement au Paris de la Commune :

Ah! ce n'est plus Paris la belle capitale,
Eblouissant les yeux du luxe qu'elle étale,
Où les arts, apportant leurs chefs-d'œuvre divers,
Se donnaient rendez-vous des bouts de l'univers;
Les magasins sont clos; plus d'art, plus de négoce;
C'est un événement, que le bruit d'un carrosse;
Chacun craint son voisin et reste en sa maison.
On rêve en s'endormant qu'on s'éveille en prison.
Tout se tait; les passants glissent comme des ombres...
L'avenir ne promet que de pires fureurs.
D'un septembre nouveau notre atmosphère est lourde,
Il s'annonce déjà par une rumeur sourde...

— « Nous l'espérons bien! » tel est le sentiment qu'il était facile de lire sur toutes ces figures de communards en expectative. Il m'est impossible, comme bien vous pensez, d'énumérer toutes les scènes du drame. Il me suffira de vous dire que, partout, cette pièce, écrite en l'honneur d'une république de *juste-milieu*, rencontrait, à droite ou à gauche, de cruels ou grossiers démentis. Là où le poëte s'efforce d'évoquer les *gloires* et les *victoires* des armées républicaines comme une sorte de compensation nationale des crimes de la Terreur, les rares réactionnaires égarés dans la salle ne pouvaient que répéter le *Nessun maggior dolor*, du Dante; l'image de nos désastres n'en devenait que plus poignante.

Là où il exprime cette idée paradoxale que le salut de

la République pouvait dépendre d'une alliance des Girondins avec Danton converti et mitigé, la situation actuelle nous prodigue les preuves du contraire. S'il parle de génie, de bravoure, de patriotisme, d'héroïsme, nous répondons Challemel-Lacour. S'il nomme Dumouriez, nous répliquons Gambetta. D'autre part, lorsqu'il peint, pour les faire haïr et en prévenir le retour, les violences de la populace et de la rue, ces violences sont accueillies comme paroles d'évangile par les démagogues du parterre. Au quatrième acte, — jardin du Palais-Égalité, — quand l'orateur populaire, monté sur une chaise comme Camille Desmoulins, lit des fragments du journal de Marat, ces fragments, au lieu de faire horreur, obtiennent un succès fou. Lorsque, après avoir lu les lignes suivantes : « Dans » l'impossibilité de changer les cœurs des aristocrates, » je ne vois que la destruction totale de cette engeance » maudite qui puisse rendre la tranquillité à l'Etat, » — l'orateur s'écrie :

..... C'est bien sûr ! c'est la bonne manière.
C'est cela ... Détruisons la race tout entière.

Jamais le *qu'il mourût?* d'Horace, et le *qui te l'a dit?* d'Hermione n'excitèrent un pareil enthousiasme.

Arrive la grande scène entre les triumvirs, Danton, Marat et Robespierre ; scène que de bons juges ont regardée comme le chef-d'œuvre de Ponsard. Malheureusement, il ne s'est pas aperçu — et Lamartine avait com-

mis la même faute, — que le mal a sa logique comme le bien, l'anarchie comme le principe d'autorité, et que, dans ce moment suprême où Danton a le droit de dire :

La Révolution est à nous cette fois....
Eh bien ! qu'en ferons-nous, puisqu'elle est à nous trois ?

Marat, l'affreux Marat, est bien plus logicien, bien plus dans le VRAI — le vrai des bêtes fauves et des monstres, que le fougueux Danton et l'hypocrite Robespierre. Au surplus, c'est bien ainsi que le parterre l'a compris. Il a salué de ses acclamations la formidable tirade :

. . . Je ne pense pas, moi,
Que tout soit terminé, dès qu'on n'a plus de roi..,
C'est le commencement. Je sais que chez les nôtres
Quelques-uns ne voulaient que les places des autres,
Et tiennent que chacun doit être satisfait,
Quand ce sont eux qui font ce que d'autres ont fait...
... A l'ombre les habits ! au soleil les haillons !
Je veux que la misère écrase l'opulence,
Que le pauvre à son tour ait le droit d'insolence,
Qu'on tremble devant ceux qui manqueront de pain,
Et qu'ils aient leurs flatteurs, courtisans de la faim.
Chapeau bas, grands seigneurs, bourgeois et valetaille !
Vos maîtres vont passer ; saluez la canaille !...

Explosion de bravos. Toute la scène a été prise de cette façon, au rebours ; sans une marque d'approbation pour les sentiments généreux que Danton exprime ; avec des cris de joie et des applaudissements frénétiques,

chaque fois que Marat développe ses hideuses théories. Enfin, pour qu'il n'y eût plus de doute possible, on a sifflé Charlotte à l'instant où elle s'approche du rideau qui cache la baignoire; on l'a sifflée lorsque, après avoir nommé Buzot, Guadet, Louvet, Pétion, Barbaroux, elle répond par le terrible coup de couteau au dernier vers de Marat :

Barbaroux — Va toujours ! c'est pour la guillotine...

On l'a sifflée, non pas pour le fait de l'assassinat, mais par amour pour ce pauvre *Holopherne* si méchamment mis à mort par la moderne Judith.

Je ne sais si je me trompe; mais il m'a paru que ce très-petit épisode, renfermé dans un théâtre de province et traduit en provençal par quelques centaines de radicaux ou de communards, avait une portée et un sens. Voilà une œuvre de conciliation républicaine destinée à servir de trait d'union entre ceux qui ne veulent pas assez de République et ceux qui en veulent trop; maudissant énergiquement les crimes de 93 pour nous faire mieux accepter les *conquêtes* de 89 et les victoires de 92; adjurant en beaux vers les bons Français de s'unir sous le drapeau tricolore afin de travailler ensemble à la grandeur de la France et de fonder le gouvernement *qui nous divise le moins*; choisissant pour type de ses aspirations cornéliennes, romaines, attiques et girondines, une petite-nièce de Corneille, lectrice de Jean-Jacques et

de Plutarque, éprise de cet idéal, cher aux âmes généreuses; enthousiaste des orateurs de la Gironde; fille des champs doublée d'une héroïne, que Lamartine a nommée l'ange de l'assassinat; assassinat que l'on n'ose pas condamner quand on songe à la scélératesse et aux atroces projets de la victime.

Or, vingt-trois ans après, il se trouve que *l'entre-deux*, comme dit Pascal, n'existe plus; qu'il ne peut plus y avoir que des contre-révolutionnaires refusant d'admettre l'apologie de la Gironde, et des montagnards refusant de s'indigner contre Marat. Les images de gloire sont devenues des images de deuil; Valmy et Jemmapes s'appellent perte de l'Alsace-Lorraine et rançon de cinq millards; nous ne voulons plus de cet idéal cent fois démenti par la réalité; nos adversaires ne veulent de cette réalité détestable que pour arriver à quelque chose de pire; le drapeau rouge remplace le tricolore dans les plus intimes tendresses de la République de septembre; chaque pensée, chaque vers, chaque scène de *Charlotte Corday* porte à faux et donne envie aux uns de crier : Vive le roi! aux autres de hurler : Vive la Commune! ce qui n'est pas la faute de Ponsard, mais d'un pays où la République ne sera jamais une institution, mais une transition; un gouvernement, mais un champ de bataille; une atmosphère, mais un orage; une opinion, mais une menace.

Vous vous souvenez du joli mot de ce pauvre Eugène

Forcade, le soir de la première représentation : « C'est l'*Histoire des Girondins* racontée par Théramène. »

— Oui, dirions-nous aujourd'hui, racontée par Théramène à un auditoire qui prend parti pour le monstre.

XXI

LE GÉNÉRAL

COMTE PHILIPPE DE SÉGUR

Mars 1873.

Je n'avais pas l'honneur de connaître le général Philippe de Ségur. Au point de vue purement littéraire, on ne peut dire que la mort du vaillant nonagénaire laisse un bien grand vide, puisque son unique succès, — presque son seul livre, — date d'un demi-siècle. Mais ce livre s'appelle *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée en* 1812, ou, en d'autres termes, *Histoire de la Campagne de Russie*. Or, comment échapper à de douloureux rapprochements? Comment ne pas s'emparer de cette occasion et de ce souvenir pour montrer, sous des formes bien diverses et des étiquettes très-différentes, d'une part,

le mauvais génie de la France usant toujours des mêmes procédés pour arriver aux mêmes désastres; sacrifiant à l'égoïsme d'un conquérant insatiable ou d'un ambitieux vulgaire une armée, un pays, un peuple, un monde; de l'autre, l'incroyable aveuglement de cette malheureuse nation, toujours prête à amnistier les souffrances qu'on lui inflige, à se passionner pour les auteurs de ses maux, à se révolter contre ses bienfaiteurs et ses sauveurs? Jamais la littérature ne toucha de si près à l'histoire; jamais l'histoire ne se lia plus étroitement à la politique; jamais les fautes et les misères du présent ne s'expliquèrent mieux par les misères et les fautes du passé.

Un mot d'abord sur la publication de l'ouvrage qui résume à peu près toute la carrière littéraire de M. de Ségur, dont l'éclatant succès lui ouvrit, cinq ans plus tard, les portes de l'Académie, et qui, un peu oublié aujourd'hui, n'en garde pas moins la valeur d'un document et d'une leçon.

C'était, si j'ai bonne mémoire, à la fin de 1824. Le règne de Charles X commençait sous les plus heureux auspices; la France, guérie de ses blessures par le plus sage et le plus doux des gouvernements, entrait dans cette phase de prospérité inouïe qui ne devait finir que le 29 juillet 1830. La guerre d'Espagne avait réconcilié notre armée avec le drapeau de la monarchie et préparait des libérateurs à la Grèce, des vengeurs aux victimes de la piraterie. Les plaies de l'invasion n'étaient plus que des

cicatrices. Les finances approchaient de ce jour sans lendemain dont la Restauration eût fait notre état normal et où le budget se soldait par un EXCÉDANT DE RECETTES. Dans d'autres cadres, en dehors de cette bonne politique qui fait les bonnes finances et de ces bonnes finances qui prouvent la bonne politique, la renaissance était merveilleuse. Art, philosophie, poésie, éloquence, tout s'épanouissait sous de balsamiques influences ; il y avait une telle explosion d'idées, de talents, d'enthousiasmes, d'espérances, que, comme ces millionnaires ruinés qui trouvent encore moyen de faire figure avec les débris de leur ancien luxe, nous vivons encore, au bout de cinquante ans, sur les restes de cette opulence. Il fallait remonter bien haut dans nos annales, feuilleter bien des livres, consulter bien des cartes de géographie, pour rencontrer une époque ou un pays où pareille somme de bonheur et de gloire eût balancé les douleurs inséparables de notre pauvre humanité.

Mais, hélas! on pouvait déjà dire le *ceci tuera cela*, qu'un poëte destiné à toutes les apostasies allait inscrire sur le portail de notre cathédrale. *Ceci*, c'était la monstrueuse alliance du vieux bonapartisme et du jeune libéralisme, ou plutôt la Révolution, toujours vivace, toujours venimeuse, toujours dissolvante, se reconnaissant également dans les souvenirs des bonapartistes et dans les manœuvres des libéraux, et les réconciliant dans son œuvre de destruction et de ruine.

C'est en ce moment — décembre 1824 et janvier 1825 — que les salons, les cours publics, les écoles, les cabinets de lecture et même les collèges proclamèrent un de ces succès immenses, bruyants, irrésistibles, comme on en voit de temps à autre, succès auxquels tout le monde contribue, contre lesquels personne ne proteste, et où se combinent, à des doses plus ou moins exactes, le mérite de l'ouvrage, le nom de l'écrivain, la passion des lecteurs, l'engouement de l'élite, l'entraînement de la foule et les bénéfices de l'*à-propos*.

Hâtons-nous pourtant de rendre justice au noble auteur de l'*Histoire de la Campagne de Russie*. Son livre n'est nullement une apothéose de Napoléon Bonaparte ; il l'est si peu, que les ultra-bonapartistes se fâchèrent, et qu'il y eut même un duel entre le général de Ségur et le général Gourgaud. Ce n'est pas à la mémoire de l'Empereur, c'est à ses intrépides compagnons de gloire et de souffrances, aux vétérans de la Grande-Armée, que l'historien dédie ces pages éloquentes et funèbres. « Compa-
» gnons ! leur dit-il dans sa courte dédicace, ne laissez
» pas perdre de si grands souvenirs, achetés si cher...
» Seuls contre tant d'ennemis, vous tombâtes avec plus
» de gloire qu'ils ne se relevèrent. Sachez donc être vain-
» cus sans honte ! Relevez ces nobles fronts, sillonnés
» de toutes les foudres de l'Europe ! N'abaissez pas ces
» yeux qui ont vu tant de capitales soumises, tant de rois
» vaincus ! »

Voilà le diapason, et il peut donner d'avance une idée du style des deux volumes ; ardent, coloré, un peu emphatique, parfois déclamatoire, ce qui ne déplaisait pas alors et ne s'accordait d'ailleurs que trop bien avec cette terrible tragédie. Pour M. de Ségur, — et il ne pouvait guère, en 1824, tenir un autre langage, — Napoléon est bien « le prodigieux génie sans lequel nous ne saurions » pas jusqu'où peuvent aller la force, la gloire et l'infor- » tune de l'homme ; » mais, en écrivant, pour l'acquit de sa conscience, cette phrase préliminaire, toute d'apparat et de circonstance, il savait quel serait, en définitive, l'effet de ses pathétiques récits. Il n'ignorait pas que, lorsqu'on arriverait aux derniers chapitres, lorsqu'on opposerait au spectacle de cette épouvantable agonie l'image de Napoléon abandonnant son armée au milieu des glaces et des neiges, par un froid de 30 degrés, reprenant le chemin de Paris sous prétexte de réparer l'irréparable, et terminant ainsi le fameux 29e bulletin : « LA SANTÉ » DE SA MAJESTÉ N'A JAMAIS ÉTÉ MEILLEURE, » aucun trait de génie, aucun souvenir de gloire, aucune journée de triomphe, ne pourraient prévaloir contre cet effroyable contraste ; ici, la plus belle armée du monde périssant par la faute de son chef ; là, ce chef, sain et sauf, affichant sa bonne santé sur des tas de cadavres, refusant de partager les périls et les angoisses de ceux qu'il venait de conduire à la mort, évitant de rien voir en dehors des rêves de son orgueil et allant applaudir Talma

dans *Manlius*, pendant que Murat, Ney, Victor, Davoust, le prince Eugène, essayaient vainement de lutter contre l'impossible, de sauver quelques épaves, de tirer de leur linceul des spectres qui n'avaient plus rien d'humain et ne connaissaient plus d'autre discipline que le désespoir, le froid, le dénûment et la faim.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que, en 1848 et en 1851, beaucoup de gens votèrent pour Louis Bonaparte parce qu'ils avaient eu un père, un oncle, des frères, des cousins, MORTS DANS LA CAMPAGNE DE RUSSIE, et si quelques-uns de ces singuliers électeurs vivent encore, ils me permettront de leur offrir la page suivante ; d'abord, parce qu'elle est très-belle, ensuite, parce que, écrite par un témoin, elle est à la fois plus irrécusable et plus poignante. Représentez-vous Napoléon, dans une bonne voiture de voyage, empaqueté de fourrures, voyageant de Wilna à Varsovie, de Varsovie à Dresde, de Dresde à Mayence, de Mayence à Paris ; puis, le surlendemain, harangué par le Sénat, et, trois jours plus tard, dans sa loge, au Théâtre Français. Ces détails, et d'autres que je pourrais ajouter d'après le *Journal de l'Empire*, ne peuvent que faire valoir le tableau que voici :

— « Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore (32 degrés). On vit flotter dans l'air des molécules glacées ; les oiseaux tombèrent raidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette ; il semblait que tout ce qu'il y avait

de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle...

» On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère ni d'imprécations; rien de ce qui suppose un reste de chaleur. La plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir et qu'on croit être plaint...

» Dès que nos soldats épuisés s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates; leur sang se glaçant dans leurs veines allanguissait leur cœur; puis il refluait vers leur tête; alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation de sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous et la terre d'un œil consterné, fixe et hagard; c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les tortu-

rait, et leurs reproches, peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur leurs genoux, ensuite sur leurs mains. Leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants. Enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé. »

Je ne veux pas chicaner les défauts de cette prose où l'on sent l'influence de Chateaubriand, et qui représente assez bien, en littérature, ce que fut, dans le genre oratoire, l'éloquence du général Foy. Le but que je me propose est tout autre. Si je n'avais eu qu'à taquiner ou à déguiser les rhumatismes de ce style, je ne me serais pas permis d'arrêter au passage l'énergique vieillard qui, malgré tout, a eu son jour et son heure dans l'histoire littéraire de notre siècle.

Ce qui fit l'énorme succès de son livre, ce fut moins un sentiment bonapartiste bien net et bien avéré, que cette vanité nationale et militaire, — *vulgo* chauvinisme, — qui devait nous coûter si cher. Nous savions un gré infini à l'historien de la campagne de Russie de nous prouver ou de nous rappeler, que, même dans nos revers, nous étions restés la nation héroïque par excellence et qu'en nous agenouillant sur cet immense tapis de neige qui servait de drap mortuaire à une armée de cinq cent mille hommes, nous avions autant de droits à l'admiration de l'Europe que sur le champ de bataille

d'Austerlitz ou de Marengo. Orgueil satisfait, émotion profonde, admiration douloureuse, inépuisable pitié pour cette foule de héros, de martyrs entraînés dans cette aventure légendaire et ensevelis dans leur gloire anonyme après d'atroces tortures, il y eut un peu de tout cela dans l'empressement inouï qui fit enlever, en quelques semaines, douze ou quinze éditions de cette *Histoire.* On ne s'inquiéta pas de savoir si ce gigantesque désastre n'était pas déjà une gigantesque expiation, si Napoléon sortait plus grand ou plus coupable de cette brume glacée, de ces tourbillons de neige tachée de sang. On pleura, on frémit, on compta ses morts; tous les partis se confondirent pour fêter, le crêpe au bras, l'homme de guerre, narrateur éloquent du drame où il avait eu un rôle; dans cet hommage collectif, on oublia de séparer le sacrificateur de ses victimes.

Qui eût dit pourtant à M. de Ségur, à ses lecteurs, à ses compagnons d'armes, à nous tous, jeunes et vieux, qui dévorions son livre au milieu des douceurs de la paix, des jouissances de l'esprit et des promesses de la liberté, qui nous eût dit que cette expiation terrible n'était que l'ébauche, le prélude, le lever de rideau d'une expiation mille fois plus affreuse? S'il y avait, en décembre 1824, des détracteurs passionnés de Napoléon, si les survivants de la campagne de Russie s'imaginaient avoir atteint les dernières limites du malheur et de la souffrance, qui eût

dit à ceux-là que les fautes et les folies de l'impitoyable conquérant sembleraient un jour des peccadilles, comparées à d'autres folies et à d'autres fautes; à ceux-ci, que de pauvres conscrits, de pauvres enfants enlevés à leur foyer ou à leur charrue, sans pain, sans armes, sans vêtements, sans chaussures, commandés à la diable ou abandonnés au hasard par des généraux de contrebande, souffriraient encore plus que les vétérans de la Grande Armée?

Certes, Napoléon fut bien coupable; mais il avait le droit de croire à son étoile et à son génie. Admirablement servi par des hommes formés à son école, il n'avait rien négligé pour que cette expédition colossale s'accomplît dans des conditions matérielles qui diminuaient les mauvaises chances et multipliaient les bonnes. Tout était prévu et préparé de ce que le travail, le calcul, la science et la sagesse humaines pouvaient préparer et prévoir. Sous les yeux du maître, Daru, son digne et fidèle ministre, avait déployé son incomparable puissance d'organisation et de labeur. Les approvisionnements étaient immenses et paraissaient défier de leur masse fabuleuse le temps et la distance. Parmi les généraux qui commandaient sous ses ordres, parmi les soldats qui l'auraient suivi jusqu'au bout du monde, il n'y en avait pas un que l'Empereur n'eût vu à l'œuvre et au feu. Il les savait aguerris, intrépides, infatigables, éprouvés par vingt campagnes, taillés dans le granit dont on fait les arcs de

triomphe. Avec de pareils apprêts et de tels instruments, rien ne lui semblait impossible, et une partie de son entourage pensait comme lui. Et puis, quel attrait, quelle magie pour ces imaginations martiales, enivrées de victoires, toujours prêtes à demander une surenchère de conquêtes et de prodiges ! que de séductions dans ce lointain ! quel magnifique épilogue pour cette épopée dont chaque page promettait un redoublement de merveilles ! En cas de succès, — et qui eût douté du succès ? — Napoléon pouvait vraiment se dire le maître absolu de l'Europe, et ses compagnons prenaient leur part de cette souveraineté universelle. Quant à l'héroïque attentat de Rostopschine, pouvait-on s'y attendre ? Quant à cet hiver précoce et terrible, en avance de six semaines sur la saison habituelle, pouvait-on y croire ?

On le voit, cette fatale campagne de Russie, accablante pour la mémoire de Bonaparte, si on la juge par le dénoûment, les derniers épisodes et les mauvaises chances qui devinrent des réalités, ne fut pourtant ni sans prestige, ni sans excuse. Tout en maudissant l'égoïsme et l'orgueil du conquérant vaincu par les éléments plus que par les hommes, on comprend qu'après Marengo, après Austerlitz, après Iéna, après Friedland et cent autres dates glorieuses, il ait eu une confiance sans bornes en son armée et en lui-même ; qu'il ait cru pouvoir tout entreprendre avec la certitude de tout réussir. Dieu l'a foudroyé ; mais cette catastrophe, première étape de

Leipsick, de l'Invasion et de Waterlòo, offre un tel caractère de grandeur tragique et de sublime infortune que, en préparant la chute du coupable, elle laisse intact l'honneur de son armée et de la France guerrière. Que dis-je? elle y ajoute encore; l'admiration, consacrée par la douleur et la pitié, en devient plus sympathique et plus tendre. Un tel souvenir n'a rien qui abaisse le niveau d'un peuple, qui lègue aux générations futures un triste mélange d'humiliation, de fiel et de rancune. Non; on s'incline; on adore la toute-puissance divine qui frappe les esprits superbes, tentés de se substituer à Dieu; on regrette de ne pouvoir écrire en lettres d'or sur un marbre impérissable les noms de ces géants tombés, plus illustres dans leur blanc suaire que bien des vainqueurs au milieu de leurs trophées. Telle est l'impression qui ressort du livre de M. de Ségur, et je suis sûr qu'il n'en voulut pas d'autres.

Il était réservé à notre époque, à notre République, à nos grands hommes de 1870, de donner un pendant aux horreurs de la campagne de Russie, mais cette fois sans excuse, avec un surcroit de démence qui ne ressemble en rien aux égarements du génie, avec toutes les circonstances aggravantes que peuvent accumuler dans le dossier d'intrigants et de charlatans de bas étage, la vanité, la présomption, l'ineptie, l'ignorance, l'imprévoyance, la *blague*, l'instinct du désordre, le parti-pris de sacrifier des milliers d'existences aux ignobles satisfactions des

plus grossiers appétits. Cette fois, les douleurs ont été plus cruelles encore, plus âpres et plus mornes. Les victimes des proconsuls de septembre, mourant de froid, ensevelies dans la neige comme les soldats de la Grande Armée, n'ont pas eu, comme eux, pendant leur effroyable agonie, l'image de quinze ans de victoires, la certitude que leur désastre serait pour la France une gloire de plus, la consolation suprême de pouvoir fixer leur dernier regard sur des chefs tels que Ney, d'Eckmühl, Victor, Murat, Excelmans, Maison, Eugène, dont ils pouvaient dire que, s'il y avait eu un moyen de les sauver, ils l'auraient trouvé et pratiqué. Non ! pas une indemnité pour ces atroces angoisses. Les malheureuses recrues de 1870 mouraient sans même savoir qui les menait à la mort et à quoi leur mort pourrait servir. Point de chefs, point de munitions, point de consigne; des ennemis invisibles; à peine un lambeau pour se couvrir; pas un morceau de pain à dévorer; plus complétement livrés au hasard, dans leur propre pays, que les soldats de Victor et de Ney à neuf cents lieues de la France; un ciel noir, un froid implacable, la neige s'étendant à perte de vue... Mais ici je cède la parole à un témoin, à un acteur de cette suprême tragédie; historien, comme M. de Ségur, des douleurs qu'il a partagées.

« ... Le soldat avait raison de ne pas croire ; car bientôt ceux de la lutte à outrance, et les auxiliaires, et les généraux de la République, et les colonels du Désespoir,

tous s'enfonçaient sous cette voûte (le pont de Besançon) et se hâtaient vers les défilés de la Suisse.

» C'est alors qu'un matin nous avons appris que notre général en chef avait reçu une lettre du ministre de la guerre qui flétrissait sa conduite et lui donnait Garibaldi en exemple, et que, pour toute réponse, il avait pris son arme et l'avait dirigée contre lui... peut-être, disait-on, pour se punir d'avoir obéi à de tels hommes...

» ... Une trouée ! Mais avèc quoi ? Avec ces mobiles en pantalons de toile, pieds nus dans la neige, sans chefs, sans vivres, sans armes, sans cœur, sans honneur ?.. Ils n'avaient jamais été des soldats ; ce n'étaient plus des Français, ce n'étaient plus que de pauvres êtres que d'effroyables souffrances avaient fait arriver au dernier degré où l'homme puisse tomber !...

» Au bout de quelque temps, ne distinguant plus ni brigade, ni régiment, ne sachant plus comment appeler ce qui passe devant moi, j'écris simplement au crayon : « Mon général, cela coule toujours !... » Pendant une heure, le torrent (humain) gronde ainsi à mes pieds jusqu'à ce que cela se prenne de nouveau et que l'enchevêtrement recommence... Seulement, chaque torrent laisse après lui une traînée de cadavres et de blessés. De la place où je suis assis, je regarde comme un somnambule ces funèbres sillons qui s'allongent indéfiniment, et, appelant mes derniers plantons, j'écris au général : « Cela coule toujours ! »

»... L'ennemi ne pouvait rien ajouter à de pareilles douleurs. C'était le reste de chaque troupe; c'était ce qu'il y avait de plus misérable et de plus infortuné; Mobiles, Mobilisés, Vengeurs de la mort, Ours des Pyrénées, Dragons du désespoir, Eclaireurs de la République... pauvres êtres qui se traînaient à travers cette route, se relevant parfois pour faire quelques pas; après quoi ils retombaient dans le fossé. Là, étendus sur la neige, ils me regardaient... pauvres enfants, enrôlés dans ces troupes républicaines, il leur restait de leurs brillants costumes quelques lambeaux pourpre et or! Mobiles des campagnes, qu'on avait enivrés des chants de la *Marseillaise*, à qui on avait prédit tant de triomphes, et qui, se voyant là par vingt degrés de froid, perdus au milieu de ces montagnes, retournaient contre le ministre de la guerre ces cris de trahison qu'il leur avait appris contre les généraux et mouraient en murmurant : « A bas Gambetta ! à bas le traître ! »

« C'a été le dernier flot; mais celui-là ne s'est pas écoulé; la moitié est restée stagnante sur la route; je me suis levé, et, regardant partout à l'horizon, j'ai envoyé pour dernière dépêche : « Mon général, cela ne coule plus... Il y a encore des choses qui s'avancent; mais cela n'arrivera pas jusqu'à vous!..' »

Et lorsque Saint-Genest, — car cette page est extraite de ses *Lettres d'un Soldat*, sur lesquelles je reviendrai dès qu'elles paraîtront en volume, — lorsque Saint-Ge-

nest, après avoir épuisé la coupe d'amertume, recueilli le dernier soupir de ses plus braves camarades, assisté jusqu'au bout à ces scènes d'épouvante et de deuil, arrive enfin sur le territotre suisse, qu'aperçoit-il sur les poteaux de Verrières? Les lambeaux, encore lisibles, des proclamations signées Gambetta : — « L'armée de la France, devenue un instrument de règne et de servitude, est engloutie par la trahison de ses chefs dans les désastres de la patrie... IL EST TEMPS DE RESSAISIR ET DE MONTRER QUE LA RÉPUBLIQUE NE CAPITULE NI AU DEHORS NI AU DEDANS. » — Et plus loin : « FRANÇAIS, VOUS AVEZ DÉJA MESURÉ LA DISTANCE QUI SÉPARE UNE ARMÉE PRÉTORIENNE DU SOLDAT CITOYEN COMBATTANT POUR LA LIBERTÉ ET POUR LA PATRIE. »

Hélas! oui, nous l'avons mesurée...... Et ce sont les Prussiens qui ont marqué la mesure!

Encore une fois, comparez les deux agonies. En 1812, une armée héroïque, admirablement organisée et disciplinée, engloutie dans un naufrage digne d'elle, et, si coupable que soit son chef, pouvant encore saluer avant de mourir les généraux qui l'ont si souvent conduite à la victoire; sauvegardant l'honneur de ses aigles et méritant qu'on lui applique ce que Chateaubriand a dit de Marie-Thérèse de France ; que ses infortunes étaient une de nos grandeurs nationales. En 1871, une cohue sans discipline et sans nom, embauchée par les plus mauvaises passions de la démagogie, endoctrinée à la révolte

contre toute autorité militaire, démoralisée avant d'être vaincue, criant à la trahison avant de rencontrer l'ennemi, s'abîmant dans un indescriptible *sauve-qui-peut*, emportée par une débacle, jetée en proie à la faim, au froid, à la neige, à la mort, par des hâbleurs qui ne connaissaient pas le premier mot de l'art de la guerre et qui, en fait de résistance aux Prussiens, ne savaient qu'emprisonner les généraux, persécuter les prêtres et vider au profit de leur état-major les caves des préfectures ou des couvents.

Cette comparaison navrante, le général Philippe de Ségur a pu la faire. Il a assez vécu pour voir grandir, briller et tomber la légende napoléonienne. Il a conservé jusqu'à la fin assez de lucidité d'esprit pour comprendre le mal qu'elle nous avait fait. Mais si parfois, dans ces derniers temps, il s'est reproché d'avoir contribué, par son pathétique récit, à faire revivre cette gloire qui devait aboutir à la honte, il a eu le droit de se dire pour se réconcilier avec son œuvre et avec lui-même : « La République a été encore plus funeste que l'Empire. Conserver un culte pour l'homme qui avait mené ses vétérans au Kremlin, c'était fou; réserver une dictature à l'auteur des déroutes d'Orléans, du Mans et du pont de Besançon, c'est odieux, ridicule et bête. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

